

VOL. III — No. 10

Beauceville, Janvier 1929

# Mon MAGAZINE

*Revue Canadienne de la Famille et du Foyer*



*En forêt*



VOTRE  
AUTOMOBILE  
PERSONNEL

*IL* est admis que *vo*tre automobile appartient à toute la famille . . . *vous* ne pouvez donc pas vous en servir aussi souvent que vous le voudriez. Ne serait-ce pas agréable et commode à la fois d'avoir à votre disposition une autre voiture, bien à vous, que vous pourriez conduire sans crainte dans les rues les plus encombrées, n'exigeant qu'un minimum d'espace à l'arrêt en bordure du trottoir, d'une souplesse exceptionnelle, et capable de plus de vitesse que vous ne pourrez jamais utiliser? Et surtout, devant ses lignes élégantes et distinctives, son émail lustré, son nickel éblouissant, un peu de fierté serait bien justifiable chaque fois que vous attendrez votre Nouveau Ford!"

FORD MOTOR COMPANY OF CANADA, LIMITED, FORD, ONTARIO

# D'UN MOIS A L'AUTRE

Où il est question...

## TOUJOURS DES VERS

Tel n'est pas le titre du joli recueil de vers que l'auteur — un confrère sous le harnais, comme nous — nous fait tenir par le canal d'un autre poète, son ami. Vous concevez que le précieux petit volume m'est arrivé, tout rempli d'une essence poétique que le porteur s'était plu à garder précieusement. "L'Offrande aux Vierges Folles" est l'oeuvre première de M. Alfred Desrochers, journaliste et publiciste, attaché au personnel de "La Tribune", de Sherbrooke, et membre de la Société des Poètes canadiens-français. Ses vers, d'une facture excellente, d'une haute conception, où l'on sent l'effort savamment déguisé et le travail délicatement voilé, ont reçu un accueil sympathique du public. Les connaisseurs en ont apprécié la beauté et la pureté, tout en servant au poète des conseils qui lui seront utiles. Pour nous, prosateurs qui n'avons jamais gravi la colline, ce qui nous a surtout impressionné, à la lecture de ce cahier, ça été la substance contenue dans ces alexandrins, les idées émises, "le fond", comme on dit en langue du métier. Les vers donnent un enseignement, nous ne lisons pas dans le vague mais nous sentons que l'auteur a des idées, à la manière de Leconte de Lisle, de Théophile Gautier, dont il emprunte d'ailleurs, en certaines pièces, les tournures et la forme. C'est un oeuvre qui compte que ce premier essai d'un poète qui monte. Que M. Desrochers travaille, il a de l'étoffe, beaucoup d'étoffe. Nous aimerions le voir réussir.

## UN PELERINAGE A L'ECOLE DU RANG

C'est le titre d'un nouvel ouvrage présenté avec un souci artistique peu commun, dans la collection des Documents sociaux de l'Action canadienne-française. Il a pour auteur M. l'abbé Auguste Lapalme. Comme tous les patriotes, l'auteur croit fermement à l'importance de l'école rurale. Il y a fait un pèlerinage et voici qu'il nous livre ses impressions. Son volume se partage en trois parties : a) Notre Bilan; b) un inventaire; c) les intentions et les réalisations.

"Assurément, dit l'avant-propos, on ne devrait parler d'instruction et d'éducation qu'en donnant de l'une et de l'autre un témoignage aussi parfait que possible et qui serve d'exemplaire. Cette pensée ne nous rend que plus confus et nous oblige à nous excuser de paraître quand même. Nous y avons été décidé par l'approbation de plusieurs éducateurs dont la compétence bienveillante nous inspire la plus grande confiance.

"Nous nous sommes soigneusement tenu éloigné de la cathèdre et du trépied, et nous ne croyons pas que cette plaquette soit animée d'aucune frénésie. Elle est et veut rester une humble contribution au problème de l'enseignement à l'école rurale.

"Nous ne pensons pas que nos appréciations soient à l'abri de toute discussion et nous ne demandons pas qu'elles soient agréées par tous les intéressés. Nous serons content si elles jettent quelque lumière sur la question, plus encore si elles mènent à quelques décisions utiles."

Cette note liminaire du volume est trop humble, si on la compare à la riche et belle substance de ses 230 pages.

Écrit dans une belle langue, émaillé de citations opportunes, serti de considérations pertinentes, le livre plaira à tous les esprits.

Un pèlerinage à l'école du rang, par M. l'abbé Auguste Lapalme, 1 vol, in-12, 230 pp. \$1.00. En vente à la Librairie d'Action canadienne-française, limitée, 1735, rue St-Denis, Montréal.

## LE CRABE ET LA BOURSE

Encore une nouvelle assez surprenante qui nous vient de Londres, un peu comme l'adaptation moderne de l'anneau de Polycrate.

Un pêcheur hollandais laisse, il y a trois mois, tomber sa bourse dans la mer du Nord. Entre parenthèses, on ne voit pas très bien pourquoi, en pleine mer, il pense à vérifier sa fortune. Enfin, passons. La bourse s'enfonce dans l'onde bleue. Adieu!

Cette semaine, d'autres pêcheurs trouvent dans leur butin un beau crabe. Ce crabe avait ceci de particulier qu'il serrait dans ses pinces la bourse perdue, il y a un trimestre par le pêcheur hollandais.

Naturellement, on la restitua à ce dernier qui, comme on le pense, est fort content.

Nouvelle de décembre qui aurait dû venir au début d'avril, à l'heureuse époque du légendaire poisson! Ce qu'il y aurait eu de mieux, c'est que le pêcheur ait mis un crabe dans sa bourse et qu'il l'ait retrouvé trois mois après. L'histoire eût été plus drôle encore.

## DRAMES DE LA MER

La mer ne se lasse pas de faire des victimes. Un autre désastre s'est ajouté à la liste déjà si chargée des sinistres maritimes : celui du *Vestris*.

On a signalé l'héroïsme de l'opérateur de T. S. F. qui ne cessa de lancer des appels désespérés et qui fut englouti avec le navire. Mais comment ne pas saluer bien bas la mémoire du capitaine! Tous les survivants sont unanimes à célébrer son sang-froid, sa résignation, son cran. Jusqu'à la dernière seconde il surveilla les opérations de sauvetage, donnant des ordres froids et précis, exactement comme s'il s'agissait d'une simple manoeuvre. Il refusa de prendre place dans un canot et même de revêtir la ceinture qui l'aurait peut-être préservé de la mort.

Le bateau sombra. On vit le capitaine happé par le tourbillon. Il reparut à la surface, mais il ne fit aucun mouvement. L'eau se referma bientôt sur lui.

Qu'elle est donc dure la loi qui veut que le commandant d'un navire naufragé disparaisse avec lui! Mais qu'elle est sublime dans sa cruelle rigueur! Le maître du *Vestris* a disparu comme nombre de ses glorieux aînés, acceptant son sort avec un stoïcisme digne de l'antiquité. Honneur à ce héros, malgré les blâmes jetés sur sa mémoire par une mesquine enquête.

## L'ARCHE D'ALLIANCE

Elle était, selon les textes sacrés, en bois de sémim tout recouvert d'or au dehors comme au dedans. On la plaçait dans le Saint des Saints. Elle connut des vicissitudes nombreuses. Les Philistins s'en emparèrent, mais elle leur porta malheur. Durant les sept mois qu'ils l'eurent en leur possession, ils se virent accablés par de cruelles maladies et des fléaux terribles. Alors, sur les conseils de leurs devins, ils décidèrent de la retourner aux Israélites. Ils la placèrent sur un chariot neuf traîné par deux vaches qui prirent d'elles-mêmes le chemin de Bethsamès. Pendant tout le règne de Saül, elle demeura dans la maison d'Abinadab. David conçut le dessin de la transporter à Jérusalem et Salomon bâtit le temple où elle fut enfermée. Enfin, Jérémie pour la soustraire aux profanations des païens la cacha, ainsi que l'autel des parfums, dans une caverne du mont Nebo.

Ce petit résumé est nécessaire pour bien comprendre la suite. Depuis des millénaires, l'arche a donc disparu. Toutes les recherches entreprises pour la découvrir sont restées infructueuses. Or, un jeune savant de Californie, M. Futterer, plein d'ardeur, s'est rendu à pied d'oeuvre, en Transjordanie. Il s'est mis vaillamment à l'ouvrage et il espère réussir.

Souhaitons-le, car l'Arche d'Alliance serait une relique et un témoin inappréciable. En dehors de sa valeur intrinsèque, elle a une valeur historique et religieuse de tout premier ordre. Mais, si M. Futterer la retrouve, à qui appartient-elle? A celui qui l'aura découverte ou au peuple juif? Ira-t-elle dans un musée américain ou à Jérusalem? Cette fois encore, gardons-nous des pronostics et ne vendons pas la peau de l'ours...

## CHAMPION DE SOMMEIL

La nouvelle vient de New-York. Il est permis de l'accueillir avec quelque scepticisme. Mais elle est si drôle que nous nous en faisons volontiers l'écho.

Il paraît que, dernièrement, un accident de chemin de fer eut lieu près de Jackson. Les wagons du Mississippi ne sont pas plus exempts de grabuge que les nôtres... Il y eut, hélas! des morts et des blessés. En apercevant trois wagons empilés, les sauveteurs se demandèrent avec angoisse s'ils allaient encore trouver des cadavres sous cet amoncellement. Ils déblayèrent en hâte. Grande fut leur surprise d'entendre non des plaintes, mais des ronflements! Après plusieurs heures d'efforts, ils s'aperçurent qu'un homme, miraculeusement épargné, ronflait, ronflait, ronflait comme un moteur!

Surpris, ils éveillèrent le dormeur qui se frotta les yeux, considéra avec effarement le spectacle qui s'offrait à sa vue et déclara qu'il ne s'était rendu compte de rien.

Les sauveteurs, oubliant le tragique qui les entourait, se prirent à rire et ils proclamèrent l'extraordinaire voyageur "champion de sommeil du monde."

Si la chose est vraie, le dormeur n'a pas volé son titre!

## CHOSSES ET GENS DU PASSE. — Notre vieille politesse.

La courtoisie française était jadis célèbre dans l'univers entier. Il paraît que l'on cite encore couramment en Angleterre cette anecdote caractéristique de la politesse de nos aïeux :

M. de Coislin, voyageant dans le Northumberland, fut reçu par un vieil Anglais amateur de vins et presque aveugle.

—Je vais vous présenter, lui dit ce dernier, un Sauternes que j'ai en cave depuis trente-cinq ans. Je suis sûr que vous n'en avez bu ni n'en boirez jamais de semblable dans le Bordelais.

—Je le crois volontiers opina M. de Coislin.

On monta la bouteille avec mille précautions, étendue sous sa robe de poussière au fond d'un long panier. Le Sauternes semblait être devenu onctueux, mais il conservait une belle couleur d'or que le vieillard admira de ses yeux affaiblis.

—Buvez cela! dit-il après avoir rempli un verre. Vous m'en direz des nouvelles.

—M. de Coislin prend une gorgée, la déguste, l'avale :

—Délicieux! affirme-t-il.

A son tour, le bon hôte veut goûter de son vin. Mais, à peine y a-t-il trempé les lèvres qu'il jette le verre, crache, toussé, s'étrangle, fait un bruit de tous les diables!

Qu'était-il arrivé? On s'était trompé de bouteille, tout simplement. Et le vin que M. de Coislin n'avait pas voulu trouver mauvais, parce qu'il lui était offert, n'était que... de l'huile à quinquet! Héroïquement, surmontant sa répulsion, il avait bu et apprécié...

Qui de nous aujourd'hui, pousserait la courtoisie à de si hautes limites?

## PAUVRE VALENTINO!

Rudolph Valentino... Quand il mourut, le monde fut en deuil. Dans toutes les capitales civilisées, comme dans toutes les bourgades, des jeunes femmes pleurèrent la fin de ce bel artiste qui les avait conquises. Les journaux furent pleins de lui. On le représenta dans ses nombreux rôles. On lui consacra des articles émus. On prépara des livres qui virent le jour un peu plus tard.

Ses obsèques donnèrent lieu à d'indescriptibles scènes. Des femmes s'évanouirent. Plus de mille policemen durent assurer l'ordre afin d'empêcher que de nouveaux cadavres s'ajoutassent au sien. Bref, Rudolph Valentino descendant dans la tombe emporta les regrets de centaines de millions de personnes.

C'était en août 1926. L'enterrement terminé, un ami du défunt, George Ullman, lança l'idée d'un "Valentino Memorial". Il s'agissait d'élever au disparu un monument digne de lui. Ullman envoya mille lettres à ceux-là mêmes, qui avaient le plus haut clamé leur douleur. Il les pria de lui adresser leur souscription. Six réponses seulement lui parvinrent. La collecte organisée et sur la quelle on comptait ne rendit rien. Au lieu des cent mille livres qu'on espérait, c'est à peine si l'on en recueillit cinq cents.

Les admirateurs de Rudolph se défilent... Ils se disent encore inconsolables de la mort de leur héros, mais dès qu'on leur demande d'entr'ouvrir leur bourse, ils font comme s'ils n'entendaient pas. L'argent, hélas! est plus fort que le chagrin. Mais quelle est donc la sincérité de ce chagrin qui ne se manifeste qu'en grimaces et en paroles et qui se refuse au beau geste? O l'ingratitude humaine.

## QUELQUES CAMBRIOLLES SUR LE DICTIONNAIRE

MANILLE : chose qui ne peut se perdre jamais entièrement, puisqu'on n'en risque qu'une partie à la fois.

MANDARINE : épouse jaune d'un mandarin.

MAQUIS : endroit où s'était réfugié un héros de Lavedan. Le maquis de Priola est le plus célèbre de tous les maquis.

MARK : le cinquième de la valeur d'un pigeon, d'un pigeon de cinq marks, bien entendu.

MARI : personne qui ne peut souffrir de tiers entre sa moitié et lui.

MARIN : personnage méridional, puisque c'est un monte-haubans.

MAROCAIN : artisan excellent à la fabrication des portefeuilles. Les portefeuilles de Marocain sont les plus estimés.

MARRON : fruit qui remplace avantageusement la viande, surtout lorsqu'il est d'Inde.

\$220.00

\$220.00

# Un chèque accepté de deux cent vingt dollars émis à votre nom

## Exposé de notre système coopératif d'abonnements

Notre système coopératif d'abonnement assurera le succès de "MON MAGAZINE", et vous donnera le somme de \$220.00 si vous daignez être un des artisans de notre oeuvre vraiment nationale.

INSCRIVEZ-VOUS IMMEDIATEMENT au nombre de nos nouveaux concurrents et, sur réception de votre demande d'inscription, nous vous enverrons dix formules d'abonnement à notre revue "MON MAGAZINE" à raison de \$2.00 par année, qu'il vous faudra faire remplir, dans le plus court délai possible et nous retourner avec le montant des abonnements perçus.

SUR réception de ces demandes d'abonnement, nous enverrons immédiatement à chacun des nouveaux abonnés, qui deviendront, par le fait, nouveaux concurrents, dix formules d'abonnement, avec mêmes instructions et la chaîne par vous commencée se continuera, en se multipliant par dix à chaque maille.

EGALEMENT, sur réception de ces demandes d'abonnement, nous vous retournerons:—

1o Le prix, en argent, de votre abonnement et,

2o Un certificat, en vertu duquel nous nous engageons à vous verser, sur demande, une somme représentant dix pour cent des argents perçus par vos abonnés, lesquels deviendront, par le fait, vos agents, et dix pour cent des argents perçus par les abonnés de leurs abonnés, ceux-ci devenant vos sous-agents.

C'est le plus sûr gage de succès de notre système coopératif d'abonnement, que l'effort de chaque concurrent se trouve limité à sa plus minime expression: faire souscrire dix nouveaux abonnés ou renouveler l'abonnement de dix de nos anciens abonnés. Qui ne peut obtenir ce résultat? Surtout avec une publication aussi soignée et intéressante que "MON MAGAZINE"!

Ce premier résultat obtenu, le concurrent, qui se trouve à n'avoir, en somme, rien déboursé, recevra durant douze mois une revue de plus en plus intéressante et n'aura plus qu'à attendre que ses agents et sous-agents aient fait leur travail pour recevoir sa prime. De leur côté, les agents et sous-agents du concurrent sont intéressés à ne pas se voir rompre la chaîne, car, aussitôt leur travail terminé, ils deviendront à leur tour des concurrents, seront remboursés du prix de leurs abonnements et verront leurs agents et sous-agents travailler pour eux.

Un autre grand avantage de notre SYSTEME COOPERATIF d'abonnement, c'est le champ d'action que le concurrent, par l'entremise de ses agents et sous-agents, pourra couvrir. Individuellement, à peine pourrait-il atteindre vingt à trente abonnés; mais, chacun de ses dix agents va opérer dans un district qui lui sera très souvent étranger, et le rayon de ses opérations se trouvera centuplé quand ses sous-agents entreront en scène.

Un exemple illustrera mieux le fait:—

MADemoiselle A., employée de bureau, s'inscrit au nombre de nos concurrentes. C'est une de ces gentilles petites personnes, comme savent si bien l'être nos jeunes Canadiennes-françaises. Elle aime la lecture et recevait, autrefois, trois ou quatre publications américaines; mais elle a un jour acheté "MON MAGAZINE", et notre revue lui a plu par sa lecture variée, sa toilette soignée, son bon air de Chez-Nous; aussi, dès l'annonce de notre concours, s'est-elle empressée de se mettre sur les rangs; d'abord pour gagner les prix — avec deux cent vingt piastres on achète tant de jolies choses! — et puis, elle ne le dit pas, ces gentilles petites sont si modestes, beaucoup aussi pour aider au développement d'une oeuvre utile à notre race.

MADemoiselle A., employée de bureau, n'a pas une très grande quantité d'amies et connaissances; où va-t-elle prendre ses dix abonnés? Dix abonnés à une revue telle que "MON MAGAZINE", c'est cependant chose très facile à trouver. Il y aurait le patron, les nombreux voisins de bureaux; mais il s'agit de s'adresser à quelqu'un qui continuera la chaîne, et les hommes d'affaires ou professionnels sont de bien piètres sollicitateurs d'abonnements. Non, il lui faut mieux. Et comme elle a un moment de liberté, elle songe. Chaque midi elle dîne dans une pension pour jeunes filles... Elle y rencontre Mlle B., employée du téléphone, Mlle C., de l'Hôtel de Ville, Mlle D., dactylo dans une maison de courtage, Mlle E., contremaitresse dans une importante maison de confection, Mlle F., institutrice. Voici déjà cinq de ses abonnements de placés, et dans des milieux de propagande des mieux choisis. Encouragés par ce premier résultat, elle reprend sa méditation. Mais oui, elle a une soeur mariée à Chicoutimi, une cousine à Sherbrooke, une amie au couvent aux Trois-Rivières, et puis, il ne faut pas oublier Monsieur J., employé de banque, avec qui elle sort chaque dimanche et souvent le jeudi, et ce bon L., commis de magasin, presque un ami d'enfance, qu'elle revoit encore quelquefois, quand M. J. ne vient pas.

### Prix Spéciaux

Afin de stimuler l'ardeur des ouvriers de la première heure, La Cie de Publication de "MON MAGAZINE", "L'ECLAIREUR INCORPOREE", M. Edouard Fortin, président, M. J.-A. Fortin, directeur général, et M. J.-E. LaRivière, directeur de la circulation, offrent des prix spéciaux de cinq piastres chacun aux vingt-cinq premiers concurrents qui nous auront fait parvenir leurs dix abonnements.

Lorsque MADemoiselle A. constatera que ses dix agents ont pris chacun dix abonnements, elle n'aura qu'à se présenter à nos bureaux, et sur reçu signé par elle, sur son propre certificat et sur le double que nous en garderons à nos bureaux, nous lui verserons la prime de vingt piastres, son certificat continuant à avoir sa pleine valeur quant à la proportion lui revenant sur le travail de ses sous-agents.

Mais, au cas où Mlle A. désirerait toucher le plein montant dû sur son certificat, tant sur le travail fait par ses agents que ses sous-agents, avant que tous ses agents ou sous-agents n'aient fait souscrire le nombre complet de leurs abonnements, nous nous engageons à le lui payer, en aucun temps, sur remise par elle de ce certificat.

Ainsi, supposons que Mlle A. ait à son crédit soixante-quinze abonnements du chef de ses agents et trois cent soixante-quinze du chef de ses sous-agents, soit en tout quatre cent cinquante abonnements, ayant rapporté la somme de neuf cents piastres, sur remise de son certificat, nous lui verserons la somme de quatre-vingt-dix piastres.

Quatre-vingt-dix piastres, c'est déjà une somme assez ronde, et avec le chèque que nous lui donnons Mlle A. pourra s'acheter de bien jolies choses. Si elle avait été plus persévérante, donné un coup d'é-

Pas de tirage au sort, pas de perdants.  
Vous pouvez tous faire de l'argent et contrôler vos profits en nous aidant.  
Une coopération payante pour tous.

paule à ceux de ses agents qui lui semblaient trop indolents, les eut engagés à surveiller et aider les sous-agents, elle aurait eu le maximum, les deux cent vingt piastres promis; mais, elle peut de même être satisfaite et, si notre chèque lui arrive fin décembre, ce lui sera un délicieux cadeau de Noël.

D'autant plus que le travail accompli n'est pas lettre morte, notre SYSTEME COOPERATIF d'abonnement fait partie du rouage de notre revue et se continuera d'année en année, et Mlle A., l'an prochain, en versant le prix de son abonnement, recevra une nouvelle série de dix formules d'abonnement, elle n'aura qu'à s'adresser aux mêmes personnes que cette année, renouvellera leur abonnement, et se qualifiera de nouveau. A leur tour, ses agents et sous-agents s'adresseront aux mêmes personnes que cette année, ils auront la majeure partie de leur travail faite d'avance et, cette fois, ce ne sera pas quatre-vingt-dix piastres, mais bien le maximum du prix offert qu'elle obtiendra.

Nous croyons que ces quelques explications vous ont fait comprendre les avantages que vous pouvez retirer en vous inscrivant au nombre de nos concurrents. Nous ne vous promettons ni mille piastres ni autres choses mirobolantes, nous pourrions tout aussi bien prendre l'argent que nous vous offrons et le distribuer en quatre ou cinq gros prix de deux ou trois mille piastres chacun; mais alors, pour quelques heureux, que de désappointement nous créerions parmi nos abonnés et zéloteurs, les meilleurs amis d'une publication?

Ce que nous voulons, c'est la coopération de nos lecteurs et, pour que cette coopération devienne alléchante pour eux, nous supprimons tous les intermédiaires, nous faisons de vous nos agents, nous vous chargeons de la diffusion de notre publication, nous vous demandons de nous aider à combattre l'invasion de notre pays par les revues américaines et, comme gage de notre bonne foi, nous sommes prêts à répartir parmi vous les sommes que nous aurions dépensées pour faire cette campagne.

Votre très dévoué,

JULES LARIVIERE,

Directeur de la circulation

de "Mon Magazine".

N. B.—N'attendez pas d'avoir pris vos dix abonnements pour nous faire vos remises, car aussitôt inscrits, vos abonnés commenceront à travailler pour vous et vous avez tout intérêt à ce qu'ils ne soient pas retardés dans leur travail. De plus, au cas où l'un de nos concurrents prévoyait qu'il ne peut remplir les dix formules d'abonnements, il ne devra pas pour cela se décourager, car quelque soit le nombre d'abonnements qu'il aura pris, il recevra la proportion du prix de son travail et sur celui de ses agents et sous-agents. Enfin, nous tenons à avertir nos concurrents que les promesses contenues dans l'exposé ci-dessus sont endossées par la Compagnie de publication de "Mon Magazine", et aussi par la Cie de "L'ECLAIREUR", propriétaire d'une importante chaîne de journaux et périodiques, ayant de florissants établissements à Montréal, Beauceville et Drummondville.

Vol. III, No 10

# Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer

JANVIER 1929

**BONNEMENT:** — \$2.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 25 cents. Etats-Unis, \$3.00. Autres pays étrangers, \$4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandat - poste, lettre recommandée, mandat-express ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

Enregistré comme matière de deuxième classe au bureau de poste de Beauceville, P. Q.

Édouard FORTIN  
Directeur



J.-A. FORTIN  
Gérant-Général

Jules La Rivière, secrétaire de la rédaction.

**ADMINISTRATION GÉNÉRALE**  
1725 rue St-Denis, Montréal.

Téléphone HARBOUR 8216

**ATTENTION.** Changement d'adresse. Nous changerons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

Publié le 1er du mois par La Compagnie de publication de "Mon Magazine", Limitée, Montréal.

## J E U X D E M O T S

### UN BREUVAGE INOFFENSIF

Legueux qui, neuf fois sur dix, n'a pas le rond, noie ses chagrins dans l'inoffensive mixture formée des fonds de verre de tous les consommateurs, additionnée de par d'eau.

Son ami Duvinblanc qui, lui, vient d'ingurgiter trop d'alcool, titube, glisse, et se casse les reins sur l'asphalte.

—Ah! lui crie Legueux, voilà ce que c'est... toi, tu n'as pas, comme moi... les rinçures!

### BERCK-PLAGE

Bébé, avec force grimes, s'oblige à avaler des graines de potiron.

—Que fais-tu là, petit malheureux! Tu vas te rendre malade...

—Justement! Je voudrais tant me donner le mal de citrouille!

?...  
—Oui! A l'école, le Monsieur qui organise les colonies de vacances, il a dit comme ça, à l'instituteur: "Mais oui, entendu! Je les emmènerai à Berck... tous ceux qui ont le mal de Pott iront!"

### LE NEGRE

Tom, le bon vieux Bambara, jadis anthropophage, aujourd'hui valet de chambre stylé, a des réminiscences gastronomiques sénégalaises qui lui font venir l'eau à la bouche:

—Ah, mon ami! vous ne saurez jamais ce que c'est, vous, qu'un bras d'enfant rôti!... D'ailleurs, tout était bon, en grillade: les doigts, les nez...

—Non, mon cher! là, je vous arrête... Voyons! est-il admissible qu'un noir aime les nez grillés?

### UNE PLACE BIEN CONNUE

Le jeune Oscar retrouve une lèvres peu satisfaite du liquide dans lequel il vient de tremper et grogne, pour lui-même:

—Pas fameuse, la gnolle de tante Ursule!... Elle triche!

Puis il fixe son verre d'un air drôle.

—Eh bien, qu'y vois-tu donc?

—Une place romaine, une grande place!

—Comment? Il est plein!

—Justement! plein de "faux rhum"!

### UN DEUIL

Ce charmant animal que nous pleurons... ce cher petit chat, toujours fourré dans mon lit, si bien que nous l'avions baptisé "Drap" vient de mourir, le pauvre chéri!

Et je dis à ma femme, toute désemparée:

—Hélas! Comme une âme en peine, autour du pauvre Drap mort, tu erres!...

### DU TAC AU TAC

—Oh, maman! regarde donc ce petit... on dirait un singe!

—Oh, maman! riposte l'autre sans s'émouvoir, regarde donc ce singe... on dirait un enfant!

### LA RAISON

—Comment! comment!... ce brave Jules Kare se marie?? Laisse-moi m'asseoir!

—Hein, tu aurais juré qu'il mourrait dans la peau d'un vieux garçon?

—Explique-moi... Comment cela se fait-il?

—Eh bien, mon cher, c'est, tout bonnement, parce que, depuis le mardi gras, l'ami Kare aime!...

### CEUX DE LA CHAMBRE

—Oui! not'député nous avait promis une école, un pont... une route... et puis ceci, et puis encore cela! Et maintenant que le v'là réélu, ah, ouah! va te faire fiche... Il nous a trompés...

—Voyons, ne sais-tu pas, qu'en général, au Parlement, celui qui parle, ment?

### UN MOYEN

—Comment! tu te plains de ne jamais être au courant des prévisions météorologiques et tu as un mètre à la main?

—Mais... je ne vois pas en quoi...

—Avec ce crayon, fais donc dessus une quantité de petites raies!

—Et qu'est-ce que j'aurai?

—Eh bien... des baromètres!

### CHEZ LE PEDICURE

Georges examinant, avec une grimace, le durillon qu'il a au pied:

—C'est curieux, il est blanchâtre, et cependant, maman, c'est pour moi... un cal vert!

La mère au pédicure:

—Monsieur, voulez-vous lui enlever ce cal?

—Plait-il? Je suis dur d'oreille...

—Il vous faut... le... cal, ôter!

—Ah! oui. V'là! voilà pour te guérir, mon garçon.

### COMME LE CHEVAL

Henri, d'un oeil narquois, observe son aïeul, vieillard de quatre-vingt-douze ans, qui, en fait du cheval qu'il croit mener par la bride, tire la courroie seule... l'animal, agile et capricieux, s'étant d'un bond dégagé.

—Ah, grand-père!... le cheval est comme toi!

—Tu dis... petit morveux?

—Mais oui, il a la longe, évité!

### LES NAINS

—Voyez-vous ce petit homme, gros et rond, haut de trois pieds? Je l'ai nourri, lui et ses enfants, durant six mois... et aujourd'hui il me tourne le dos!

—C'est un nain gras... qui fait un nain... père!

—Et cet autre avorton qui vient d'attraper une contravention et n'a pas l'air de s'en faire?

—C'est un nain passible... et vous êtes un indiscret...

—... Et vous un impoli!

## SOMMAIRE

Janvier 1929

	Page
1.—D'un mois à l'autre . . . . .	1
2.—Notre Concours . . . . .	2
3.—Jeux de mots . . . . .	3
4.—Lettre ouverte . . . . .	4
<i>Mechtilde</i>	
5.—Editorial . . . . .	5
6.—La farce de Baptiste . . . . .	6
<i>Jules Larivière</i>	
7.—Quelques jours en brousse . . . . .	7
<i>Julien Colombier</i>	
8.—Les Statistiques des Théâtres . . . . .	8
<i>Geo.-Emile Marquis</i>	
9.—La partie de billard . . . . .	9
<i>Gaston Guillot</i>	
10.—Par terre et par eau (critique) . . . . .	10
<i>Jules Larivière</i>	
11.—Buck, chien de traîneau . . . . .	11
<i>Jack London</i>	
12.—La Terre qui pleure (roman) . . . . .	12
<i>Jean Mauclère</i>	
13.—Noël en Bretagne . . . . .	14
<i>Judicaelle</i>	
14.—Jour de l'An . . . . .	15
<i>Hector Fabre</i>	
15.—La Justice de Boudgidi-Ségou . . . . .	16
<i>Luby</i>	
16.—La Causerie de Tante . . . . .	17
17.—Le Courrier de Franceline . . . . .	18
18.—Nos Modes et nos Patrons . . . . .	19
19.—La Page des Enfants . . . . .	23
20.—Parlons Mieux . . . . .	24
<i>L'abbé Blanchard</i>	
21.—La Bonne Cuisine . . . . .	25
22.—La Chasse aux millions (nouvelle) . . . . .	26
X...	
23.—Le Foyer Moderne (étude) . . . . .	27
24.—A nos abonnés . . . . .	38
25.—Le Dernier Mot . . . . .	40

o o o

Toutes communications relativement à l'administration doivent être adressées aux bureaux de "Mon Magazine", 1725, rue St-Denis, à Montréal. Pour tout ce qui regarde la rédaction, s'adresser au directeur, M. Edouard Fortin, Beauceville, Qué.



**Cléopâtre la possédait**

—fascination irrésistible. Une peau et un teint dont l'attrait mystique excite l'admiration de tous. Le charme subtil et séducteur de la beauté orientale commande l'hommage du monde entier; les empereurs ont déposé leurs couronnes à ses pieds; l'histoire s'est vue changée par un seul de ses regards. Vous aussi, pouvez connaître la joie que donne une telle apparence. Les imperfections ou défauts des traits sont éclipsés sous le charme d'un teint éclatant. Faites usage de la

**CRÈME ORIENTALE de GOURAUD**

qui communiquera à votre épiderme cet attrait subtil et plein de fascination de l'Orient. Cette apparence ne peut disparaître même par le frottement. Ne montrera pas les effets de la transpiration, ni ne formera de sillons. Est exceptionnellement efficace, employée le soir sur les bras, cou, épaules et mains.

Echantillon contre remboursement de 10c

Ferd. T. Hopkins & Son, 427, St-François Xavier, Montréal, Qué.

## La vieille maman oubliée

Lettre ouverte par Mechtilde

Ce 3 janvier, 1929.

Mon cher Pierre :—

**AUJOURD'HUI**, je vais t'écrire moi-même, mon Pierre. La petite Louise qui fait les écritures à ma place ne pourrait pas te dire tout ce que j'ai dans le coeur.

Tu n'écris pas souvent, Pierre, pas souvent à ta vieille mère, mais je doute pas que tu l'aimes pareil. Tout de même, ça m'a été une grosse peine de ne pas avoir reçu tes souhaits, comme de coutume, au Jour de l'An et que tu ne sois pas venu nous voir, non plus.

Je t'ai ben attendu, mon fils, ainsi que ta femme et les petits enfants. Il me semblait impossible que vous ne veniez pas. Tu n'avais pas écrit, je sais ben, mais les mères, ça espère toujours. Toute la journée, j'ai guetté les voitures qui passaient sur le grand chemin, au coin chez Fédime. Je pensais toujours que t'allais apparaître avec ta petite famille, on aurait été si fiers ton vieux père et moi.

Je m'étais préparée de mon mieux pour vous recevoir. J'avais fait des bonnes "tourquières", des beaux croquignoles, des "guertons", du ragoût de boulettes comme tu l'aimes, et j'avais gardé la plus belle de mes oies pour vous autres. La petite Louise à Jos. Ledoux, qui reste avec moi pour aller à l'école du rang, avait fait un grand ménage aussi, comme quand j'étais jeune et alerte et que je brasais la marmite et jouais du balai sans que mes jambes se fatiguent. Mais tout ça, mon Pierre, ça été pour rien. Nous avons passé la journée tout fins seuls. Ça été bien triste, va. Pourquoi n'es-tu pas venu, mon garçon? On n'a plus que toi de fils, l'as-tu donc oublié que tu n'as pas pensé à tes pauvres vieux parents pour le Jour de l'An? Je ne veux pas rien te reprocher, je te suppose toujours trop bon garçon pour vouloir nous faire de la peine.

Tu n'es pas malade toujours, ta femme non plus? Et tes petits "moussaillons" que j'avais tant hâte d'embrasser et de faire sautiller sur mes genoux, sont-ils bien portants, les chers? Il me passe toutes sortes d'idées par la tête, et la nuit, je ne suis pas capable de fermer l'oeil, je me demande tout le temps pourquoi que tu n'es pas venu, et pourquoi que tu n'as pas écrit non plus? Des fois, je pleure en cachette de ton père, mais lui aussi, il a ben du chagrin et quand il me voit m'essuyer les yeux, il me dit : "Ne t'en fais pas, vieille, tu sais ben qu'il nous aime pareil, notre Pierrot."

Mais moi, j'ai trop de peine, tu sais les vieilles mamans, quand même, elles ont soixante et quinze ans d'âge, la tête toute blanche, la figure ridée, quand même elles sont usées d'avoir trop travaillé, tout cela ne les empêche pas d'avoir le même coeur que lorsque leurs enfants étaient petits, de les aimer et de s'en ennuyer encore plus, je crois; le coeur ne s'use pas, lui et nos enfants, je pense, on les aime toujours de plus en plus à mesure qu'on vieillit, qu'on s'en va. C'est pourquoi, j'ai tant de chagrin. Tu vois, je ne voulais pas rien te dire ni te faire de reproches mais ça a passé malgré moi.

Je vais aller me reposer, une secousse. Mes yeux sont tout embrouillés, je n'y vois plus guère et je suis si faible que la plume est ben pesante dans mes doigts.

Je viens finir ma lettre. Je vais te donner des nouvelles de notre santé. Ton père n'est pas bien vigoureux, il tousse tout le temps et son coeur le fait ben souffrir. Moi, mes vieilles jambes sont ben raides et la migraine vient souvent. Tant que la petite Louise sera avec nous autres, on n'est pas trop inquiets, elle est bonne fille, mais on craint toujours un peu de mourir sans vous revoir.

Ton père t'envoie sa bénédiction quand même tu ne l'as pas demandée car il suppose que ce n'est pas ta faute si tu n'es pas venu et si tu n'as pas écrit. Il te la donne de tout son coeur, pour toi, pour ta femme et pour tous tes petits enfants, pareil, là, comme si vous étiez à genoux devant lui, comme les années passées.

Ah, vous n'auriez jamais dû partir, on était si heureux tous ensemble. Je crains un peu que vos affaires ne soient pas beaucoup prospères et que cela vous gêne de le dire. Il ne faut pas douter de vos vieux parents, mon Pierrot, et si vous étiez dans l'embarras, il faudrait nous en parler et on ferait tout notre gros possible pour vous aider. Quand même on n'aimait pas bien ça que vous laissiez la terre, on ne vous garde pas rancune et si vous voulez revenir, on vous soutiendra. Tu sais, Pierre, c'est encore tes vieux parents qui sont tes meilleurs amis, et malgré tout notre chagrin, on continue toujours à t'aimer et à vouloir ton bien comme ton bonheur.

Je t'embrasse sans rancune, mon cher enfant, ainsi que ta femme et tes petits enfants, mais ne fais plus pleurer ta vieille mère, cela ne te porterait pas bonne chance.

Celle qui t'aime de tout son coeur,

Françoise Brion.

Pour copie conforme, Mechtilde.

**La Toux, le Rhume, le Croup et la Bronchite**  
SONT SOULAGÉ RAPIDEMENT PAR

**Le Sirop du Dr. Chase**  
avec graine de lin et de térébenthine

"Elle l'aime donc"



Faites lire "Mon Magazine"

## La Causerie du Directeur

### L'AN NEUF

Lorsque ces lignes tomberont sous les yeux de nos lecteurs, l'année 1928 sera passée dans le domaine de l'oubli et nous verrons venir l'an neuf avec tout ce qu'il renferme d'espérance, de joie, d'épreuve, de deuil et de tristesse. C'est le propre de la nature humaine, et cela nous rattache à la vie, d'ignorer ce que l'avenir nous réserve. Nous formons des rêves de bonheur, des projets souvent fantaisistes et nous comptons que le temps, ce grand ouvrier, va construire pour nous, édifier nos châteaux en Espagne. Et quand sonne l'heure des réalités décevantes, qu'il nous faut revenir au sens pratique des choses, des rêves nouveaux et dans un nouveau domaine viennent atténuer la chute de nos castels dorés. Je connais un mien ami au coeur toujours jeune et chaud, à l'enthousiasme facile, architecte merveilleux de palais chimériques. Il me rappelle ces gens que le bon vin rend tout-à-coup fortunés et qui, dans cet état de béatitude éphémère, se croient de modernes Crésus. Jamais une heure de découragement est venue chasser le sourire de ses lèvres, la gaieté de ses yeux : c'est une belle âme qui prend la vie telle qu'elle s'amène, en philosophe averti et qui connaît toute la vérité du vieil adage : chaque jour suffit sa peine. Que cette douce et consolante philosophie soit donc la règle des jours qui vont venir. Sachons répondre à tous les événements, gais ou tristes, que 1929 nous apportera, avec une invariable humeur et la résolution bien arrêtée de ne regarder la vie qu'à travers le prisme du sourire. Mais je désire que pour tous mes lecteurs, cet an neuf n'apporte que joie, bonheur et santé. Et, s'il prenait fantaisie à quelques-uns de ceux-là de nous fausser compagnie, (nous sommes si peu maîtres de notre destinée) le Paradis tout largement ouvert.

### CUIQUE SUUM

On nous a fait remarquer que, dans notre édition de décembre, nous avions attribué à tort au pinceau de notre artiste canadien, Charles Huot, la superbe toile représentant Samuel de Champlain, et qui orne le hall d'entrée du Château Champlain, à Québec. Nous confessons notre erreur bien involontaire et nous hâtons de la réparer en offrant toutes nos excuses à l'auteur du tableau, M. Masselotte, dont le talent et la belle inspiration ne sont plus à louer tant ils sont connus. Le fondateur de Québec a trouvé, en M. Masselotte, le peintre qui a fait revivre sa belle et vigoureuse figure.

M. Antonio Masselotte est né à Québec. Il est le fils de feu Paul-Gaston Masselotte, artiste-peintre, né à Paris, et de feu Dame Joséphine Balté, autrefois de Québec. M. Antonio Masselotte est donc bien canadien. Son père vint tout jeune au pays. Il s'établit à Québec où il se maria vers 1892.

M. Antonio Masselotte suivit d'abord des cours de peinture à l'École des Beaux Arts à Québec. Il fut plus tard l'un des meilleurs élèves de M. Charles Huot. En 1912, il fit son premier tour d'Europe. Il y suivit des cours dans les Académies des Beaux Arts de Paris et d'Anvers. De retour au Canada, il débuta par le portrait et le paysage. On a de lui un grand nombre de jolis tableaux de genre et des portraits remarquables, tel le portrait de Champlain dont on admire ici la reproduction parfaite. On voit ses oeuvres dans un grand nombre d'églises.

Notre jeune peintre québécois, M. Antonio Masselotte, a fait plusieurs voyages en France et en Belgique, où il étudia et perfectionna son art sous les meilleurs maîtres. Il a une belle carrière devant lui et nous lui souhaitons un franc succès.

### COURRIER SCIENTIFIQUE

La direction de "Mon Magazine" est heureuse de pouvoir annoncer à ses lecteurs la création d'un nouveau service, celui d'un courrier scientifique dont la direction a été confiée à Monsieur Yves Fissiault, chimiste averti, qui se chargera de répondre gratuitement à toute question d'ordre technique et scientifique. Les personnes qui désirent une réponse personnelle devront joindre à leur lettre la somme de cinquante sous. Toute correspondance devra être adressée à M. Yves A. Fissiault, "Mon Magazine", 1725 rue St-Denis, Montréal. Quantité de nos lecteurs s'intéressent aux choses de la science, du radio tout particulièrement. Ils

seront heureux d'apprendre, nous n'en doutons pas, qu'ils pourront se procurer, à "Mon Magazine", tous les renseignements demandés, sans qu'il leur en coûte un sou, sauf s'ils désiraient obtenir par lettre, des renseignements privés sur un

sujet qui les intéresserait tout particulièrement.

### PREMIER ESSAI

Nous saluons avec joie la venue, au royaume de Franceline, des premiers correspondants qui ont bien voulu répondre à notre appel du mois de décembre. Déjà, plusieurs lectrices ont adressé à notre charmante collaboratrice des demandes de renseignements et des lettres aimables qui nous font croire que notre courrier féminin va recevoir le meilleur accueil. A partir de janvier, Franceline prend donc possession de son nouveau domaine et, dans cette page que nous lui réservons et d'autres encore si le nombre de ses correspondants grandit comme elle le désire, nos gracieuses lectrices trouveront dans cet échange de missives un délicieux passe-temps et une intéressante occupation.

### POUR NOS ETRENNES

Eh! oui, le directeur lui-même demande ses étrennes. Il a tellement bonne volonté qu'il veut bien attendre que ses lecteurs le les lui donnent, quand bien même cela serait en février prochain, voir même en mars. Et vous devinez ce qu'elles seront, ces étrennes? Non pas? Lisez ceci jusqu'au dernier mot et laissez ensuite parler votre coeur. Notre revue vous plaît-elle, désirez-vous la voir grandir, s'améliorer, prendre plus d'influence et d'autorité? Estimez-vous que l'oeuvre que nous poursuivons au prix de tant de sacrifices de toutes sortes vaut la peine d'être poursuivie, sans faiblesse? Alors? Alors, que chaque lecteur de "Mon Magazine" devienne un abonné direct. L'abonné direct est la force, l'armature solide et constante d'une publication. C'est lui lorsqu'il paie sa contribution à temps, qui lui donne de la fermeté et de l'indépendance.

Que chaque abonné actuel nous trouve et nous envoie un souscripteur nouveau. Rien ne vaut la propagande personnelle. C'est le moyen le plus efficace d'aider notre oeuvre. Vous avez un, deux, dix amis qui seront heureux de vous faire plaisir et en même temps qui vous remercieront d'avoir uni leur action à la nôtre pour la diffusion plus grande de notre oeuvre. Un léger effort de la part de chacun doublerait le nombre de nos abonnés et nous permettrait d'apporter plus d'amélioration à notre, ou plutôt à votre revue.

Nous avons un grand nombre de réels amis parmi nos lecteurs et c'est à ceux-là surtout que nous nous adressons.

Maintenant ceux qui ont des étrennes à donner peuvent-ils trouver de meilleure occasion de les faire doubles sans qu'il en coûte un sou de plus?

Lorsqu'on offre des étrennes, on veut d'abord qu'elles fassent plaisir à celui qui les reçoit; on désire aussi que celui-ci vous en sache le plus de gré possible.

A ces deux titres, l'abonnement est un des meilleurs, sinon le meilleur quand il s'agit surtout de la "Défense", des cadeaux, des souvenirs, des étrennes.

L'abonnement, ce sont les étrennes renouvelées chaque semaine. Le plaisir est durable, croissant même, et la gratitude suit la même progression.

Ce serait notre orgueil et notre joie de pouvoir dire : ce mois-ci, notre revue a vu sa circulation grandir de mille nouveaux souscripteurs par le seul fait que mille de ses fidèles abonnés lui ont fait leurs étrennes. Ce que nous nous efforcerions de mériter cette confiance et cette marque d'amitié!

# La Farce de Baptiste

**N**OTRE confrère Laplume nous a quittés après notre rhétorique, pour entrer au Noviciat des Pères Oblats. Cette nouvelle ne fut pas sans jeter quelque peu la consternation dans notre classe, car s'il était un élève que l'on eût cru dénué de toute vocation religieuse, c'était bien Laplume.

Elève médiocre, il était de ceux qui savent ne pas se faire de mauvais sang inutilement, la veille d'un examen, il trouvait moyen d'aller fumer sa pipe dans la chambre aux fournaies alors que nous nous morfondions dans la salle d'étude à accumuler les connaissances devant l'événement redoutable alors qu'il nous faudrait nous présenter devant l'examineur.

Ce qui n'a pas empêché notre ami de devenir un saint prêtre et un missionnaire adoré des sauvages chez qui il exerce son ministère depuis vingt ans.

Cet été, nous avons rencontré Laplume, à l'occasion de son troisième voyage dans notre province depuis son ordination. C'est toujours le joyeux compagnon que nous avons connu au collège, il a vieilli — beaucoup moins que nombre d'entre nous; — mais il a gardé son exubérante gaieté, sa bonhomie et sa rondeur d'autrefois.

—Un matin, nous dit-il, il y a de cela bien longtemps, dans les premières années de mon ministère, je revenais de dire ma messe, quand un jeune sauvage m'aborda.

—Bonjour! petit Père, me connais-tu?

Je vous avoue qu'il n'y a rien de plus ressemblant à un sauvage qu'un autre sauvage, pour les reconnaître, il faut avoir la grâce d'état ou une très grande expérience. Or, à cette époque, je viens de vous le dire, je n'étais qu'un tout jeune missionnaire et quant à la grâce d'état, ma foi, je crois ne l'avoir jamais eue. C'est dire que ce visage quelque peu cuivré aux pommettes saillantes constituait pour moi une véritable énigme.

—Bien, mon ami, je t'ai déjà vu, mais quant à savoir ton nom, je ne sais... tu n'es pas de cette bourgade?...

—Non, je suis de la tribu des... (comme mon ami n'a pas traduit, je renonce à rendre le son guttural qu'il émit).

—La tribu des... mais tu demeures loin d'ici alors?

—Oui, ma tribu demeure à cinquante-quatre milles de la bourgade; mais je viens à ton église trois ou quatre fois par année.

—Tu es chrétien?

—Oui, moi et toute ma famille. Moi, je te connais bien, tu viens dans notre bourgade deux ou trois fois par année aussi...

—Bien, bien, mon ami, que puis-je faire pour toi?

—Petit Père, j'ai un service à te demander.

—Un service? Dieu veuille que je puisse te le rendre. Qu'est-ce?

—Petit Père, je veux me marier.

—Te marier? Mais je n'y vois aucune objection, à moins que celle que tu as choisie ne soit pas chrétienne, en ce cas, il faudrait qu'elle le devienne d'abord, car le Père du ciel ne saurait bénir une union entre un catholique et une païenne...

—Elle est chrétienne, petit Père, le Père qui était ici avant toi nous a baptisés tous les deux il y a bien longtemps, quand nous étions tout petits.

—Mais alors, quand tu seras prêt, mon cher, viens me voir, avec ta promesse, je te marierai.

—Mais nous sommes prêts aujourd'hui, petit Père, la Katherine, celle qui doit devenir ma femme, est ici avec moi.



—Dans ce cas, va la chercher, je vous confesserai et je vous marierai.

Il faut vous dire que là-bas, parmi nos sauvages chrétiens, les cérémonies du mariage ne traient jamais en longueur, il nous est facile de constater si les futurs sont réellement libres car nous avons nos registres et puis, avec ces êtres primitifs, il faut être expéditifs si nous ne voulons pas qu'ils se dispensent du sacrement.

—C'est que, petit Père, me dit mon jeune sauvage en roulant son casque de loutre...

—Qu'y a-t-il encore?

—La Katherine et moi, nous sommes bien pauvres...

—Mais cela ne fait rien, vous saurez vivre de chasse et de pêche.

—Oui, nous saurons vivre, mais nous ne pourrions te payer bien cher pour nous marier.

—Ce n'est que cela? Mais, pauvre ami, si tu es trop pauvre, je te te demanderai rien, le Père du ciel me paiera.

—Non, petit Père, nous sommes descendants de grands chefs, nous avons notre orgueil, nous ne voulons pas que tu nous maries par charité.

—Mais je suis là pour cela...

—Je te dis que je veux te payer.

—Mais puisque tu es trop pauvre...

—Voici, petit Père, j'avais deux cochons, deux cochons bien maigres, oh! bien maigres et bien chétifs; mais j'ai pensé que je t'en donnerais un pour te payer et je l'ai apporté de chez nous; le veux-tu?...

—Mais...

—A moins que tu ne trouves que mon cadeau soit trop misérable...

Je ne voulus pas froisser sa dignité et acceptai.

C'est ainsi que, pour un cochon maigre — oh! mais si maigre — je mariaï Baptiste... et Katherine... (Quant aux noms de famille, pour la raison ci-dessus invoquée, je renonce à les reproduire).

Et les années passèrent. J'avais complètement oublié cet incident. Le cochon maigre engraisé à point, je l'avais mangé en rotis, boudin et saucissons, quand, l'an dernier, la veille du jour de l'an, le Frère Paul, mon assistant, vint m'avertir qu'un sauvage me demandait au presbytère.

—Bonjour mon ami, dis-je à mon visiteur en lui présentant un siège.

—Bonjour petit Père, me reconnais-tu?

Allez donc reconnaître un sauvage après vingt ans surtout quand vous ne l'avez vu que quelquefois...

—Tu ne me reconnais pas? Je suis Baptiste... te souviens-tu, c'est toi qui m'as marié avec Katherine...

—Attendez donc, un instant, mais oui, je me souviens, maintenant, c'était il y a...

—Vingt ans, petit Père...

—Vingt ans! mais oui, déjà... Mais qu'est-ce qu'il y avait eu de particulier? Laissez-moi rappeler mes souvenirs. Vous étiez venus de loin, de bien loin...

—Et j'étais bien pauvre alors, je n'avais que deux cochons maigres, deux pauvres cochons bien maigres...

—Et tu m'en avais donné un pour solder le prix de ton mariage. C'est bien cela. Qu'es-tu devenu que je ne t'aie jamais revu?

—Je demeure maintenant à plus de cent milles d'ici.

—Ah! je comprends. Et comment vont tes affaires?

—Pas mal, petit Père, pas mal. Mais si je suis venu te voir, c'est que j'ai encore un service à te demander.

—Dieu veuille que je puisse te le rendre.

—Oui, Dieu le veuille, petit Père. Tu te rappelles que lorsque je suis venu te voir il y a vingt ans, j'avais fait cinquante-quatre milles...

—Oui.

—Alors j'avais deux cochons, deux cochons bien maigres...

—Oui.

—Je t'en ai donné un, un seul, et tu m'as marié...

—.....

—Aujourd'hui, j'en ai vingt, vingt cochons bien gras...

—Je te félicite.

—Aujourd'hui, ce n'est pas cinquante-quatre milles, c'est cent deux que j'ai faits, ce n'est pas un cochon maigre, c'est vingt cochons gras, vingt beaux cochons bien gras que j'ai apportés, ils sont là, dans mes voitures...

De fait je me souvins avoir vu à la porte du presbytère, en entrant, trois voitures chargées de quartiers de pores.

—Eh bien?

—Eh bien! petit Père, aujourd'hui, ces vingt cochons, tous les vingt, pas dix-neuf, les vingt sont à toi si tu veux me demarier!...

Je regardai mon homme bien en face, comme on dit chez nous, dans le blanc des yeux. Non, cet homme ne me semblait pas un aspirant au divorce. Tout chez lui respirait la joie, l'aisance, le bonheur de vivre; mais par contre ses yeux étaient remplis de cette ironie et de cette malice joviales qui sont le propre des enfants des bois.

—Baptiste, mon vieux, lui dis-je en lui donnant une solide bourrade, tu es un fameux farceur, mais cela ne prend pas avec moi.

Se sentant deviné, il partit à son tour d'un formidable éclat de rire et me remit ma bourrade. C'était la première fois que je voyais rire un sauvage.

—Petit Père, dit-il, quand son rire fut calmé, tu as trouvé ma farce drôle? Il me semblait aussi que je te ferais rire. Il y a cinq ans que je songe à te jouer ce tour. Aujourd'hui, j'allais porter ma viande à Broadview, j'ai fait un petit détour, pour te dire bonjour et te faire ma farce. Ça m'a retardé de deux jours; mais puisque tu as ri, je suis content. Bonsoir.

Inutile de dire que je ne le laissai pas partir sans qu'il m'eût fait renouveler connaissance avec sa femme, la brave Katherine et les trois ou quatre bambins qu'il emmenait avec lui.

Pour me faire sa "farce", "farce" qu'il ruinait depuis plus de cinq ans, Baptiste avait allongé son voyage d'exactement soixante-seize milles.

Et l'on ira dire après cela, ajouta Laplume, que nos sauvages n'ont pas le sentiment de l'humour!

# Quelques jours en brousse au Sénégal

**E**N flânant dans les Comptoirs marocains de DAKAR, je fis la connaissance de plusieurs musulmans. L'un d'eux, Mohamed ben hajj Madhi Chaouy (lisez : Mohamed, fils de Chaouy qui a été à la Mecque), me prit en amitié. A plusieurs reprises, je fus invité à ses thés. Aux heures chaudes de l'après-midi équatorial, nous ingurgitions maint et maint petits verres de cette boisson brûlante, un peu amère et fleurant la menthe, chère aux enfants de l'Islam.

Au cours d'une de ces réceptions, Mohamed le susdit m'annonça son prochain départ en brousse et me pria de l'accompagner. Il allait par voie de terre jusqu'à Sainte-Marie de Bathurst, en Gambie anglaise.

Sortant récemment de l'hôpital, j'étais au repos. L'offre m'alléchait : j'acceptai.

Ce matin, une quadrillette "CITROEN" attend mon bon vouloir. Trois Marocains : un blanc et deux mulâtres, sont déjà installés. (Mohamed, né à Saint-Louis du Sénégal, est issu d'un père arabe et d'une négresse). L'autre métis, Bougaleb, est son "petit frère" (comprenez : son ami). Quant au blanc, il m'est totalement inconnu.

Je m'assois à côté du conducteur, un Syrien, sorte d'avorton fortement marqué de petite vérole.

Le départ a lieu à dix heures quinze. La ville traversée, nous roulons sur la route de Rufisque. Très entretenue, cette voie est assez bonne. Des deux côtés du ruban blanc, çà et là, d'énormes baobabs, semblables aux arbres de cocagne ou de Noël, laissent pendre leurs fruits verts, délices des singes. De temps à autre, à notre droite, un coin de mer, des dunes, des cactus apparaissent. La voiture va bon train et, aux approches de l'ancienne "Rio Fresco", nous écrasons un chien. Ne nous arrêtant pas pour si peu, nous roulons bientôt dans les artères cimentées de la ville. Rufisque est un vaste grenier destiné à la concentration des arachides. Chevauchées par de longues files de wagonnets, des voies étroites sillonnent les rues et se perdent dans de grandes bâtisses. Comme partout en Afrique noire : des comptoirs, des locaux administratifs, des cases. Quelques navires mouillent dans le port.

Ralentie un instant, l'allure s'accélère à la sortie des faubourgs. Peu à peu, malgré les nombreuses équipes de cantonniers, croisées en coup de vent, la route devient moins carrossable. De violents cahots éveillent mes douleurs intestinales, me rappelant désagréablement ma convalescence. Le soleil darde ses rayons de feu. Fouetté par un vent chaud, mon visage ruisselle. Sous l'étreinte du casque, ma tête est douloureuse. Par surcroît, j'ai oublié mes lunettes fumées et je suis aveuglé.

Poût, puis Khombole sont traversés en trombe. Quelques cases, assemblées autour d'une ou deux maisons de pierre constituent ces villages.

Implacablement, la chaleur augmente. Quelques mirages prennent forme, variant l'intérêt de la route.

Bientôt, Thiès, au loin, apparaît.

Midi marque notre premier arrêt. Non loin de la gare, dans un restaurant indigène, mes compagnons mangent du couscous noir (fait avec de la semoule de mil au lieu de semoule de blé dur), et boivent de l'eau. Deux oeufs sur le plat, arrosés de lait stérilisé, calment ma faim.

Nous repartons à treize heures. Comme Poût et Khombole, Bambe est traversé sans arrêt.

L'air est irrespirable.

A Patick, nous descendons de voiture et pénétrons dans un magasin syrien. Aimable, le traitant met à notre disposition un alcarazas plein d'eau glacée. La ville ? Un dispensaire, des comptoirs, des cases. Le tout au bord du Saloum. (Très commerçant pendant la traite des arachides).

Un quart d'heure plus tard, l'auto démarre, nous emportant dans une course folle. A quatre-vingts kilomètres à l'heure, nous avançons sur la plage. Je me vois déjà pataugeant dans l'eau bourbeuse du fleuve. Il n'en est rien et, après avoir traversé sans encombre quelques ponts sur pilotis, suivi un étroit chemin tracé dans les sables mouvants, nous prenons une piste. L'allure ralentit; les cahots redoublent. De-ci, de-là paissent des méhara. Au bruit du bolide, ils lèvent la tête, cessent de ruminer, nous regardent passer. De temps à autre, nous atteignons un tronçon de route.

Le terrain s'accidente. Plusieurs collines sont franchies avec effort. L'eau du radiateur est bouillante; le moteur "chauffe"; il faut s'arrêter.

Lourdement chargés, quelques camions nous dépassent.

... Voulant atteindre au but avant la nuit, à vive allure, nous passons un village insignifiant : Guinguineo.

Le soleil s'humanise; il est environ seize heures.

Haute de un à deux mètres, la brousse est formée d'innombrables arbrisseaux entre les branches desquels volettent de nombreux oiseaux. Leurs plumages variés sont hauts en couleurs, mais, hélas, à l'encontre de nos modestes rossignols, ils sont muets.

Monté par un négrillon, un âne au loin apparaît. Un coup de trompe et messire Aliboron s'emballa. Désarçonné, le précoce jockey est tout penaud, cependant qu'une course ébouriffante s'engage entre la machine et l'animal. Bientôt, à bout de souffle, ce dernier laisse la voie libre.

... Au crépuscule, nous entrons dans Kaolack. Mon chronomètre marque dix-sept heures quinze.

A l'aurore, Moramed partira vers Bathurst. Ne voulant pas pénétrer en territoire anglais sans autorisation, j'attendrai ici son retour.

Après la douche, je vais me restaurer. Je mange seul. Par curiosité, j'ai demandé des plats marocains. Le diner débute par une soupe fort bonne. Je vais d'étonnement en étonnement, les saucisses, artistement pimentées et parfumées, sont délicieuses. L'agneau est tendre et cuit à point. Le couscous (au blé) est succulent. Une savoureuse salade clôt le repas. Ces mets copieux et excellents me font découvrir la cuisine et l'hospitalité marocaines.

Vers vingt et une heures, accompagnés de quelques amis, mes compagnons de voyage viennent me rejoindre. Je fais connaissance du surnommé "Toto", fils d'Allah, né à Manchester. En assez bon français, ce dernier me propose de fumer le narghilé dont il est un intoxiqué enthousiaste. Toujours pour savoir, j'accepte l'offre alléchante. La préparation est laborieuse. Enfin, j'aspire longuement la fumée dénicotinisée, mais lourde de parfums... Me voilà tout drôle... Je me sens éthéré... Tout est calme autour de moi... Je me sens bien... Réagissant contre ce vidage du cerveau, j'abandonne le tube enchanté. Toto finit de piper et saoul à souhait, s'affale sur un divan.

En cachette, nous vidons plusieurs verrees de son porto, puis, chacun va se coucher.

J'ai un bon lit; la lassitude m'envahit; dans ses bras moelleux, le sommeil m'emporte...

Ce matin, Hia Hia, autre fils du "Magreb" s'offre comme cicérone.

Tout d'abord, nous visitons son magasin. Il y vend des vêtements arabes, des babouches, des sacs, des ceintures et bien d'autres objets dont j'ignore l'emploi. Brodés d'or et d'argent, quelques pièces égales en magnificence les plus riches chasubles. Des plats en laiton repoussé ou gravé étonnent par la finesse du travail.

Hia Hia adopte le costume européen et se baptise "Jean". Il a honte, semble-t-il, de son origine sémitique. De la race arabe, il a conservé le mépris des noirs. Pour lui, ils sont toujours ce qu'ils étaient pour ses ancêtres conquérants : des bêtes de somme, bonnes tout au plus à suer et trimer au bénéfice des blancs. Ses dehors, ses idées, font périliciter ses affaires. Il abandonne d'ailleurs la direction de l'entreprise à son frère, âgé de quatorze ans à peine, vrai musulman, celui-là, sans un brin de culture occidentale. Son temps et son argent sont consacrés à la gloire naïve de posséder quelques Français faciles.

... Beaucoup plus élevée ici que sur la côte, la température est accablante. Le sable des rues glisse sous les pieds, rendant la marche pénible.

Plantée de manguiers, la place est entourée de comptoirs. Au centre, le marché couvert, ample, ouvert à tous les vents, dresse sa carcasse métallique vers les hautes branches. Entouré de bâches, une fois la semaine, il sert de salle de cinéma.

Nous entrons chez "Adams et Co.", négociants anglais. Un tout jeune homme, aux cheveux dorés, aux yeux bleus, nous reçoit. Davantage je l'examine, plus je le suppose fils de l'industrielle Albion. Aussi ma stupeur est-elle grande à l'entendre jurer en patois de Languedoc. Natif moi-même de cette ancienne province, je suis habitué à voir mes compatriotes bruns ou châtains, et non blonds à ce point. Bientôt, le verre en main, nous fêtons cette heureuse rencontre. J'apprends son nom : Sire. Le Roederer mousse et pétille dans les coupes. Nous buvons aux vallées fertiles, aux ruisseaux limpides, aux belles filles de chez nous, toutes choses si lointaines.

L'après-midi, toujours accompagné du bienveillant Hia Hia, je déambule dans les rues. Après les comptoirs européens, les mieux achalandés sont ceux des Marocains. Ensuite, viennent dans l'ordre : les établissements syriens et indigènes. J'aperçois aussi une succursale de la maison hindoue "Métharam et Bros." de Dakar.

Après bien des détours, cuits à point, les chaussures envahies par le sable, nous arrivons au port. Dans le Saloum aux eaux stagnantes, quelques bâ-

teaux sont à l'ancre. Des Serrères, pieds et torse nus, chargent des arachides. Ces embryons seront acheminés vers Dakar.

Le diner expédié, de nouveau nous voici chez Adams. Sur la terrasse, assis autour d'une table surbaissée, nous fumons des cigarettes odorantes. Dans un seau d'argent, le champagne se frappe. Le jour décroît. Sire s'amuse à fusiller les oiseaux atardés.

Aurolé de sang, Phébus lentement disparaît.

Deux nouveaux convives nous joignent. Natif de l'île Maurice, l'un, Malterre, est sujet britannique. Pur Anglais, l'autre a pour nom Macdonald.

Malgré le capiteux nectar, la conversation s'alanguit, tombe.

Au cœur du Saloum, je pense à ses aventuriers, à ses rois, à sa conquête. Je vois Maba Diakkou et Maccodou assiégeant ici-même Samba Laobé, protégé par la France. Je distingue leurs trois cents morts abandonnés sur le champ de défaite. Ce Maba sinistre, je le revois, élevé à la dignité de "bour" (roi) à la mort de Laobé. Je l'aperçois pillant le Baol et le Djolof. J'assiste à sa fuite dans le Rip, poursuivi par les six mille hommes de Pinet Laprade. A la tête de deux milliers de fanatiques, il revient, massacre la garnison de Kaolack, s'empare de la ville. Grisé par ce succès, il attaque le bour du Sine, allié des Français. Celui-ci le bat et le tue au combat de Sombé.

Avec pitié, je pense aux hommes morts pour ces terres sablonneuses. Par l'ambition criminelle d'un marabout, ils disparurent à jamais, fauchés en leur jeunesse prometteuse...

Aujourd'hui, je m'ennuie. Mohamed n'est pas revenu. Je partirai demain.

Stylé par mon guide, j'ôte mes babouches et m'accroupis sur un pouf, devant une table ronde très basse. A ma droite : Hia Hia. Face à moi : Idriss. Une seule femme est là : l'esclave de service. Bravant les lois de Mahomet, Jean a apporté une bouteille de vin. Déjouant la surveillance maternelle, la petite Idriss vient embrasser son père. Elle semble avoir cinq à six ans. Curieuse comme toutes les gamines de son âge, Yasmina demande en sa langue : "Quelle est cette boisson ?" Son doigt se tend vers la bouteille. Mentant effrontément, le chef répond : "C'est du café". D'où cette remarque : "mais il est rouge !" — "C'est du café, te dis-je." Yasmina se tait. Elle connaît bien la couleur du moka et le doute pénètre sa petite cervelle.

Ainsi, en tous pays, des parents perdent la confiance de leurs enfants, leur apprenant la dissimulation et le mensonge. Pires parfois, ils faussent leurs idées.

Zorah, l'esclave, est café au lait. Au-dessus d'un bassin de cuivre, à l'aide d'une verseuse de même métal, elle répand de l'eau claire sur mes mains.

Après la soupe, l'inévitable couscous. J'ai les honneurs du plat. Comme mes camarades de table, j'essaie de manger à l'aide de mes seuls doigts. Cela va pour la viande, mais, lorsqu'il s'agit de prendre la semoule, mes mains inexpertes s'y refusent. En vain m'explique-t-on : "prenez le couscous entre les deux doigts demi-pliés" (l'index et le majeur) "et le dos de la première phalange du pouce repliés. Portez-le à votre bouche et rentrez-le en poussant avec le pouce." Je ne réussis qu'à me barbouiller la figure. Bon gré mal gré, il faut me servir d'une fourchette.

A nouveau, Zorah arrose mes mains.

Idriss prépare le thé.

A six heures trente, je suis en gare. Toto et Jean m'accompagnent. Je prends place au wagon-restaurant. Un quart d'heure plus tard, le train démarre en haletant.

De temps à autre, des villages aux paillettes lépreuses, des terrains débroussaillés distraient de l'uniformité du paysage.

Guinguinéo ! Quelques minutes d'arrêt.

J'entame la conversation avec un Français attablé face à moi.

Le train stoppe à Diourbel sur le Sine. J'y remarque une mosquée magnifique. "La plus belle de l'Afrique Occidentale Française", prétend mon interlocuteur.

Dans l'après-midi, nous atteignons Thiès, où nous devons changer de train. Nous disposons d'une heure. Mon compagnon de voyage m'emmène visiter le comptoir de la Maison Devès et Chaumet, dont il est employé. Formée de maisons en briques et de rares chalets de bois, la ville est assez propre.

Le transbordement effectué, nous roulons vers la mer. Les voitures sont plus confortables, plus luxueuses que celles du convoi précédent.

Un arrêt interminable nous retient à Rufisque.

A dix-huit heures, nous entrons en gare de Dakar.

# La Statistique des Théâtres dans la Province de Québec

Par

G.-E. Marquis

**B** IEN que les documents pour établir une statistique complète, à ce sujet, soient plutôt maigres, nous avons quand même quelques renseignements non dénués d'intérêts, croyons-nous.

Depuis que le gouvernement de la Province a jugé bon de décréter une taxe d'entrée aux salles d'amusements, afin d'augmenter les fonds de l'Assistance publique, il a été possible, grâce à l'obligation de ceux qui sont chargés de voir à l'application de cette loi, de recueillir certaines statistiques, au sujet des théâtres et salles de concerts sous licence, dans la province de Québec.

Voici comment se répartissent, dans les diverses municipalités urbaines, les 167 salles de théâtres et de concerts qui ont fait rapport pour l'année 1927-28.

Nous ajoutons à ces chiffres celui de la population des principales cités, de même que le nombre de sièges dans les théâtres des sept cités les plus peuplées de la Province :

Localité	Population (1927)	Salles de spectacles	Nombre de sièges	Nombre de personnes par sièges
Montréal . . . . .	989,835	56	60,412	16.3
Québec . . . . .	131,071	12	9,256	14.3
Sherbrooke . . . . .	26,300	5	2,462	10.7
Hull . . . . .	27,087	5	2,745	9.7
Verdun . . . . .	46,477	3	2,433	19.1
Lachine . . . . .	15,234	2	1,521	10.1
Trois-Rivières . . . . .	35,000	2	1,140	37.0
Autres villes et villages . . . . .	256,036	82	21,390	12.0
<b>TOTAL . . . . .</b>	<b>1,527,040</b>	<b>167</b>	<b>101,359</b>	<b>14.4</b>

Il serait fort intéressant de savoir exactement quelle a été l'assistance ou la fréquentation du public dans les théâtres de chacune des villes ci-dessus mentionnées, mais ce travail serait très long et, de plus, incomplet, parce que, dans bien des cas, l'on n'a pas su, jusqu'à présent, transmettre au département de l'Assistance publique des rapports assez réguliers et assez complets pour y arriver.

Toutefois, la ville de Montréal, dont l'harmonieuse administration contient tous les services voulus pour renseigner le public et, en particulier, le gouvernement de la Province, a établi exactement le chiffre de la population qui a fréquenté ses 56 salles de spectacles, en 1927-28. Cette fréquentation a été de 23,348,279 personnes.

Comme l'on établit que la population de Montréal (1928) dépasse légèrement la marque du million, il faudrait en conclure que chaque personne, homme, femme et enfant, aurait été au théâtre, pendant l'année 1927-28, au moins 23 fois, mais il faut tenir compte du fait que Montréal est une grande ville où il y a régulièrement une forte population flottante, principalement pendant les mois d'été, de sorte qu'il ne faut pas attribuer aux montréalais seuls cette forte fréquentation.

Si, dans la Métropole, les théâtres ont attiré au delà de 23,000,000 de spectateurs, l'on peut en conclure, croyons-nous, que ce chiffre représente au moins les trois-quarts de la fréquentation de tous les théâtres de la Province. Il y aurait donc eu, au bas mot, dans la Province, plus de 30,000,000 d'entrées dans les différents théâtres et salles de spectacles, au cours de l'année dernière.

## Les Papillons

C'est leur suprême fête à la fin de l'Été!...  
Las des beaux jours et las de voler dans l'air triste,  
Réunis, les voici, vers midi, quand persiste,  
Une brise encor faible au jardin déserté.

De velours, mosaïque et duvet poudré d'or,  
Une tige alourdie et chargée étincelle  
Sur chaque épi; dans chaque fleur palpite une aile  
Qui frémit longuement à l'approche de la mort.

Avant la nuit, les papillons doivent mourir...  
Le pétale embaumé que leur fin transfigure  
A le halètement de quelque peine obscure...  
Est-ce la fleur qui l'aime et n'ose pas faiblir?

Ou bien l'insecte épris ne veut-il plus mourir?...

Marguerite de la Saugerie.

*Nombre de lecteurs ont une répulsion instinctive pour les statistiques et il ne manque pas d'orateurs qui s'empressent de s'excuser lorsqu'ils ont à citer quelques chiffres devant un auditoire.*

*L'étude que nous publions ci-contre contient quelques chiffres, mais ils sont présentés de façon à intéresser et à instruire, sans fatiguer le cerveau.*

*D'ailleurs, notre absence de propension vers tout ce qui se rattache aux chiffres — comptabilité, statistiques, finance — nous a déjà causé un préjudice énorme et nous a tenus en arrière de notre siècle, au point de vue économique. Le jour où nous saurons mieux calculer, où nous aurons moins peur des statistiques, où nous tiendrons une comptabilité qui nous renseignera davantage, où les opérations de bourse, de change et de banque nous seront familières, ce jour-là nous aurons fait un grand pas vers notre émancipation économique.*

*L'article que nous présentons, sur le théâtre, n'a pas cet aspect, mais il contient des chiffres qui sont de nature à nous mieux faire saisir la sagesse d'une politique, qu'on est parfois porté à critiquer, quand on verra quel emploi le gouvernement de cette Province sait faire des deniers qu'il retire à même la souscription de ceux qui fréquentent les théâtres.*

Comme la population totale de la Province est, en chiffre rond, de 3,000,000, il y aurait eu dix entrées par année pour chaque personne. Les salles de spectacles, dans les cités et villes, étant au nombre de 167, nous pouvons affirmer, croyons-nous, que les population urbaines ont une fréquentation au théâtre au moins double du chiffre que nous venons de mentionner, et encore faut-il tenir compte du fait que les enfants, jusqu'à l'âge de 16 ans, ne sont pas admis aujourd'hui dans les cinémas.

Quoi qu'il en soit de la fréquentation de ces théâtres, il y a une chose que nous pouvons affirmer avec plus de précision : c'est celle qui a trait aux sommes perçues par le gouvernement de la Province et provenant du 10 % imposé sur le prix de vente de chaque billet.

En 1926-27, (les chiffres de 1927-28 ne sont pas encore publiés) il a été perçu une somme de \$1,025,317.84 provenant des théâtres et des salles de concert seulement, ce qui veut dire que les théâtres ont eu une recette globale d'environ \$10,000,000.

La taxe perçue sur la vente des billets est partagée également entre l'Assistance publique, du gouvernement de Québec, et l'Assistance municipale, c'est-à-dire la corporation municipale de chaque localité où il y a des théâtres sous licence. Donc, le gouvernement de Québec n'a reçu que 50 % de la somme que nous venons de mentionner ci-dessus.

Les fonds de l'Assistance publique ne sont pas composés seulement des 50 % dont nous venons de parler, mais aussi des items suivants : des droits perçus sur les licences des champs de courses et des entrées aux mêmes champs de courses; d'honoraires d'enregistrement des appareils pour les paris mutuels à ces mêmes champs de course. Dans les deux derniers cas, l'on déduit certaines dépenses relatives à la perception de ces droits, et la balance va au fonds de l'Assistance publique.

Les Comptes Publics de la province de Québec, pour l'exercice finissant le 30 juin 1927, déclarent qu'il a été perçu, pour le fonds de l'Assistance publique et provenant des salles de théâtres, de concerts, des hôtels et restaurants (taxe d'hôpital), etc., une somme de \$1,775,379.73.

Voici le détail de cette somme :

Pari mutuel . . . . .	\$ 380,166.39
Droits d'entrée aux courses . . . . .	36,783.20
Licences de champs de courses . . . . .	37,911.28
Honoraires d'appareils pour paris aux champs de courses . . . . .	1,205.00

Licences d'amusements (annuelles et temporaires) . . . . .	70,923.03
Sou du pauvre . . . . .	512,658.92
Remboursements des municipalités pour l'hospitalisation des indigents . . . . .	461,220.15
Taxe d'hôpital . . . . .	274,511.76
<b>TOTAL . . . . .</b>	<b>\$1,775,379.73</b>

Ceux qui suivent de près l'administration provinciale savent très bien quel emploi l'on fait de ces deniers provenant des théâtres et autres endroits d'amusements : tout cet argent est employé à secourir les malades, les indigents et autres déshérités de la fortune, que l'on hospitalise un peu partout dans les institutions d'assistance. Quelques chiffres, à ce sujet, pourront édifier ceux qui seraient tentés de murmurer lorsqu'on exige d'eux une taxe de 10 % sur le billet qu'ils achèteront en allant au théâtre ou en fréquentant un autre endroit d'amusements. Voici ce qui a été payé par le gouvernement de la province de Québec, en 1926-27 :

Aux hôpitaux généraux . . . . .	\$ 436,437.36
Aux sanatoria et hôpitaux pour tuberculeux . . . . .	239,078.07
Aux hospices pour vieillards . . . . .	125,079.70
Aux refuges pour épileptiques et paralytiques . . . . .	33,180.38
Aux orphelinats . . . . .	127,176.14
Aux crèches, maternités, etc . . . . .	112,400.50
Octrois spéciaux . . . . .	179,521.50
Pour aider à payer certains emprunts . . . . .	200,723.21
Divers . . . . .	136,941.74
<b>TOTAL . . . . .</b>	<b>\$1,590,539.60</b>

Il n'est pas nécessaire, croyons-nous, de faire de longs commentaires, après les chiffres que nous venons d'aligner ci-dessus, pour justifier la politique du Gouvernement, au sujet de la taxe imposée sur les billets d'entrée dans les théâtres et autres endroits d'amusements.

C'est grâce à la charité publique, d'une part, et à la prévoyance du Gouvernement, d'autre part, sans compter — car c'est là une chose que l'on ne peut ignorer — le dévouement de nos institutions d'assistance, que l'on peut voir, chez nous, s'élever partout, où le besoin s'en fait sentir, des refuges où les malheureux sans ressources sont recueillis et traités discrètement, mais généreusement, sans avoir à demander asile dans une maison des pauvres (Poor House), comme il y en a dans certains pays.

Les municipalités urbaines, comme on l'a vu il y a un instant, gardent 50 % du "sou du pauvre" et elles peuvent ainsi, grâce à ce revenu, soutenir un grand nombre d'oeuvres d'assistance municipale, sans qu'il soit nécessaire, pour cela, d'imposer une taxe aux contribuables de la municipalité.

Celui qui fréquente les théâtres et autres salles de spectacles contribue à ce fonds, et nul ne saurait murmurer quand on exige de lui cette légère contribution, sachant à quelles fins elle est destinée.

Cette taxe du "sou du pauvre" contribue donc au bien-être social, et c'est pourquoi elle a reçu l'approbation de tous les esprits éclairés, car, quoi qu'on fasse et quelque moyen que l'on prenne; quelque bien organisé que soit un pays et quelque nombreuses que soient ses ressources naturelles, il y aura toujours, ici comme ailleurs, des malheureux qui auront besoin d'être secourus.

—Québec, 21 novembre, 1928.

## Une dent perdue

**L**A beauté passe, enfants! Il n'y faut pas tenir  
Plus que ne fit Louise.

Louise avait six ans, à force de grandir!  
Elle avait des yeux bleus et des lèvres cerise  
Et vingt perles dessous. Mais, la mue arrivant,  
Louise en perdit une, une dent de devant,  
Pauvre petite dent, si fine, si polie,  
Juste la plus jolie!

Son père la garda pour s'en faire un bijou,  
La monter en épingle et la porter au cou,  
Et Louise riait, quand la mère à sa vue :  
L'enfant dit simplement : "Je ne l'ai pas perdue,  
Papa l'a."

Certes, ce n'était pas le mot d'une coquette :  
Le voici tel qu'il est tombé dans mon bonnet  
Et si je connaissais quelque gentil poète,  
Je le ferais monter en or... dans un sonnet.

Louis RATISBONNE.

# Partie de billard

Par

Gaston Guillot

UN bateau à voiles justifie l'enseigne. Fruit d'un pinceau naïf et d'une bonne volonté manifeste, peint à même la vitre extérieure, net et fier, du flot céruléen, sommé, comme il convient, du pavillon aux trois couleurs. A voir les tendres regards dont le couve le patron, on devine que toujours cet homme enchaîné chérira la mer, cette mer sur laquelle il ne naviguera qu'en pensée.

Comment se fait-il que j'aie échoué au dit Café de la Marine ?

Voici : M. Coxinel m'y a entraîné tout à l'heure, afin de me dévoiler une face nouvelle de ses talents.

Je lui avais demandé s'il savait jouer au billard. Quelle ingénuité ! Il m'a répondu, un peu fâché :

— Dans les temps d'autrefois, mon p'tit, j'étais le champion du département !

Puis il m'a conduit ici.

Il a décroché deux queues, en a gardé une, m'a confié l'autre. Et, disposant les billes en triangle isocèle, il m'a dit :

— Vas-y !

Pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Un kangourou utiliserait mieux un porte-plume que moi une queue de billard. Incontinent, je m'en ouvre à M. Coxinel. Témoigner de son infériorité, est la marque des âmes robustes.

— Regarde ! propose noblement M. Coxinel.

Dispenser les trésors de sa science est l'apanage des esprits généreux.

Je regardai.

Tout de suite, les billes, épuisées d'inaction, sentirent qu'on allait exiger d'elles un rude effort. Animées d'un zèle ardent, prêtes aux combinaisons les plus hardies, elles firent exactement ce que M. Coxinel désirait qu'elles fissent. De long en large et de large en long, elles zigzagèrent, se bousculèrent, ne s'arrêtant que pour mieux reprendre leur course folle.

En belle forme, M. Coxinel amena une série de douze.

Eperdu d'admiration, je songeais...

La plupart des manilleurs avaient déserté leurs tables. Quelle magie les attirait donc autour de ce billard ? D'une voix étouffée, ils disaient, parlant de M. Coxinel, que celui-là était quelqu'un.

Bien que blasé, du haut de son comptoir, le patron suivait cette partie solitaire. Il en gavait son émerveillement. Manches retroussées jusqu'aux coudes et pipe au bec, il hochait doucement la tête à chaque nouveau carambolage.

— Et treize ! clama, triomphant, M. Coxinel.

Mieux encore que l'héroïne cornélienne, j'avais vu, je savais, je croyais, j'étais désabusé.

— J'pourrais aller jusqu'à cinq cents sans m'arrêter, reprit M. Coxinel. Mais ça suffit pour ce soir.

Et il coucha la queue sur le tapis, se dérochant aux louanges.

Homère eut Zoïle. Appelle son cordonnier. Qui s'élève au-dessus du commun est la proie de l'envie. C'est la rançon des plus belles roses que d'être salies par la bave des plus laides limaces.

Ah ! qu'il était fragile le triomphe de M. Coxinel.

Une phrase tomba qui suffit à l'anéantir.

— Si c'est pas malheureux de jouer comme ça !... O scandale !

Les assistants se tournèrent vers le contemplateur, en l'espèce un énorme maquignon gonflé de sang, pétant de graisse. Cigare pointant des lèvres charnues, nerf de boeuf pendu à son bras, casquette à trois ponts sur l'oreille, ensaché dans sa blouse bleue, poings aux hanches, oeil provocant, il jouissait de la stupeur indignée de tous.

A leur tour, sentant la gravité de l'heure, les derniers manilleurs abandonnèrent leurs cartes. Frémissant, le café tout entier attendait la riposte de M. Coxinel.

Elle ne tarda guère.

— T'es ben gros, mon p'tit... Ca t'empêche pas d'être jeune. Fallait te l'ver plus tôt pour m'donner un'leçon. Pasque tu sais, moi, j'suis pas né d'avant-hier. J'étais su'billard quant la soeur de ta grand'mère allait encore à l'asile !

— Ca, c'est tapé ! trancha le patron. Tant pis pour vous ! Si vous parliez chevaux avec le père Coxinel, vous auriez le dessus peut-être. Mais pour le billard ! Ffuitt !

Et dans le sifflement qui fusa de ses lèvres comme d'une marmite surchauffée jaillit un jet de vapeur, une telle certitude passa que le maquignon, un instant, en fut ébranlé.

Gentiment, M. Coxinel lui tapota l'épaule.

— C'est-y qu'monsieur s'rait aussi un champignon, par hasard ?

— Champignon ou pas, ça m'amuserait d'en tâter avec vous.

— Tu tiens donc tant qu'ça à perdre, imprudent ! Tu veux-t'y sortir d'ici sans ch'mise ?

— On peut toujours essayer. Et ma foi, si une tournée générale vous chante ?

C'en était trop. M. Coxinel releva le défi. Et, descendendant, il s'effaça devant son partenaire.

— A toi l'honneur !

Ah ! si vous aviez vu l'infortuné maquignon ! Congestionné, il bredouillait de vagues excuses. Il ne pensait pas qu'on pût prendre sa plaisanterie au sérieux. Pardieu ! Il savait fort bien que M. Coxinel le surclassait et qu'il était inutile de...

— A toi l'honneur ! coupa M. Coxinel d'un ton de commandement. C'est moi l'offensé. Faut que j'te montr' c'que c'est qu'un joueur de billard !

Résigné, l'homme s'empara de la queue qu'on lui tendait. Il la manipula avec un embarras éloquent. Vraiment, ce n'était point là son affaire. Soudain, rompant avec toutes les règles de l'art, il l'empoigna par les deux bouts, la maintint, horizontale, sur le tapis et au jugé, par le milieu, il en toucha la blanche.

— Ah ben ! Si tu t'y prends comm'ça ! s'esclaffa le bon M. Coxinel. Tu n'as donc jamais t'nu une queue de ta vie ?

Une immense rigolade secoua la salle basse. Dans l'odeur jaune des absinthes, vingt pipes vomirent en grésillant leurs volutes vésuviennes.

— On verra, on verra ! se contenta de dire le maquignon. En attendant, en voilà déjà un.

En effet, contre toute vraisemblance, il venait de marquer un point.

— Tu peux toujours courir après l'deuxième ! gouailla M. Coxinel. Des joueurs de ta force, y en a cent vingt à la paire : c'est moi que j'te l'affirme.

Puis, dans un grand élan de délicatesse :

— Tiens, mon fieu ! Il est encore temps ; j'te rends ta parole !

— Non ! je veux aller jusqu'au bout, pour voir.



— Si c'est pas malheureux de jouer comme ça !

Ah ! la ténacité des incapables ! Ils s'acharnent à poursuivre, malgré l'impossible réussite, des besoins en dehors de leurs moyens. Plus ils reculent, moins ils apprécient la distance qui les sépare du but. Leur suffisance leur interdit le jugement. Et ils roulent éternellement sous leur sottise comme Sisyphe sous son rocher.

De fait, le maladroit maquignon manqua son deuxième coup.

— Ah ! tu voulais aller jusqu'au bout, mon garçon ? Eh ben ! commence par t'asseoir et fais venir les consommations !

Et M. Coxinel joua.

A la bonne heure ! Cette fois, le jeu était mené selon les éternels principes. A huit reprises, les billes, soumisses, s'entrechoquèrent dans un bruit mat. Au neuvième point, par un caprice que nul ne parvint à s'expliquer, deux d'entre elles refusèrent de bouger, comme atteintes de paralysie. Mais, de l'avis unanime, le coup avait été si bien agencé que cette défaite était infiniment plus honorable qu'une victoire. Mieux valait en rater cent comme celui-là que d'en attraper un seul par raccroc.

Lourdement le maquignon s'approcha du billard.

— Ah ! si je pouvais réussir une série !

— Un'série de zéros ! dit M. Coxinel en haussant les épaules.

Et par ce geste, il stigmatisait les incroyables prétentions de son adversaire.

Le fait est que le maquignon eût sagement agi en retournant dare-dare à ses chevaux. Il bagueaudait autour du meuble, incapable de trouver la position stratégique. Enfin, il courba sa vaste poitrine sur le tapis et, dans un soupir, du gros bout de la queue, il effleura sa bille.

Déjà M. Coxinel se disposait à le supplanter.

Surprise ! Un choc sec et doux indiquait le carambolage !

— Tout arrive ! s'étonna le maquignon.

De plus en plus gauche, il prépara le second coup.

Il était si grotesque que le patron, pris de pitié, lui conseilla fermement de se retirer.

— Laissez-le, laissez-le ! suggéra M. Coxinel. Les billes se fatigueront avant lui.

Mais les billes, bien que mises en mouvement par une queue hésitante, se rencontraient exactement au moment voulu, alors même qu'on n'espérait plus leur réunion.

Languissantes ou rapides, selon l'impulsion donnée, elles roulaient sur le drap vert, ne manquant jamais de se frotter au passage.

— En voilà neuf ! soupira le maquignon, visiblement honteux de ses succès.

Il continua, adoptant les poses les plus fantaisistes, jouant à demi-cassé, dressé sur la pointe desorteils, ou mains derrière le dos. Il avait totalisé vingt-sept points, à l'ébahissement de tous, quand lui vint l'idée baroque de risquer un coup les yeux fermés.

— Vingt-huit !

Ce résultat inattendu le mit en verve... Il n'est point bon d'avoir trop de confiance en soi. Le vingt-neuvième coup, tenté de la même manière, resta dans les limbes.

— Je savais bien ! jubila M. Coxinel. A présent, c'est à moi — j'en suis à huit, n'est-ce pas ? Eh ben ! marquez quarante !

On aurait entendu voler un rond de fumée.

Or, les billes s'étaient mal placées. La rouge dormait, bloquée dans un coin ; les deux blanches sommeillaient dans l'autre coin, presque en ligne droite.

Un spectateur donna un conseil technique :

— Six bandes avec effet de côté !

— C'est bon ! arrêta M. Coxinel. C'est pas à un poisson qu't'apprendras à nager.

Et il joua.

Et il manqua son affaire, à un poil de chenille près, d'ailleurs, mais enfin, il la manqua.

— J'aurai ma r'vanche ! Laissons les enfants s'amuser !

— Vous avez de la veine que je ne sois pas en train ! avoua le maquignon, tout en annonçant vingt-neuf.

A présent, une transformation s'était produite. Le gros homme de tout à l'heure n'avait pas perdu une once de graisse, mais il semblait que des ailes venaient de lui pousser. Dansant, pirouettant, virevoltant, sans gestes inutiles, avec une précision qui tenait du miracle, laissant à peine aux billes le temps de se poser, il mena la partie.

Au quarantième point, il jeta la queue. Il joua en s'aidant de tout ce qui était à la portée de sa main : avec la poignée d'un parapluie, le manche d'un plumeau, le cul d'un siphon, le goulot d'une bouteille de bordeaux, le tuyau de sa pipe, le pignon de son canif, le bout de son nerf de boeuf, le ventre d'un pyrogène et le bord d'une soucoupe.

Au cinquantième, repoussant tout accessoire, il se pencha sur le billard et carambola avec son nez.

— Fini !

Ce fut prodigieux ! Les assistants, sidérés, contemplaient le vainqueur comme s'il eût été le diable en personne.

Et M. Coxinel ?

Le pauvre homme, atterré, débouloché, pleurait son prestige défunt.

Un rêve qui s'écroule nous navre davantage qu'une réalité qui s'effondre. Ici, on sait ce que l'on perd ; là, le désastre est irrémédiable, qui entraîne dans son orbite tant de promesses naissantes et de géants espoirs !

Le malheureux M. Coxinel ignorait que son partenaire s'était jadis exhibé sur les scènes de music-hall dans un numéro excentrique et qu'il jouait au billard aussi naturellement qu'une source coule, qu'un nourrisson tette, qu'un politicien péroré, ou que le contribuable alimente le fisc.

Il pleurait M. Coxinel... Et il quitta le café de la Marine, ayant réglé les consommations, déchu de son titre, noyé sous les embruns de la tristesse.

A son bras, j'accrochai le mien. Nous longeâmes les charmilles où siffaient trois merles fous. Et quand sortirent de ma gorge les pauvres mots porteurs de consolation, M. Coxinel parut écarter de lui un spectre obsédant, le spectre de l'échec.

Le soleil transperça la masse des feuillages, pastillant l'ocre du sol de rondelles éclatantes comme les fleurs d'un tapis neuf.

Une voiture de laitier, lancée au triple galop, lâcra la quiétude provinciale. Du canal assoupi monta l'enrouement noir d'une sirène.

Et le silence naquit enfin, permettant à M. Coxinel de se justifier, de rejeter loin de lui son amertume, comme on se débarrasse d'une défroque trop longtemps portée.

— Ce maquignon. Y n'existe pas !

Il parut oublier que son rival, en vertu du précepte "qui peut le plus peut le moins", avait eu un mérite extrême à vaincre tant de difficultés accumulées à plaisir,

(Suite à la page 40)

# PAR TERRE ET PAR EAU

**L**y a trois ou quatre ans, j'étais allé reconduire un ami qui, plus fortuné que moi, s'était inscrit au nombre des pélerins du Souvenir, lors de l'un des voyages organisés par "Le Devoir" et, comme je donnais à mon ami une dernière poignée de main, une voix claironna : "En voiture, Messieurs, en voiture!"

Cette entorse faite à notre éternel avachissement national qui est cause que dans la cinquième ville française du globe les voyageurs montent à bord d'un convoi à l'ordre "All aboard" donné par l'un de leurs compatriotes, causa à l'assistance une impression réjouissante, c'était peu et cependant c'était tout de même une revendication et je demandai à mon ami quel était ce petit homme affairé qui avait ainsi la cranerie de ses origines françaises : "Tu ne le connais pas? c'est Claude Melançon, il est en charge du convoi rose". (Peut-être était-ce le rouge ou le vert, je ne garantis rien).

Depuis, j'ai assisté fidèlement à presque tous les départs de voyages du "Devoir ou de l'Université", j'y ai toujours un ami fortuné au nombre des excursionnistes, et, chaque fois, j'ai vu Monsieur Melançon se dépensant sans compter, tantôt en charge du convoi bleu, tantôt du convoi vert, toujours affable et empressé, se dévouant à tous et à chacun jusqu'au moment où il lançait son appel bien français : "En voiture, Messieurs, en voiture!"

Aujourd'hui, c'est à un voyage d'un autre genre qu'il nous convie, voyage à la portée de toutes les bourses, voyage que tous peuvent faire sans quitter leurs foyers et sans négliger leurs affaires, en compagnie de tous les êtres qui leur sont chers, le premier auquel votre humble serviteur peut enfin prendre part.

L'infatigable cicérone a réuni quelques-unes de ses impressions de voyages et nous les présente d'une manière tout à fait délicieuse en les revêtant d'une gracieuse idylle enfantine qui en soutient l'intérêt, les relie les unes aux autres et leur donne corps.

"Par Terre et par Eau", le petit volume que Monsieur Claude Melançon offre au public s'adresse tout spécialement aux jeunes, ce sont les tout-petits que l'auteur convie tout d'abord à suivre Jacques, Jeannine et Ti-Pit dans leurs nombreuses aventures; mais je suis un peu de l'opinion du bon Lafontaine qui disait :

*"Je prendrais plaisir à Peau d'Ane  
Si Peau d'Ane m'était conté".*

## Voix de Noël

**L**E lourd battant de fer bondit dans l'air sonore,  
Et le bronze en rumeur ébranle ses essieux...  
Volez, cloches! grondez, clamez, tonnez encore!  
Chantez paix sur la terre et gloire dans les cieus!

Sous les dômes ronflants des vastes basiliques,  
L'orgue répand le flot de ses accords puissants.  
Montez vers l'Eternel, beaux hymnes symboliques!  
Montez avec l'amour, la prière et l'encens!

Enfants, le doux Jésus vous sourit dans ses langes;  
A vos accents joyeux laissez prendre l'essor;  
Lancez vos clairs Noël : là-haut les petits anges  
Pour vous accompagner penchent leurs harpes d'or.

Blonds chérubins chantant à la lueur des cierges,  
Voix d'airain, bruits sacrés que le ciel même entend,  
Sainte musique, au moins, gardez chastes et vierges,  
Pour ceux qui ne croient plus, les légendes d'antan!

Louis FRECHETTE.

DE

## Claude Melançon

Et d'ailleurs, le propre des ouvrages pour enfants, quand ils sont bien faits, n'est-il pas tout spécialement d'intéresser les parents?

Et puis, le volume de Monsieur Melançon contient nombre de données scientifiques qui, pour être présentées sous une forme facile les mettant à la portée des tout-petits, ne manquent pas d'être très instructives pour leurs aînés.

C'est dans un petit village de la région de Labelle, où il commençait à sentir le poids de l'ennui, que l'auteur nous présente son héros, Jacques Legrix, un bambin de quinze ans.

Heureusement pour l'enfant arrive l'oncle Paul Fontaine, son tuteur et "En voiture, Messieurs, en voiture", on part pour Montréal où l'on nouera connaissance avec Ti-Pit et son chien Mousse; mais ce n'est qu'un transit; "En voiture, Mesieurs, en voiture!" et le convoi rapide du Canadien National emporte l'oncle, le neveu et le lecteur à travers la belle campagne laurentienne et les dépose à Percé, où nous voyons notre petit ami sauver presque miraculeusement la vie à la délicieuse Jeannine Royat, l'héroïne du récit.

Allons nous enfin nous arrêter? Mais non, Monsieur Melançon a vu tant de beaux paysages dans sa carrière de directeur de voyages et, comme la promenade devait rationnellement se terminer à Percé, il fait intervenir le drame et "En voiture, Messieurs, en voiture!" Jacques et Jeannine, enlevés par une bande de bandits qui veulent se servir de la jeune fille comme otage afin d'enlever à son père la possession d'un claim fabuleux qu'il a découvert dans la région du lac Obalski seront conduits sur la Côte Nord et de là pénétreront à l'intérieur des terres.

Au moment où nos jeunes amis se croient à tout jamais perdus, ils rencontrent Ti-Pit, le petit miséreux de Montréal et son fidèle Mousse et, avec le concours de ce nouveau compagnon, ils réussissent à s'enfuir. Ils sont aidés dans leur fuite par Meshkena, le guide indien que Jeannine a séduit par sa grâce et sa bonté et poursuivis par les brigands, ils arrivent exténués sur le bord d'un lac. Tout espoir est perdu, les brigands vont les capturer... Non, le ciel veille! Sur ce lac vient d'amerrir le capitaine Rochet qui prend les fugitifs à bord de son hydravion et "En voiture, Messieurs, en voiture!", ils empruntent la route des airs pour regagner Roberval où l'oncle Paul les attend et où le télégraphe leur apprend que Monsieur Royat, prévenu en temps, a réussi à déjouer les plans de ses ennemis et que bientôt, tous seront réunis.

Telle est la trame dont l'auteur a relié les diverses impressions et les souvenirs variés recueillis au hasard de ses nombreux voyages pour les présenter au public et plus spécialement aux jeunes, le lien d'intérêt qui tient le lecteur de la première à la dernière page; mais à travers leurs pérégrinations, soit que l'oncle Paul ait la parole, soit que Jacques relate avec un brin de fatuité les données scientifiques fraîchement emmagasinées, soit constatations et réflexions, impressions personnelles des héros, l'auteur nous brosse de gracieux tableaux des régions parcourues, sait vulgariser les vieilles légendes et l'histoire locale, se fait successivement géologue, minéralogiste, botaniste et zoologue et ses leçons viennent avec un tel à propos qu'elles sont tout à

fait dénuées de pédantisme, ce qui n'est pas un piètre mérite quand on cause science.

De plus, l'auteur est un connaisseur, il a le grand mérite de connaître à fonds les sujets qu'il traite et les règles qui les gouvernent. Effleurant ainsi qu'il l'a fait dans son ouvrage plus de dix branches différentes de sciences positives, il lui fallait de longues et solides études pour ne pas verser à l'hérésie scientifique et je connais bien peu d'écrivains de chez nous qui aient su éviter cet écueil.

Cet écueil, Monsieur Melançon l'a évité à son grand honneur, il nous a présenté en un style très gracieux une leçon d'histoire, de science et de fierté nationale, sachant de la première page à la dernière soutenir l'intérêt, tenir le lecteur en haleine et, sous le couvert d'une idylle enfantine et d'une série d'aventures captivantes, nous a fait parcourir les coins les plus pittoresques de notre belle province, nous en a rappelé l'histoire locale, nous en a révélé les légendes et les richesses et nous revenons de notre excursion avec une plus grande compréhension de notre chère patrie, avec un sentiment plus intense de reconnaissance envers la Providence qui nous a fait naître sous son ciel étoilé.

"En voiture, Messieurs, en voiture!" claironnait dans mes souvenirs la voix de l'auteur, il y a quelques heures quand je commençai la lecture de "Par Terre et par Eau" et, docile à cette voix, je me suis embarqué. En quelques heures j'ai visité le joli village du nord que je connais si bien, j'ai franchi la distance de Montréal à Percé, j'ai renouvelé connaissance avec les fous de Bassan de l'île Bonaventure que m'avait fait connaître Faucher de Saint-Maurice, j'ai visité Anticosti, la Côte Nord, la région du Lac Saint-Jean, j'ai survolé Péribonka et lorsqu'il m'a fallu dire adieu à nos héros à l'hôtel de Roberval, j'étais tellement pris par ma lecture que j'ai fait le mouvement involontaire de mettre la main à mon gousset, à savoir si, après telles pérégrinations, il me restait assez d'argent pour me repatrier à Montréal.

Mais heureusement, le voyage auquel nous convie Monsieur Melançon, pour n'être pas moins instructif, est très peu coûteux, c'est un peu comme ceux que faisait "sur le dos" ou "sur le ventre" Alphonse Karr dans son jardin, il nous procure tout le plaisir et l'agrément des voyages ordinaires en nous en évitant les courbatures et les frais.

Le convoi "Par Terre et par Eau" est sous vapeur : "En voiture, Messieurs, en voiture!"

## La neige

**J**E te salue, ô Reine immaculée et fine,  
Souveraine que vêt un long manteau d'hermine!  
Tu t'es vue à ma vitre, et ma vitre, en hommage,  
A retenu captif ton radieux visage!

O Reine de blancheur, si fragile et si douce,  
Le sol noir sous tes pas fleurit de blanche mousse;  
Le vent porte la traîne et balance tes voiles,  
La Nuit pose à ton front sa couronne d'étoiles!

Et l'arbre, qui n'a plus de sève ni de force,  
Frémît quand tes bras clairs étreignent son écorce!

Si le petit enfant t'adore, ô pure Dame,  
C'est qu'il peut comparer ta candeur à son âme!

Et pour te caresser, rieur, ses deux mains frêles  
Ont la légèreté de deux petites ailes!

Tu marches sur les toits, secrète, à l'heure brune,  
Et tu reçois le grand baiser bleu de la lune!

En ce jour où tu vas en robe lumineuse,  
Je te salue, ô Neige humble et silencieuse!

Albert LOZEAU.

# Buck, Chien de Traîneau

par

Jack London

UN jour, à l'«Eldorado Saloon», lieu de réunion bien connu des chercheurs d'or de l'Alaska, les hommes buvant et fumant vantaient les mérites de leurs chiens respectifs.

—Le mien est capable de traîner à lui seul un poids de six cents livres, disait l'un ne mentant que de moitié.

—Et le mien en tirerait bien sept cents, dit Matthewson, un des nababs de l'endroit.

—Sept cents? fit Thornton. Buck en traînerait mille!

—Oui-da? ricana le nabab jaloux. Il est si fort que ça? Et sans doute il serait capable de faire démarrer mon traîneau qui est là, fixé dans la neige, peut-être même de le tirer à lui seul sur un parcours de cent mètres?

—Tout à fait capable, répéta tranquillement Thornton.

—Eh bien, dit Matthewson, en articulant très haut la proposition, afin que chacun pût l'entendre, je parie mille dollars qu'il ne le fait pas; et les voilà!

Il déposait en même temps sur le bar un sac de poudre d'or roulé et gonflé comme une saucisse.

Il y eut un silence. Thornton se sentit rougir, sa langue l'avait trahi.

Très sincèrement, il estimait que son chien était de force à traîner un poids semblable, mais il n'avait jamais mis sa vigueur à pareille épreuve. De plus, les trois associés étaient loin de posséder la somme engagée. Il fallait pourtant se décider : on attendait sa réponse.

—Mon traîneau est à la porte avec vingt sacs de farine de cinquante livres chacun, dit Matthewson avec un rire brutal. Ne vous gênez donc pas.

Thornton gardait un silence préoccupé, cherchant une excuse, quand ses yeux découvrirent un vieux camarade, Jim O'Brien, un autre roi de l'or de la région.

Cette vue lui rendit tout son sang froid, et se dirigeant vers lui :

—Pouvez-vous me prêter mille dollars? lui demanda-t-il.

—Sûr, répondit O'Brien, en déposant près du sac de Matthewson un autre sac non moins rebondi. Mais je crains bien, John, que la bête ne réussisse pas.

En un clin d'oeil, les occupants de l'Eldorado se répandirent dans la rue pour assister à l'épreuve, les tables furent désertées, joueurs et croupiers sortaient en masse pour voir le résultat de la gageure, et parier eux-mêmes. Quantité d'hommes couverts de fourrures entourèrent le traîneau chargé de ses mille livres de farine, qui stationnait depuis deux heures devant la porte avec un froid de 60° Fahrenheit au-dessous de zéro.

Les patins avaient gelé sur la neige durcie, on pariait deux contre un que Buck ne l'ébranle-

rait pas. Une contestation s'éleva sur le mot "démarrer"; O'Brien prétendait que c'était le droit de Thornton de dégeler d'abord les patins, laissant Buck tirer ensuite; Matthewson affirmait avoir compris dans son pari le brisement de la glace sous les patins gelés. La majorité des hommes présents lui ayant donné raison, les paris contre Buck montèrent de un à trois. Personne ne le croyant capable d'un pareil tour de force. Thornton, en voyant le traîneau attelé de dix chiens que Buck devait remplacer tout seul, se repentait de plus en plus d'avoir parlé si vite.

Matthewson triomphait.  
—Trois contre un! criait-il. Je vous donnerai un autre billet de mille à ce compte-là, Thornton. Voulez-vous?

Mais ce défi avait réveillé en Thornton l'esprit de combat, et il était décidé à tenter l'impossible. Il appela Hans et Peter, dont les bourses réunies n'arrivèrent qu'à former un total de deux cents dollars : cette somme constituait tout leur avoir, mais ils n'hésitèrent pas à l'engager contre les six cents dollars de Matthewson.

Les dix chiens furent dételés, et Buck tout harnaché les remplaça au traîneau. On eût dit qu'il avait saisi quelque chose de la surexcitation générale, qu'il se sentait à la veille de tenter un grand effort pour le maître adoré. Des murmures d'admiration s'élevèrent à la vue de ses formes superbes. Il était merveilleusement en forme; pas une once de chair superflue; son poil lustré reluisait comme du satin; sur son cou et ses épaules, sa crinière se hérissait, ondulant à chaque mouvement, sa large poitrine et ses fortes pattes étaient proportionnées au reste du corps. Et les connaisseurs ayant palpé les muscles qui saillaient sous la peau en fibres serrées, et les ayant trouvés durs comme du fer, les paris redescendirent à deux contre un.

—Pardieu, monsieur, dit à Thornton un riche de Skookum-Beach, je vous en offre huit cents dollars avant l'épreuve, huit cents, tel qu'il est là.

Thornton secoua la tête, et vint se placer près de Buck.

—Vous ne devez pas être à côté de lui, protesta Matthewson. Franc jeu et de la place!

La foule se tut, on n'entendait que les voix des parieurs offrant Buck à deux contre un; mais les vingt sacs de farine pesaient trop lourd pour que les assistants se décidassent à délier les cordons de leur bourse.

Thornton s'agenouilla près de Buck, lui saisit la tête à deux mains, pressant sa joue contre la sienne, et, tout bas, il murmura :

—Fais cela pour moi, Buck, pour l'amour de moi!...

Et Buck gémit d'ardeur réprimée.

La foule les examinait curieusement; l'affaire devenait mystérieuse, cela tenait de la sorcellerie. Quand Thornton se releva, Buck saisit avec ses dents la main de son maître, et la mordit légèrement : c'était une réponse muette et un message d'amour. Thornton recula lentement.

—Maintenant, Buck! dit-il.

Buck tendit les traits, puis les relâcha de quelques centimètres, ainsi qu'il avait appris à le faire.

—Haw!...  
La voix de Thornton résonna dans le silence intense.

Buck, obliquant vers la droite, fit un mouvement en avant, et un bond qui tendit soudain les traits, puis il arrêta net son élan. Le chargement trembla, et sous les patins, on entendit un pétitement sonore.

—Gee!... commanda Thornton.

Buck recommença la manoeuvre à gauche. Le pétitement devint un craquement, le traîneau remua, les patins grincèrent et glissèrent de quelques centimètres. La glace était brisée! Les hommes retenaient leur respiration.

Alors vint le commandement final :

—Mush!...

La voix de Thornton retentit comme un coup de clairon. Buck fit un pas en avant, raidissant les traits, son corps tout entier tendu dans un effort désespéré; sous la fourrure soyeuse, les muscles se tordaient et se nouaient comme des êtres vivants; la large poitrine rasait la terre, les pattes se crispaient fiévreusement, les griffes creusaient dans la neige durcie des rainures profondes. Le traîneau oscilla, trembla, parut s'ébranler. Une des pattes de l'animal ayant glissé, un des spectateurs jura tout haut; puis le traîneau, par petites secousses fit un mouvement en avant, et ne s'arrêta plus, gagnant un centimètre... deux... dix!

Sous l'impulsion donnée, la lourde masse s'équilibrait, avançait visiblement. Les hommes, haletant d'émotion, se reprenaient à respirer; Thornton courait derrière le traîneau, encourageait par petits mots brefs.

La distance à parcourir avait été soigneusement mesurée, et quand le bel animal approcha de la pile de bois qui marquait le but, une exclamation se fit entendre qui se changea en clameur, lorsqu'ayant dépassé les bûches, il s'arrêta net au commandement de son maître. Les hommes enthousiasmés, y compris Matthewson, jetaient en l'air chapeaux et gants fourrés.

Agenouillé près de Buck, Thornton rayonnant avait pris à deux mains la tête du molosse, et la secouant rudement, lui administrait la suprême récompense.

Cela consistait à lui prendre les joues à deux mains et à lui secouer la tête rudement.

—Monsieur, bégayait le nabab de Skookum-Beach, je vous en donne mille dollars, monsieur, entendez-vous? Mille dollars...

Douze cents!...  
Thornton se releva; ses yeux étaient mouillés de larmes qu'il ne songeait pas à cacher.

—Non, monsieur, non, répondit-il au roi de Skookum-Beach. Allez au diable, monsieur; c'est tout ce que j'ai à vous répondre.

Buck ayant saisi entre ses dents la main de Thornton penché sur lui, la pressait avec tendresse; et les spectateurs, discrets, se retirèrent pour ne pas troubler le tête-à-tête des deux amis.

—The Call of the Wild (L'appel de la forêt).

## L'HIVER

L'HIVER!... voici l'hiver! Il plane sur nos têtes  
Comme un cygne blanc sur les flots.  
L'hiver, sous notre ciel, c'est la saison des fêtes;  
C'est le signal des longs sanglots;  
C'est l'époque enivrante où plaisirs et lumières  
Inondent les salons dorés;  
C'est l'heure redoutable où les froides chaumières  
Abriment des malheurs sacrés.

Sur le flanc des côtes, au milieu des prairies,  
La neige étincelle au soleil;  
On dirait jusqu'au loin d'immenses draperies  
Aux fils d'argent et de vermeil.  
Et des troupes d'enfants, sur leurs rapides traînes,  
Glissent en riant aux éclats...  
Enfants que je chéris, vers la saison des peines  
Vous glissez bien plus vite, hélas!

P. LEMAY.

## TEMPETE D'HIVER

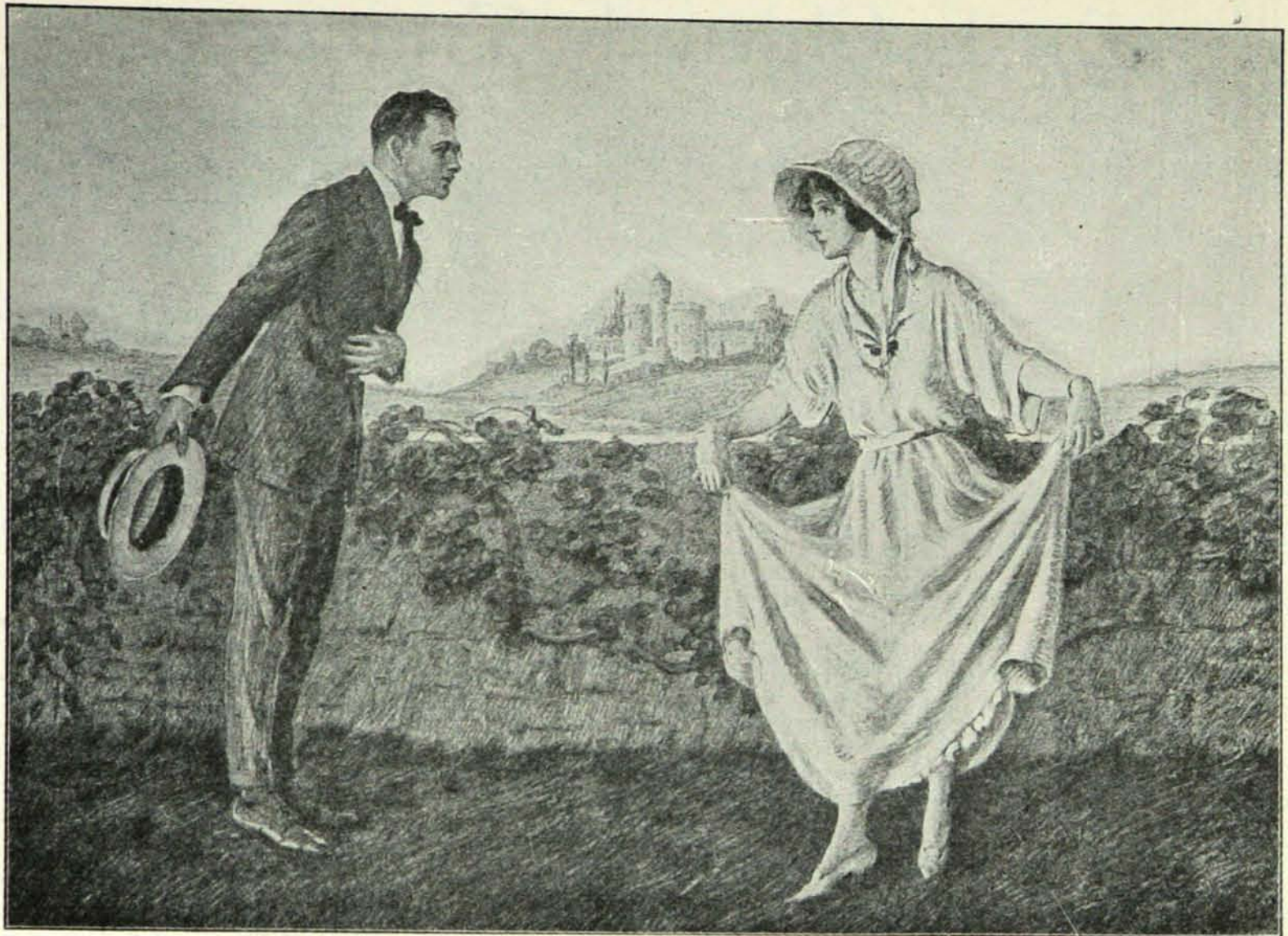
L'AQUILON se déchaîne et mène ses tournois,  
Il soulève la neige en froides poudreries,  
Au trot précipité de ses cavaleries  
Il passe en ébranlant nos granges et nos toits.

L'air tranquille gémit de ses sauvageries,  
Et les calmes bosquets et l'asile des bois,  
Nos paisibles vallons troublés par ses abois  
Sont livrés aux accès de toutes ses furies.

Seigneur, ayez pitié de ceux que l'aquilon  
Des vices indomptés tyrannise et tourmente  
Et que le péché tient sous sa rage démente.

Ils vont comme un jouet aux souffles du démon.  
Il est leur maître, car ils sont sa conquête.  
Seigneur, arrachez-les à la sombre tempête.

Armand CHOSSEGROS, S. J.



Otto est trop raide, trop fier. Cette jolie française lui donnera un peu de son charme et de sa grâce.

# La Terre qui pleure

PAR

Jean Mauclère

I

L'OMBRE s'épaississait dans la petite pièce tiède et calme, que le pétilllement du feu clair rendait plus intime encore. Assise dans l'embrasure de la fenêtre, pour recevoir jusqu'à la fin la parcimonieuse clarté de cette terne journée de novembre, Mlle Coraline travaillait.

Elle se penchait, attentive, sur une rosace de dentelle légère qui se formait à ravir sous ses doigts agiles. L'aiguille courait parmi les fils ténus, les réunissait, les groupait harmonieusement. Le jour baissant, l'effort inscrivait une ride verticale sur le front lisse, entre les bandeaux grisonnants de la vieille fille, sans parvenir à durcir sa physionomie.

Car c'était une vieille fille, une de ces pauvres créatures qui, n'ayant pas rencontré un bras où s'appuyer, traversent seules la vie, forcées de renfermer en leur cœur les trésors de dévouement qu'un peu d'amour eût fait magnifiquement éclore. Point âgée, pas jeune cependant, elle achevait, dans ce paisible couvent de son pays natal, une existence que certains eussent jugée mesquine, mais que la foi, la charité, et l'indulgence, leur fille, embellissaient divinement.

A l'église, toute proche, quatre coups s'espacèrent. Quatre heures, seulement! Encore deux heures, trois peut-être avant que n'arrivât la petite... Que le temps était long!

Mlle Coraline s'impatientait presque; son ouvrage en souffrit. Elle fit un faux point, emmêla son dessin, cassa son fil, toutes les catastrophes! Et puis, décidément, il ne faisait plus clair. Elle ôta ses lunettes, les posa sur son guéridon, où le Patriote Lorrain attendait qu'elle en rompit la bande, et demeura songeuse, reposant sur le velours de la pénombre envahissante ses pauvres yeux fatigués.

Depuis qu'elle n'avait vu Marguerite, que de temps s'était écoulé! Pauvre mignonne! C'était à la mort de sa mère... il y avait bien douze ans... La vieille tante, sans doute, ne la reconnaîtrait plus. La pauvre s'en plairait-elle à Nouzonville?

La nuit s'épaississait, et Mlle Coraline continuait de rêver, bercée par la chanson douce et grave de la Nied, qui coulait au pied de cette façade du couvent. Dans l'immense bâtiment, des rumeurs, maintenant,

s'élevaient. C'était le pas inégal, dans un couloir, d'un vieillard regagnant son quartier; c'était le son, ouaté par les cloisons, d'un lied de Schumann que jouait prétentieusement Mme von Broedelmeier, la pensionnaire poméraniennne.

L'explosion d'un noeud dans la bûche fit rougeoier le cadre d'un saint Joseph accroché au mur. Mlle Coraline secoua ses pensées; elle se leva, donna de la lumière, et ferma ses volets. Un souffle d'humidité froide était entré dans la pièce, en même temps que le sifflement aigu du train de Thionville, dont la traînée lumineuse courait à travers la plaine.

Frisonnante, la vieille demoiselle tira ses rideaux. Après un coup d'oeil à sa modeste pendule, elle soupira et allait reprendre sa dentelle, quand la porte s'ouvrit.

Mlle Maugiron, une voisine, entra, les yeux fureteurs dans une large face que terminait un menton débonnaire.

—Bonsoir, Mademoiselle Lambert!

—Bonsoir, Mademoiselle Maugiron!

Mlle Coraline s'empressait, poussant vers la cheminée un fauteuil où sa visiteuse, toujours un peu essoufflée, se laissa tomber. Puis elle-même s'assit tout auprès, et, prenant, avec un mouvement qui n'était pas sans charme, un petit cornet acoustique, elle attendit.

Je ne vous ai pas dit que Mlle Coraline Lambert était sourde, et en vérité son infirmité était si légère qu'on eût pu n'en point parler. Même, les mauvaises langues — il y en a partout, hélas! jusque parmi les dames pensionnaires de Nouzonville — prétendaient que c'était là pure coquetterie... N'en croyez rien, Mlle Coraline eût été incapable de ce méchant calcul; la vérité est qu'elle était bien un peu dure d'oreille, mais... surtout en de certains moments et pour de certaines choses.

Donc, Mlle Maugiron commença, en tendant au feu ses mains grassouillettes :

—Il ne fait vraiment pas bon chez vous! Il passe

un air sous cette fenêtre!... Vous devriez demander à la supérieure de vous faire mettre des bourrelets neufs.

Mlle Coraline se leva, et, poussant un siège contre les rideaux :

—Tenez, cela fermera mieux ainsi. Je ne puis réclamer pour une si petite chose; ces dames sont si bonnes!

—C'est tout de même désagréable pour vous!

—Oh! si peu!

—Enfin...

—Mais si ces petites misères me sont comptées dans l'autre vie, ne croyez-vous pas que j'y gagnerai encore?

Un sourire très doux, vraiment agréable, se jouait sur le visage fané de Mlle Lambert. La visiteuse, à demi désarmée, grommela :

—Oh! vous, vous êtes toujours contente!... Tout est toujours bien... Laissez-moi vous le dire, vous avez un drôle de caractère!

Derechef, Mlle Coraline sourit. Peut-être n'avait-elle pas entendu?

Après un instant, sa voisine reprit :

—Vous n'êtes pas sortie en ville aujourd'hui?

—Non, voici même plusieurs jours que je n'ai quitté le couvent. Je voulais avancer mon chemin de table. Ne vous l'ai-je pas montré?

Mais Mlle Maugiron suivait son idée :

—Savez-vous que la papeterie de la Grande-Rue est rachetée?

—Non, vraiment. Et par qui donc? fit presque machinalement Mlle Lambert.

—Oh! par un Prussien!

—Encore!

Les yeux de Mlle Coraline, soudain, s'étaient assombris. Elle soupira :

—Il n'y aura bientôt plus que de ces gens-là dans notre pauvre Lorraine.

—Hélas! oui...

Très lourd, un silence s'appesantit. Dans la petite pièce, l'image de la chère patrie mutilée plana, ennobliant les visages, un tantinet ridicules et flétris, de ces deux humbles vieilles filles.

Un instant leurs âmes, par cent points différents, communiquèrent dans un même élan de foi patriotique. Puis, Mlle Maugiron, dont l'esprit ne se maintenait

point volontiers en de si hautes sphères et qui, au reste, était venu avec un plan bien déterminé, s'enquit habilement, d'une voix dégagée :

—A propos, n'est-ce pas ce soir que votre nièce arrive?

—Oui, ce soir, en effet.

La réponse, dite très aimablement, mais un peu laconique, ne satisfaisait pas l'ardent intérêt que Mlle Maugiron éprouvait pour sa voisine et la nièce d'icelle. Revenant à la charge :

—C'est je crois, la fille de votre soeur?

—Non, non, je n'avais pas de soeur.

Sans accorder d'attention à la réserve évidente avec laquelle Mlle Lambert se prêtait à son interrogation, la rusée commença à joindre les mains, et, l'accent tout pénétré de componction :

—La chère petite! Que nous allons la choyer! Je sens qu'elle sera comme ma fille!

—Vous êtes bien aimable, fit Mlle Coraline avec une très légère pointe d'ironie.

Mlle Maugiron accepta, sans broncher, le compliment, marqua un point, et, jugeant le moment venu enfin de poser la question qui lui brûlait la langue :

—Mais comment se fait-il donc que la mignonne vienne s'enterrer en Lorraine?

Chose singulière, Mlle Lambert ne saisit que confusément la question; avec le plus charmant sourire, comme pour se faire pardonner une infirmité dont elle sentait tout le désagrément pour son entourage, elle rapprocha encore sa chaise, tendit plus anxieusement son cornet :

—Excusez-moi, je n'ai pas entendu...

—Comment se fait-il que votre nièce vienne demeurer en Lorraine? cria la visiteuse.

Cette fois, Mlle Coraline, n'osant sans doute faire répéter à nouveau, haussa interrogativement les sourcils; vraiment, elle avait, ce soir-là, l'oreille soudainement bien dure... Mais Mlle Maugiron ne s'embarrassa pas pour si peu. Avec une ténacité digne d'admiration, elle pencha sa taille replète, et articula de toute sa force dans le pavillon braqué sur elle :

—Pourquoi votre nièce quitte-t-elle Paris?

Tant de peine devait être récompensée. Le visage de Mlle Lambert s'éclaira: elle avait compris.

—Ah oui, fit-elle, Paris est une belle ville. Il y a douze ans déjà que je n'y suis allée...

Mlle Maugiron eut un geste d'agacement; entre la force opiniâtre de cette volonté qui voulait savoir, et la puissance d'inertie de cette volonté qui ne voulait entendre, nul ne pourrait dire ce qui serait advenu, si la porte ne s'était ouverte à ce moment même devant la supérieure du couvent.

Grande, mince, toute sa personne revêtue, jusqu'aux ailes palpitantes de sa cornette, cette liliacée auréole des Filles de la Charité, d'une distinction de haute race, elle salua ses deux pensionnaires. Son regard vif, abrité de forts sourcils grisonnants, interrogea le visage amusé de Mlle Coraline et la physionomie furieuse de sa voisine; elle eut tôt fait de comprendre la situation.

Cependant la tante de la mystérieuse Marguerite s'était approchée de la supérieure, et répondait aux questions que lui faisait la fille de saint Vincent de Paul, élevant à peine sa voix grave.

—Non, ma Mère, rien ne manque dans la chambre de ma petite nièce. Soeur Thérèse y a disposé avec une prévoyance quasi maternelle tout ce qui est nécessaire, et au-delà! Mais comment vous remercierai-je de toutes vos bontés?

—Chut! En n'en parlant pas, Mademoiselle; gardez-vous de nous faire tomber dans le péché d'orgueil! Dites-moi plutôt: savez-vous qu'il va être 6 heures?... J'ai envoyé Soeur Odile à la gare, au devant de Mlle Marguerite, elles seront ici dans quelques minutes. Je vous ferai monter une tasse de bouil-

lon pour remettre votre voyageuse de sa fatigue, et demain nous ferons plus ample connaissance. Pourvu qu'elle se plaise dans notre vieille maison!

—Comment en pourrait-il être autrement, ma Mère? fit Mlle Coraline. Ne semez-vous pas le bonheur autour de vous?

La supérieure eut un sourire indulgent. Puis elle prit le bras de Mlle Maugiron, et l'entraînant quoi qu'elle eût peu envie de la suivre :

—Mademoiselle, Soeur Thérèse a dressé votre couvert depuis longtemps déjà; venez! Laissons Mlle Lambert toute à sa joie — et à sa nièce.

Et les deux femmes sortirent, la grosse masse courte de la pensionnaire pressée contre la modeste robe de bure, tandis que tintait légèrement le gros chapelet noir pendu à la ceinture de la supérieure, comme une arme de charité.

coeur, — elle se hâta vers la porte du couvent, par le couloir austère où ses pas résonnaient sur les dalles.

Comme la bonne demoiselle arrivait à l'huis, celui-ci s'ouvrit, et une vision de jeunesse, une bouffée de printemps, jaillissant de la sombre nuit glacée, vint surprendre et ravir les murs graves du vieux monastère.

—Marguerite! Mon enfant chérie!

—Ma tante!

Mlle Coraline, dont la voix tremblait, ouvrit tout grands ses bras à la jeune fille qui s'y jeta, après une imperceptible hésitation. La petite Soeur Odile, entrée en même temps, s'était discrètement effacée, et déjà sa silhouette menue disparaissait derrière un pilier.

Marguerite Lambert pouvait avoir dix-huit ou vingt ans. C'était une jolie brune, pas belle, peut-être, si l'on analysait séparément tous ses traits, mais dont le visage respirait la loyauté et rayonnait de charme. Sa bouche, un peu grande, n'en était que mieux prête au plus charmant sourire, et la flamme brune de son regard brûlait sous des boucles folles, quelque peu irrégulièrement plantées au-dessus d'un front intelligent et pur.

—Chère mignonne! Comme je vais être heureuse de te posséder!... Va, tu ne seras pas malheureuse avec ta vieille tante qui te choiera si bien! Seulement, tu sais, il faudra que tu parles un peu fort, j'ai l'oreille un brin paresseuse... Cela ne t'effraye pas, au moins?

Marguerite protesta poliment :

—Oh! ma tante, que dites-vous là?

—Ah! ce n'est pas toujours agréable pour ceux qui sont avec moi... Mais laissons cela. Tu dois être brisée!

—Oh! non... C'est-à-dire...

—Oui, je sais... Viens vite prendre quelque chose de chaud, puis je te conduirai à ta chambre. Par ici, nous montons l'escalier.

Et Mlle Coraline emmena sa nièce, dont elle avait tendrement pris le bras. Au premier étage, sur le passage de la nouvelle venue, deux ou trois portes s'entr'ouvrirent, quelques visages s'avancèrent, le nez levé et les yeux fureteurs. On aurait bien aimé faire un peu connaissance, mais la tante guida vivement vers son petit appartement Marguerite, éberluée de toute cette nouveauté. En même temps, elle disait à voix haute, d'un accent significatif :

—Et tu vas dîner tout de suite, ma chérie. Demain, nous causerons, mais ce soir...

II

Journal de Marguerite

"Mardi 29 novembre 1910.

"Ma tante vient de fermer ma porte en me souhaitant de beaux rêves pour ma première nuit à Nouzonville. De beaux rêves! Je crois bien que je n'en ferai jamais plus... Ma gaieté, mon insouciance, mes seize ans joyeux, comme tout cela,

quoique si proche encore, me paraît lointain maintenant! Je me sens affreusement triste, bien plus encore que lasse; il me semble que je ne pourrai dormir dans cette chambre quasi monacale, et si loin de tout ce qui fut jusqu'à présent ma vie heureuse et facile.

"De l'effroyable catastrophe où mon bonheur a sombré, je n'ai sauvé qu'une épave, le petit album que mon pauvre père m'avait donné cet été pour ma fête. La fraîche reliure, les sveltes initiales d'or me rappellent les jours d'autrefois de façon tout ensemble angoissante et délicieuse; c'est le dernier présent que me fit le cher disparu... Petit cahier, c'est à tes pages fidèles que je veux ouvrir mon coeur; dans le vertige où depuis quelque temps je



La vieille demoiselle parut horrifiée....

Cependant 6 heures sonnèrent. Mlle Lambert, dont le coeur tressaillait d'impatience, poussa un soupir de soulagement quand la porte se fut refermée sur l'encombrante visiteuse.

La vieille fille ne tenait plus en place; elle voyait, positivement, entrer en gare de Nouzonville l'enfant qui allait être maintenant confiée à sa tendresse. Dans dix minutes, peut-être, elle la serrerait dans ses bras... Mlle Coraline sentait son âme se fondre en une émotion délicieuse, qui la troublait profondément.

Elle alla jeter un coup d'oeil sur la chambre de Marguerite, s'assura une fois de plus que rien n'y manquait, et, lentement, descendit les quatre volées majestueuses du monumental escalier. Puis, poussée par une intuition irrésistible — les mères et les vieilles tantes ont parfois de ces pressentiments du

# Noël en Bretagne : sur la mer et dans la montagne

SUR LA MER !

**C'**EST là, sur leur voilier de pêche ou sur le grand navire de guerre, ou de commerce, que la douce fête les a surpris. Il brume, et l'on ne voit rien, pas même les récifs proches. Ou bien la tempête fait rage autour d'eux, et les rudes marins que frôle perpétuellement la mort se serrent dans le poste étroit, autour d'une boisson qui fume et leur met au coeur un peu de tiédeur attendrie.

Noël ! Afin que cette nuit de Noël ne soit pas pareille aux autres, ils ont retrouvé un vieux fonds de cantiques jadis appris au catéchisme, et ils les ont chantés là, comme ils pouvaient, avec de grosses voix qui eussent fait peur au nouveau-né Jésus, s'il eût été un enfant ordinaire.

Après le chant, les légendes. Et dans cette veillée maritime, comment ne pas évoquer la plus prestigieuse de toutes, celle qui redit la grande colère de l'Océan contre Is, superbe et dévoyée ?

Aussi, le plus ancien des matelots s'est levé. Le bérêt sur l'oreille et la pipe éteinte, il a dit comment, par une nuit semblable à celle-ci, la riche cité, mollement étendue au bord des flots, et sur laquelle régnaient le vieux roi Gralon et sa fille Dahut, célébrait en festins somptueux l'anniversaire de Bethléem. Au loin, la mer déferlait avec un bruit satanique, mais Is n'en avait cure, défendue qu'elle était par de puissantes écluses fermées par une clé d'or toujours suspendue au cou du fidèle Gralon.

Dahut, mauvaise et traîtresse autant que belle, avait promis à celui qui la courtisait et qui n'était autre que le diable, de lui livrer en cette nuit de Noël la clé d'or qui protégeait la ville. Lorsque la fête eût pris fin au palais de Gralon, elle attendit que tout y dormit d'un sommeil harassé, puis elle se glissa dans la chambre où, sur son lit armorié, Gralon reposait. Doucement, elle se saisit de la petite clé d'or, et la remit à son amoureux. Bientôt, une rumeur éperdue, ébranla la ville : "La mer ! La mer !" Elle arrivait, en effet, au galop d'une charge furieuse, ayant débordé des écluses ouvertes et rompu les digues. Gralon fit en hâte seller son coursier, prit sa fille derrière lui, et s'enfuit vers la campagne. Mais la mer implacable gagnait toujours, fouettant la croupe du cheval.

Tout-à-coup surgit devant le roi, la forme noire de Gwenolé, le moine qui était un saint. "Arrière, roi", lui cria-t-il, "et rejette à la mer le démon que tu portes après toi". Le roi comprit

Par

## Judicaelle

qu'il s'agissait de sa fille. Son coeur hésitait... Une vague plus furieuse détacha la splendide créature, qui roula dans les flots. Aussitôt la mer cessa d'avancer, laissant au père désespéré la vie et la douleur.

Mais d'Is, la ville païenne, aimée de Satan, il ne restait plus trace. Au fond de l'Océan, commençait sa vie mystérieuse de cité de légende, gardant jalousement dans son coeur l'or et les pierreries qui la perdirent.

Toujours, depuis, elle a continué à tenter les pauvres mortels éternellement victimes des convoitises humaines. Chaque année, lorsque revient la nuit de Noël, au son du premier coup de minuit, les flots s'entrouvent, la ville enchantée apparaît, et au son des cloches de toutes les basiliques, appelle l'homme au coeur hardi qui n'hésitera pas à descendre, et en récompense pourra puiser largement dans les trésors du roi Gralon. Mais malheur à lui s'il n'est pas remonté avant que n'expire le dernier coup ! Sur lui la mer se refermera, et le retiendra prisonnier éternel des palais engloutis.

O vous qui devisez ce soir sous la lampe d'un poste de matelot, ne cherchez pas au milieu des sifflements du vent et du fracas des vagues, la douce voix de Dahut, la mauvaise sirène. De ceux qu'elle entraîne à tenter la merveilleuse aventure, pas un n'est revenu pour la conter !

Plus que la légende, la vérité est belle. Dahut, pour satisfaire son caprice, a perdu toute une ville. Mais, devenu grand, le petit enfant que vous fêtez aujourd'hui, pour sauver quelques-uns de vos frères, en péril sur la mer démontée, a marché sur les flots.

### DANS LA MONTAGNE !

Des deux chaînes de collines qui constitue la double épine dorsale de la Bretagne, l'Arrhée et les Montagnes Noires, l'Arrhée est sans contredit la plus sauvage et la plus fantastique.

C'est le pays des gnomes, lutins et farfadets, korrigans et poulpiquets, qui dansent à la pointe des jones dans les marais de Saint-Michel.

Et le Saint-Michel lui-même, tout rond au sommet, abrupt dans les pentes qui y conduisent, et portant en couronne la minuscule cha-

pelle dédiée à l'Archange, semble le roi de tous ces sorciers, voués à un sabbat perpétuel dans le vent jumelé des hauteurs et de la mer jamais lointaine chez nous.

Mais aujourd'hui, foin des diableries et contes d'aïeules ! C'est la nuit sainte entre toutes, et sainte sera la veillée autour des immenses cheminées où rôtissent les marrons traditionnels, tandis que le cidre attend pour sauter qu'éclate la première chataigne.

Chut ! Parlons bas. Les petits dorment en attendant qu'on les réveille pour la messe de minuit. Là-bas dans l'étable un veau a mugé. Un gas de la montagne aux yeux plus foncés que ceux des fils de la mer, s'est levé à son appel. La nuit de Noël, il ne faut pas oublier les animaux domestiques. Chacun a droit, en l'honneur de l'âne et du boeuf qui veillèrent Jésus, à une ration supplémentaire abondante. Mais il faut la leur donner en hâte, et ne pas s'attarder auprès d'eux ; car la nuit de Noël, les bêtes ont le pouvoir de parler le langage humain, et de savoir des choses inconnues. Et il n'est pas toujours bon de chercher à pénétrer leurs secrets. En voulez-vous la preuve ?

Un riche fermier, dévoré de la curiosité de savoir ce que les humbles créatures se disaient entre elles, se cacha dans son étable, une nuit de Noël. Lorsque les cloches de la paroisse sonnèrent, à minuit précis, ses boeufs et ses chevaux commencèrent à s'agiter et à parler entre eux de la besogne qu'ils avaient accomplie la veille, et de celle qui les attendait.

"Pour nous", dirent les deux boeufs blancs, les préférés du fermier à cause de leur force et de leur douceur, "nous ne travaillerons guère cette semaine."

"Ah ! et pourquoi donc ?" fit le plus jeune des alezans.

"Parce que, deux jours après Noël, on nous attellera une dernière fois pour porter notre maître en terre".

Le fermier fut si saisi d'entendre cela qu'il en mourut et fut effectivement porté au cimetière par ses boeufs préférés.

Noël de la mer ! Noël de la Montagne ! Noël breton, sans neige ni frimas, sous la bruine qui tombe et le ciel qui grisaille ! Noël fleuri de la boule blanche du gui mêlé à la rose attardée au jardin ! Noël sur toute la vieille terre de France, et, plus loin, prolongeant ce souhait, Noël pour vous aussi, en terre canadienne, parée du blanc manteau virginal, ardent, profond et joyeux, de l'année bretonne.

— En Bretagne, ce décembre 1928.

## En marge de "l'Immortel Adolescent"

C'est devant le buste d'un jeune dieu qu'elle a modelé de sa main que Simone Routier commence son volume de vers. Cette tête d'argile aux traits nets, qui se détache sur le fond sombre d'une draperie, elle l'a tirée d'une masse informe, et elle est vivante maintenant, et la petite poétesse voit dans ses yeux l'âme qu'elle a voulu y mettre. Dans l'atelier où elle travaille, qu'elle sculpte ou écrive, ce jeune adolescent, c'est son compagnon, son inspirateur...

Sachant cela, vous savez pourquoi le livre s'appelle *l'Immortel Adolescent*, vous comprenez mieux les impressions, les espoirs, les craintes de l'auteur, et je crois que comme moi, vous la suivrez avec intérêt, sympathie. Il y a quelques pièces qui sont des bijoux, d'autres dont la gentillesse est indiscutable : lisez *Mirage*, par exemple.

La première partie très jeune plaira à ceux ou celles qui, loin de leur jeunesse amoureuse en ont oublié les émois et en méprisent à présent le délicieux tournant. Il y a des choses un peu puériles, mais beaucoup sont vraies, senties, bien exprimées, sans recherche excessive et animées du feu sacré. Le vers chante bien, la rime est riche, harmonieuse. Il y a du souffle, de l'entrain, lisez : *Passants* :

— "J'entre ! Voilà, je suis l'Amour !  
Le l'apporte l'émoi d'une âme

Bois le velouté de ma flamme  
—Amour, repasse un autre jour.

— "Vite ouvre, je suis la Révolte,  
Je brûle et change la douleur,  
Je ravagerai ta pâleur.  
—Va quémande ailleurs ta récolte, etc..."

Et passent ainsi l'amitié, le plaisir, la mort, l'espoir, le souvenir et, à la fin, la solitude qu'elle accueille.

Plus loin, au hasard, cueillez une jolie pièce intitulée *Sagesse*, où l'auteur se reproche "son visage qui n'a pas su sourire".

### LA MALICE ET LA SAGESSE DES NATIONS

Que la beauté de ton âme efface la laideur de ta figure !  
(Maxime indienne).

La paresse est la clef de la pauvreté.  
(Proverbe persan).

Corrige-toi bien vite : tu auras moins de peine aujourd'hui que demain.  
(Proverbe chinois).

C'est vrai. Peut-être trouverez-vous quelquefois ses chagrins sans conséquences, vous souhaiterez l'entendre rire parce qu'elle est jeune, mais les poètes ne sont-ils pas toujours ainsi ? et il ne faut pas oublier "... que la riche jeunesse apporte à la douleur l'ardeur de son plaisir." Je vous signale encore *l'Anxieuse amitié*, *Glose*, une parodie amusante de Verlaine, des vers imagés, amusants, à la manière japonaise, des tableaux vraiment délicieux, colorés, évocateurs.

Il y a un acte d'amour à son pays, mais ici j'exprime un regret. Puisque l'auteur est une Québécoise, j'aurais voulu trouver quelque jolie aquarelle de sa ville si poétique, si romantique, une aquarelle en vers me donnant avec des mots l'impression que me donnent les panneaux-réclames que l'on trouve dans les volumes d'annonces du C. P. R. ! Songez à la silhouette du vieux Québec, vue de la route qui va vers Sainte-Anne, un jour adouci de brume légère et bleutée !

Enfin, Simone Routier nous donnera sans doute d'autres jolis volumes ; en attendant, je souhaite qu'elle soit encouragée, parce que son talent sympathique me semble réel. Que son jeune dieu la protège !

Michelle Le NORMAND.

# Les visites du Jour de l'An

Montréal, 7 janvier, 1875.

**D**ÉPUIS que je donne des jouets au lieu d'en recevoir, je trouve que tous les *Jours de l'An* se ressemblent d'une manière, je ne dirai pas frappante, mais ennuyeuse. C'est à croire que c'est toujours le même *Jour de l'An*. Il se recommence avec une exactitude mortelle. Pas une fleur de plus, pas un glaçon de moins.

Les enfants changent de jouets, les hommes gardent toujours les mêmes. On n'a encore rien inventé de plus drôle pour ce jour-là que les visites. On le passe cependant à se souhaiter du plaisir. Douce ironie! C'est comme si l'on disait: Amusez-vous, je m'ennuie; réjouissez-vous, je fais ma corvée.

Tout le monde se plaint des visites et tout le monde en fait. On gémit du nombre de gens qu'il faut aller voir, et chaque année on ajoute à sa liste quelques nouvelles connaissances. Ici, c'est un homme qui donnera des bals cet hiver et que votre femme vous a recommandé de ne pas oublier; là, c'est un caissier que votre intérêt vous dit de ménager. La ville est peuplée de gens dont vous pouvez avoir besoin un jour ou l'autre. Une visite au *Jour de l'An* bien placée, rapporte toujours quelque chose. Allons! installez votre femme au salon dans tous ses atours, et partez gaiement. Il vous faut avoir de l'esprit, ou, du moins, de l'entrain durant cinq heures.

C'est par l'Eglise que l'on commence son pèlerinage mondain. On va d'abord à l'évêché, au séminaire. Mesdames, le dirai-je? Je le dirai, car en vous la grâce est plus forte que la coquetterie. Eh bien! ces visites sont peut-être les plus agréables de la journée. Entendons-nous. Est-ce effet de l'éducation que nous recevons, sympathie intellectuelle ou plaisir de rencontrer, au moins une fois l'an, des hommes de bien et d'esprit, qui ne s'occupent ni de politique, ni de spéculations, ni d'entreprise à monter, ni de terrains à vendre, je l'ignore; mais ce que je sais c'est que nul salon orné de belles dames, ne présente spectacle aussi animé, aussi joyeux, que le salon de l'évêché ou le salon du séminaire. On y entre sans regret, peut-être sans repentir, et on en sort comme si on avait reçu l'absolution sans confession. On aime à revoir ces figures qui nous furent autrefois familières, qui s'associent aux souvenirs de jeunesse, et qui sont res-

tées les mêmes, toujours indulgentes et douces. On aime à s'entendre rappeler par un mot le passé si loin déjà, et à revoir des amis qui vous ont connus si jeunes et qui vous regardent comme si vous étiez encore là, devant eux, dans votre capot d'écolier!

La conscience en repos et muni de la bénédiction de votre curé, vous vous remettez en route. Il faut du tact, de l'expérience, pour parvenir à faire soixante-quinze ou quatre-vingts visites dans une seule journée. Si vous entriez partout, il vous faudrait y renoncer. Le secret du succès, c'est de se présenter chez un certain nombre de personnes au moment où elles ne peuvent pas vous recevoir, soit qu'il soit trop tôt, soit qu'il soit trop tard. En faisant, par exemple, des visites sans désemparer de onze heures à deux, on est sûr de trouver la moitié des portes closes. *Madame n'est pas encore descendue au salon! Madame est à dîner!* Cela vous coûte vingt-quatre cartes de plus et sauve l'honneur de la journée.

Faire sa liste de visites de façon à abattre à la file des rangées de connaissances et à ne jamais revenir sur ses pas; bien faire sa liste, en un mot, c'est un grand art. On n'y arrive qu'après bien des épreuves et non sans avoir consulté les listes de ses aînés. Il faut étudier sa carte de la ville le *Directory* à la main. Le désespoir de l'homme qui conserve sa liste d'une année à l'autre, ce sont les gens qui changent de résidence presque à chaque saison. Ils sont portés sur le carnet comme résidant dans le quartier St. Denis: vous les avez mis à la suite de X, entre A et B, et vous ne les y trouvez plus! vous le saviez sans doute d'avance, puisque le *Directory* l'indiquait, mais cela vous dérange et mêle votre canevas.

Causer à heure fixe est toujours chose assez difficile. Il suffit que vous soyez obligé de faire des frais de conversation pour que le fond vous manque et que la forme vous fuie. En temps ordinaire, on s'en tire en jouant au whist ou en dansant; mais le *Jour de l'An*, il n'y a pas à dire, il faut causer, causer durant cinq heures. De quoi? J'allais vous le demander. Vous me rendriez service en me le disant. Je vous entends: de tout. Mais voilà: causer de tout, en cinq minutes, sur le bord d'une chaise, lorsque retentit la sonnette qui annonce l'arrivée d'un nouveau visiteur et vous donne le signal du départ, c'est un tour de force. Il y a des gens qui s'en tirent à merveille. En moins d'un instant ils ont dit tout ce qu'il fallait dire et entendu tout ce qu'il fallait entendre. Ajoutez à cela qu'ils ont l'air, en partant, de n'avoir pas tout dit, quoiqu'en réalité ils aient vidé leur sac. C'est à regret qu'on les voit s'enfuir et qu'on reporte sur les visiteurs qui leur succèdent une attention, qu'ils ont su si bien captiver.

Il y a des sujets qui s'imposent et dans les étroites limites desquels il faut bon gré mal gré se débattre. Ainsi, c'est en vain que vous tenteriez de ne pas parler du temps qu'il fait, des années qui passent, des bals qui viennent, des enfants qui poussent. Soumettez-vous: ce sont les entretiens du jour. Gare aux distractions! Vous êtes perdu si vous vous informez des enfants là où il n'y en a pas. Vous vous exposez à des confidences sur les regrets que cette absence fait naître, confidences intéressantes mais trop longues pour tenir dans une visite du *Jour de l'An*.

A côté des sujets éternels il y a les sujets de circonstance. Parmi ceux-là nous avons eu cette année: Mlle Albani, le dîner à M. Joly, le scandale des Tanneries, les élections prochaines. La conversation du *Jour de l'An* est comme un sommaire des conversations de toute l'année. D'un mot on indique tout ce dont on a parlé, tout ce

dont on parlera. Les dames dans leurs visites qu'elles commencent après les *Rois* et qu'elles prolongent à plaisir, se chargent de compléter ce que nous n'avons fait qu'indiquer, de peindre ce que nous n'avons fait qu'esquisser. Elles s'en tirent à merveille et on peut, sans inquiétude, leur laisser beaucoup à dire.

Il ne suffit pas d'avoir fait ses soixante-quinze visites, il faut encore, en rentrant, en rendre compte à sa famille réunie en cercle autour de vous. Les questions pleuvent.

Quelle était la mieux mise?

Madame X... avait-elle encore sa robe jaune des années dernières?

Madame A... était-elle dans ses bons jours?

As-tu oublié B...?

Pourquoi n'avoir pas été de suite chez C... qui vient toujours le *Jour de l'An* même?

Il n'est pas possible que Madame Z... reçoive déjà quand il y a deux mois à peine que sa belle-mère est morte!

Ceux-ci et ceux-là ne sont pas venus; faisaient-ils des visites?

Il faut répondre à tout, il faut tout dire, se rappeler la couleur de robes, l'ameublement des salons, la tenue des bonnes; trouver dans son cerveau épuisé des images nouvelles, dans sa gorge serrée des accents chaleureux! Dans votre salon, vous recommencez les courses que vous venez de faire dans les rues. Vous allez encore une fois de maison en maison, répétant ce que vous avez dit et ce que l'on vous a dit. Vous ressemblez à un cheval qui tourne sur lui-même dans un manège.

Vos visites sont finies, mais les joujoux apportés le matin par Santa Claus ne sont pas encore cassés. Le tambour n'est pas crevé, le fusil lance le pois à merveille. Seulement, si vous êtes las, les enfants sont blasés. Ils ont trop joué. Ils ne savent plus que faire ni de leurs jouets ni d'eux-mêmes. Il ne leur reste plus qu'à pleurer. Ils s'y mettent, et on ne peut les consoler qu'en les dépouillant de tout ce qu'on leur avait donné pour les rendre heureux. Ils sont comme nous autres, grands enfants: heureux seulement lorsqu'ils n'ont plus qu'à songer à ce qu'ils avaient, qu'à rêver à ce qu'ils auront.

Visites faites, enfants couchés, le même mot s'échappe de toutes les poitrines: *Voilà une bonne journée de finie*. Ce qui veut dire: on est bien content qu'il y ait un *Jour de l'An*, mais il n'en faudrait pas deux dans la même année!

## LA MALICE ET LA SAGESSE DES NATIONS

Pense aux maux de tous les autres, tu seras moins affligé des tiens.

Chilon.

Il vaut mieux mourir dans l'épargne que de vivre dans le besoin.

Périandre.

La sagesse d'un père est la meilleure leçon qu'il puisse donner à ses enfants.

Démocrite.

Punis avec sévérité ton enfant coupable du meurtre d'un insecte; c'est par là que commença l' homicide.

Pythagore.

Il y a trois souverains qui gouvernent despotiquement les hommes et qui font agir: la loi, l'usage et la nécessité.

Ménandre.

Où tous les discours sont apprêtés, où tous les dehors sont flatteurs ce n'est pas là qu'il faut chercher la probité.

(Proverbe chinois).

Ne vous fiez pas aux apparences: le tambour, avec tout le bruit qu'il fait, n'est rempli que de vent. (Proverbe persan).

## PETITES CABRIOLES sur le DICTIONNAIRE.

PECHEUR: individu qui ne peut souffrir les poissons, car il passe sa vie à les attraper.

PEIGNE: objet irascible dont l'unique préoccupation est de montrer les dents aux cheveux.

PEINE: chose qui rend nos visages tristes. Toute peine mérite salaire.

PEINTRE: monsieur qui fait parfois des "croûtes" avec sa "mie", ou des "navets" en peignant de grosses légumes.

PEINTURE: substance si novice que, chaque fois qu'on s'en sert, on conseille au public d'y prendre garde.

PELLICULES: maladie qui attaque les épaules des vestons.

PENDAISON: situation élevée.

PENDERIE: salle de pelisses.

PENDU: grand cordon de la légion d'honneur.

PENDULE: objet dont la chance est célèbre. Heureux ceux qui ont une veine de pendule!

PEPINIERE: boutique d'un marchand de parapluies.

PERCEPTEUR: instrument pour mettre le contribuable à la question.

PERLE: bonne qui n'est pas une huitre.

PERROQUET: oiseau enclin au suicide quand il est gai. Se dit surtout d'un ara qui rit.

PÉTUN: nom du "caporal", plus connu sous celui d'un maréchal.

PHÉNIX: oiseau très vigoureux et très bruyant. Le Phénix fort et le Phénix potin sont les deux variétés les plus célèbres.

# La Justice à Boudgidi-Ségou

Par *Luby*

**L'**IMPLACABLE soleil africain dardait ses rayons verticaux sur la foule grouillante et bigarrée des indigènes. Ceux-ci, formés pour la plupart de Touareg, de Peuhls et de Bambaras, tribus nègres ou arabes qu'avaient chassées du désert les hordes de Turcomans nomades et de Kurdes dévastateurs, étaient venus chercher refuge aux abords de Boudgidi-Ségou.

Curieux spectacle, en vérité, que celui qui s'offrait ce matin-là aux regards étonnés des rares Européens de passage à l'oasis!

—Eh! Que se passe-t-il donc d'anormal? interrogea l'un d'eux, surpris de se sentir furtivement tiré par son veston de toile, tandis qu'avec des gestes véhéments, point du tout équivoques en dépit du langage obscur, une femme targui (1) l'engageait à visiter son inventaire dans l'espoir évident de faire du commerce avec lui.

—C'est, aujourd'hui, ce que vous appelez chez vous: "le marché", lui fut-il répondu. Voyez ce groupe d'individus au beau corps d'ébène à peine recouvert d'un pagne bariolé? Ce sont des chasseurs de gazelles qui viennent écouler leurs marchandises... Mais il y a pléthore de vendeurs à ce qu'il paraît! Tout se donne, littéralement!

—En effet, voici une pauvre femme décharnée qui vient d'échanger un monceau de dattes contre un peu de verroterie! Ce bijou ne vaut pas deux liards... il ne l'engraissera guère.

—Oh, vous savez, son menu n'est pas très varié, je présume; elle doit se subsister chichement, comme bon nombre de ses congénères, de cous-cous (2) au riz et de dattes à l'huile arrosées d'une eau saumâtre!... Mais l'amour de la parure l'emporte sur la gourmandise.

—O vanité! où vas-tu te nicher...

—Et regardez donc ce grand diable, à l'aspect famélique, qui cède sa poudre d'ivoire pour une poignée de mill!

Leur conversation fut interrompue par un tumulte étrange qui s'élevait sur un point du marché et dominait la vague rumeur de la foule.

Tout là-bas, dans les souks étroits, encombrés et mal odorants qui déparaient la riante oasis, une dispute venait d'éclater entre une jeune bambara, accroupie parmi ses calebasses de lait de chamelles, et son client:

—Voleur! voleur! voleur!! lançait-elle crescendo en tendant un poing menaçant.

—Folle! se contenta de murmurer l'incriminé en haussant les épaules.

Il s'apprêtait à passer outre mais Fahma, la vendeuse, aux yeux ardents, âpre au gain et chipotière, ne l'entendait pas de cette oreille.

La colère la dressa tout debout; sous le choc ses bracelets de bronze doré tintinnabulèrent bizarrement.

Toujours dans son dialecte, elle se mit à vitupérer son client:

—Oui, qu'Allah lui-même vienne faire justice et t'arrache le bras droit! le bras qui a saisi mon précieux rahat-loukoum (3). Grand escogriffe! Grand...

—Paix! Fahma, paix! Avec une once de rahat vas-tu pas faire un plat?

—Eh bien, rends-le! glapit-elle.

—Comment le pourrai-je rétorqua le présumé voleur en riant à belles dents, puisque tu prétends toi-même que je l'ai mangé? Allons lâche-moi! poursuivit-il en faisant de vains efforts pour dégager son boubou (4) d'indienne rouge que la femme agrippait. Vois ces cent yeux fixés sur nous... Il ne manquerait plus que l'attention de Nizi-Rachim soit attirée dans nos parages! Il se promène paraît-il dans les souks et ne doit pas être loin... Vois Kito, son singe favori, qui se balance dans ce bananier en fleurs!

Nizi-Rachimbey était le chef de leur tribu. Chef adoré, respecté, mais combien craint! Ses verdicts étaient sans appel; c'était le maître suprême et absolu de ce drôle de petit royaume qu'était l'oasis de Boudgidi-Ségou.

—Ah, ah! ricana Fahma triomphante, celui qui craint son maître à la conscience noire! et, la paupière clignotante dans le soleil ardent, elle promena son regard scrutateur vers les groupes de chalands.

Soudain sa physionomie bronzée s'éclaira et elle eut un sursaut de satisfaction: Nizi-Rachim avec une nonchalance tout orientale, s'avançait dans l'étroit chemin. Dès qu'il fut à sa hauteur, Fahma, enjambant dattes et manioc, osa l'aborder et lui exposa la situation.

Nizi-Rachim, sous l'empire d'une méditation plus rapide que profonde, fronça son royal sourcil:

—Par Mahomet! s'écria-t-il, cette affaire sera ti-

rée au clair avant que le soleil ne soit au zénith. Cet homme vient, dis-tu, de dérober à ton étalage un morceau de rahat-loukoum et refuse de t'en octroyer le montant? Eh, bien, s'il l'a mangé, comme tu le prétends, il ne l'a pas encore digéré...

—Sans doute, mais... le moyen de le constater et de confondre le voleur?

—Il est fort simple: on va l'éventrer.

Il prononça ces mots atroces d'un ton indifférent, tout comme s'il se fut agi d'entailler un sac de blé. Se tournant vers les deux gaillards qui l'escortaient, il ordonna:

—Amenez l'accusé et ouvrez-le.

Fahma était avare, mais non inhumaine; son cœur de sauvage s'émut. Elle trouvait qu'Allah sur-exauçait un souhait imprécatoire inconsciemment formulé. Mais sa pitié se mua en une terreur sans nom lorsque le chef bambara poursuivit:

—Si ta conscience est pure, femme, que la paix règne en toi; car si cet homme t'a réellement volé tu seras remboursée intégralement. Mais, si tu as menti tu subiras le même sort que lui.

Fahma, aux abois, chercha vainement à se retrac-



ter. A présent que sa vie était en jeu, elle n'était plus aussi affirmative que la minute précédente... et dans l'instant qu'en dépit de ses cris et protestations le malheureux accusé, immobilisé par deux poignes vigoureuses, voyait avec effroi s'avancer vers son torse nu la longue pique effilée d'un noir, elle crispa ses doigts nerveux sur la petite amulette que pendait à son cou.

—O mon gris-gris (5), suppliait-elle, fervente, mettant soudain toute sa confiance dans ce banal caillou brun qu'elle appuyait sur sa poitrine, viens à mon aide en cet instant critique... Fais que par ta vertu sans égale mon rahat, mon bon rahat, fabriqué avec tant de soins et d'amour, se retrouve intact dans le corps de...

L'angoisse suspendit jusqu'à ses pensées.

Les yeux hors de la tête, hébétée, elle suivait les gestes de Nizi-Rachim.

Celui-ci, penché sur le corps pantelant d'où le sang s'échappait en rigoles sur la terre calcinée qui ne le buvait pas, sans répugnance aucune, avec je dirais même, une petite joie sauvage inhérente à un vague instinct cannibaliste ancestral, plongeait ses mains dans les entrailles fumantes de son malheureux sujet.

Les ayant examinées avec une attention soutenue, il déclara simplement:

—Pas plus de traces de rahat-loukoum que dans mon oeil gauche!... non plus que de riz ou de manioc: cet homme était à jeun depuis hier! Femme, tu vas mourir.

Fataliste comme tous ceux de sa race, la jeune Fahma écouta son arrêt sans sourciller et ne se ré-

volta point. Elle jeta un dernier regard vers le ciel; tout était bleu, là-haut! bleu et or... La splendeur de ce jour magnifiait la vie! Mais elle s'était trompée, elle mourait; c'était écrit, voilà tout.

Cupide et fétichiste jusque dans la mort, elle murmura seulement:

—Le "griot" m'avait bien dit que la dent de crocodile était plus efficace... mais c'était beaucoup plus cher!

Et, serrant une dernière fois sur son cœur son pauvre gris-gris aux vertus inopérantes, elle tomba percée de trois lances.

Les Européens avaient assisté de loin à cette scène tragique. Témoins horrifiés, mais, hélas! impuissants!

—Une intervention de notre part eut été folie, dit le plus âgé, qui avait eu grand peine à retenir son fougueux camarade.

—Ah! que bien vite l'influence française se fasse sentir jusqu'en cette zone quasi inexplorée du grand désert.

—Ce serait à souhaiter!

—Drôle de pays et drôle de souverain! Il a tôt fait d'expédier ses sujets dans l'autre monde pour les mettre d'accord.

—En vérité, c'est pousser un peu loin l'horreur du vol et du mensonge que d'en punir jusqu'à l'apparence!

—En effet, rapide et curieuse méthode que celle qui consiste à tuer l'accusé pour fournir la preuve officielle de son innocence...

—Si nous introduisions ce mode judiciaire en France, qu'en dites-vous? Voilà qui plairait fort à tous ceux (et ils sont légions!) qui ne cessent de gémir sur "l'inconcevable indulgence des jurés" ou les lenteurs de la procédure...

Qu'eussent dit nos deux amis s'il leur avait été donné de connaître l'épilogue de l'histoire!

Nizi-Rachimbey, dont la devise était sans doute: "Terrifier pour régner", se sentait l'âme d'un justicier qui a rempli scrupuleusement son devoir. Comme il repassait dans le souk de feue Fahma, quelque chose de souple et d'élastique tomba du ciel sur son épaule.

—Ah!... fit-il surpris, c'est toi Kito... mon petit? Où était donc perché mon gros coquin?

Quelle est donc cette balle avec laquelle mon chéri fait joujou et qu'il suçote ainsi... Ah... tiens, tiens?! Petit farceur, va!

Le singe eut un clignement d'oeil malin, suivi d'une grimace drôlatique, et son maître, amusé, le flatta de la main.

Le jouet de Kito était le rahat-loukoum de Fahma!

## Quelques témoignages sur "PATRIE INTIME"

On a offert récemment un prix d'apostolat laïque à Nérée Beauchemin. L'attribution de ce prix eut lieu aux Trois-Rivières. Des voix autorisées ont dit le mérite exceptionnel de *Patrie Intime*. Mgr. Camille Roy, de l'Université Laval, de Québec, M. la chanoine Emile Chartier, de l'Université de Montréal, ont montré le sens chrétien et lamportée mystiques des poèmes de Nérée Beauchemin. Peu d'oeuvres poétiques en notre littérature ont la valeur de *Patrie Intime*. Les revues française et canadiennes ont signalé ce recueil. Henri Dombrowski, dans l'*Action canadienne-française*. "Cette poésie, écrit-il, a quelque chose de sain et de réconfortant parce que l'inspiration est toujours noble, que dans le choix de ses thèmes, la famille, ses joies et ses peines, la religion et ses grandeurs, la patrie, ses gloires et ses deuils, la nature canadienne et ses trésors, se montre une belle âme..." "*Patrie Intime*" est une anthologie" a dit Hermas Bastien dans l'*Ame des livres*.

*Patrie Intime* (vol. 5 x 7 1/2, 225 pp. \$0.75; éd. de luxe coquille teintée \$1.25; sur parchemin \$2.25) est en vente à la Librairie d'Action canadienne-française ltée, 1735, rue St-Denis, Montréal.

(1) Targui est le singulier de touareg.

(2) Mets arabe préparé avec de la farine de mil ou de riz écrasé et de viande.

(3) Confiserie orientale, faite d'une pâte sucrée et parfumée, dont le nom signifie: repos de la gorge.

(4) Sorte de chemise flottante.

(5) Fétiche. Le griot, le sorcier.

## Retour

Noël! Mot magique, évocateur de joies si pures, si douces, mot enchanté qui fait battre plus vite le cœur des petits et des grands! Des petits, dans l'attente des gâteries de cette belle fête, des grands, par le souvenir des joies anciennes, ou par l'espérance des nouvelles! Noël!

Marielle, la blonde enfant rêvait au doux passé, en cette veille de Noël. Depuis huit mois, son ami Claude était parti, et toujours, elle l'attendait. Ils s'aimaient, mais la pauvreté les empêchait de fonder un foyer, et Claude, courageux, avait dit: "Amie, attends-moi; je vais aller tenter fortune quelque part, et je reviendrai, et nous serons heureux. Prie pour moi, Marielle, n'est-ce pas?" Les yeux pleins de larmes, elle avait promis, et depuis, sans se décourager, elle priait en attendant le cher exilé qui travaillait à leur bonheur futur. En cette belle nuit de Noël, le cœur de la jeune fille battait plus vite, il lui semblait que Claude devait revenir, puisque tout le monde était heureux à la naissance du cher petit Jésus! Elle se fit jolie, et s'en alla à la messe de minuit, prier avec ferveur l'Enfant Divin pour l'aimé. Messe de minuit, toujours si belle, si émouvante pour les cœurs chrétiens, que de souvenirs tu rappelles, que de douces larmes tu fais verser! Marielle, à genoux près de la crèche, les mains jointes, prolongeait sa prière, quand tout à coup, un grand jeune homme s'agenouillant près d'elle, murmure à voix basse: "Petit Jésus, bénissez-nous tous deux, et merci de m'avoir ramené près de ma bien-aimée!" Claude! quelle joie pour l'enfant aimante et fidèle, Claude que le petit Jésus lui avait ramené, en effet! Leurs mains s'unirent, et devant la Crèche, il passa au doigt de sa fiancée un tout petit anneau, symbole du lien qui, bientôt, allait les unir pour la vie.

Car la fortune avait souri au courageux garçon, il revenait avec une bourse bien garnie, et le jour de Noël verrait leurs fiançailles, en attendant le beau jour de l'hymen. Noël! Noël! nuit de mystère et d'amour, d'amour divin, mais aussi d'amour humain, étincelle que Dieu a mise dans nos cœurs pour le bonheur de la vie! Oui, paix à ceux qui s'aiment en Lui! Noël! Noël!

LYS.

## Chien et chat

Je vous présente mon ami, "Noirot".

Imaginez-vous le plus gentil des caniches, haut comme ça, le museau allongé, les attaches fines comme celles d'un aristocrate, une toison noire comme du jais et frisée à la dernière mode. Avec cela, une paire d'yeux vifs et enjolours comme ceux d'un amoureux.

Maintenant, voici "Minette"...

Elle est blanche avec quelques taches noires, et coquette, tient toujours sa robe lisse et immaculée. Ses petits yeux sont noirs et intelligents mais un brin coquins. Je la trouve jolie et bien d'autres aussi...

Noirot et Minette sont mes préférés, et naturellement je leur reconnais bien des qualités, mais ils ont un vilain défaut qui éclipse toutes leurs "vertus"...

Pourquoi, eux, qui s'entendent si bien pour s'amuser, courir, mêler mon fil, grimper sur les meubles, dormir un somme sur la chaise de Grand'mère, et qui semblent s'aimer comme

## Je voudrais....

**J**E voudrais beaucoup, au début de cette année, beaucoup pour tous ceux qui luttent, se fatiguent à la même montée, les yeux rivés sur le même sommet. Je voudrais être un des anges annonçant la paix, et possédant le pouvoir de la répandre sur l'humanité entière.

Je voudrais avoir les bras assez grands pour étreindre tous ces pauvres vieillards usés par la vie, enneigés par les ans, courbés par la souffrance physique et morale, et dont les yeux gardent constamment sous leurs paupières des larmes de tristesse. Je voudrais avoir assez de joie à moi pour la partager avec eux et rappeler le sourire sur leurs figures fanées où les chagrins font éclore les rides. Je voudrais enfin semer tant de soleil dans leurs derniers jours que le crépuscule radieux ferait oublier la sombreur du déclin.

Je voudrais recueillir dans une adoption immense tous les petits enfants qui, de par le monde, sont esseulés, maltraités, abandonnés, les orphelins qui n'ont jamais connu la douceur d'une Maman entourant leur berceau d'amour, les petits miséreux dont les parents détraqués tuent en eux l'âme généreuse et tendre, tous ces enfants qui n'ont jamais de désirs réalisés, qui vivent comme des brutes, à qui l'on refuse tout confort, toute bonté, tout bonheur. Je voudrais leur créer assez de félicité pour noyer à jamais leur passé de misères et illuminer leur enfance de tous les rayons des joies terrestres.

Je voudrais unir les âmes qui s'appellent, resserrer les liens qui se dénouent, ressusciter les espoirs défunts, effacer les trahisons qui ont brisé les foyers, endormir à jamais le petit dieu d'Amour afin que ses flèches n'ouvrent plus de blessures au cœur des humains.

Je voudrais chasser toutes les inquiétudes du pauvre, donner du pain à l'affamé, une demeure amie à l'exilé; je voudrais peupler les berceaux vides et surtout, oui, je voudrais, que durant 1929, pas une tombe ne vienne garder pour l'éternité les êtres qui nous sont chers et avec lesquels on espère marcher, côte à côte, la main dans la main, jusqu'au dernier soir...

Je voudrais voir s'accomplir tous les vœux de noblesse, les hauts desseins, les rêves d'apostolat, grandir le bien, lever les moissons de vertus, se multiplier les conquêtes morales.

Je voudrais que notre terre soit une terre de paix, d'union, d'amour, une terre où ne chemineraient que des âmes de bonne volonté...

MECHTILDE.

frère et soeur, deviennent-ils si agressifs à l'heure de la dinée?

Noirot gronde, Minette siffle. Ils ne veulent plus se voir, se font les gros yeux. Lui, montre les dents, elle, allonge les griffes. C'est à qui ne céderait pas la pâtée, quand ce me semble il serait si facile de s'entendre et de croquer ensemble le petit repas.

Je les menace chacun leur tour, je leur donne la râclée, je les force à manger tous les deux, sans vouloir se dévorer, mais tout cela, c'est peine perdue! A chaque repas, c'est la même chicane, la même gourmandise, la même haine qui défigure les deux petits et les rend affreusement laids de tant d'égoïsme.

Devant mon impuissance à les dompter, je songe malgré moi, à tant d'âmes étroites et mesquines, qui s'engouffrent avec le meilleur de leur être, dans l'abîme de leur égoïsme, et qui ignorent toujours le bonheur que l'on éprouve à partager ses biens, sa pensée, et son cœur!...

THERESA.

## MECONTENTEMENT

—Vous savez? la pauvre petite bonne de ces pingres de Rousset à laquelle ils n'octroyaient qu'un maigre salaire...

—Oui, eh bien?

—Elle a fiché le camp avec bas gages.

## Claude

I

Tu dors, cher petit ange,  
Au front si pur, si beau!  
Que rien ne te dérange  
Couché dans ton berceau.  
Ta main mignonne et douce  
Repose mollement.  
Comme en son nid de mousse  
Un oiselet charmant.

II

Ta mère te regarde  
Avec un doux émoi:  
Ah! que le ciel te garde,  
Pour jamais tout à moi!  
Mon trésor, que je t'aime  
Que tu es beau et pur!  
Dans mon cœur, le ciel même  
A mis, oh tant! d'azur!

III

Dors en paix: ma tendresse  
Sur toi veille toujours;  
Quelle douce allégresse  
De te voir, cher amour!  
Sous mes yeux tu sommeilles,  
Ton souffle est si léger!  
Mais enfin, tu t'éveilles,  
Et cherches mon baiser.

IV

Ah! la douce caresse  
De ton regard charmeur;  
Ta mère, avec ivresse,  
Te presse sur son cœur.  
Ton sourire adorable  
Me charme infiniment:  
Ah! que tu es aimable,  
Mon cher petit enfant!

V

Que ta noire prune  
M'enchanter, me ravit,  
Elle brille, pareille  
Au diamant qui luit!  
Ta peau douce et nacré  
Ressemble à du satin  
Quand ta main potelée  
Repose sur mon sein.

VI

Ta lèvre si merveille,  
Tes blonds petits cheveux,  
Ta délicate oreille,  
Charment toujours mes yeux.  
Quand je sens la caresse  
De tes bras à mon cou,  
Je cueille, avec tendresse,  
Ton cher baiser, si doux!

LYS.

## Notre graphologue

Telle Ecriture: Tel Caractère.

La Direction de "Mon Magazine" s'est assurée les services d'un graphologue et à partir de la nouvelle année, chaque mois, dans le "Coin du Graphologue", notre ami, Carol Prezeau, répondra aux correspondants qui lui auront soumis une étude de leur "moi" par leur calligraphie.

Conditions: Trois ou quatre pages d'écriture courante, sur papier non rayé, composition personnelle, non recopiée et signée d'un pseudo.

Le prix d'une étude graphologique est de \$0.50.

Adressez:

CAROL PREZEAU

"Mon Magazine"

BEAUCEVILLE, QUE.

## CADEAU INTERESSE

Bébé. — Petite mère, je sais bien ce que je te donnerai pour ta fête: un beau vase à fleurs en cristal.

Maman. — C'est bien gentil, mon chéri, mais j'en ai déjà un.

Bébé. — C'est que je viens de le casser.

J. M.

LE  
COURRIER de FRANCELINE

S. N. D. B. — Vous vous reconnaissez sous les lettres symboliques. Je tiens à vous dédier la primeure de ce courrier dont on vient de me confier la direction; le premier billet de cette page vous appartenait, à vous, à qui je dois tout et, qui par des années de dévouement et de protection, m'avez ouvert la voie où je m'avance aujourd'hui et où je veux monter, toujours digne de celui qui m'en a marqué les traces par le devoir et l'honneur.

CLAUDE AMY. — Amie Claude, entrez vite chez-nous, voyez comme j'ouvre grande la porte et les bras pour vous accueillir. Vous êtes contente du Cadeau de Noël offert par notre Directeur? Vous n'êtes pas la seule et pour ma part, j'ai accepté avec une véritable joie cette douce charge de répondre ici aux bonnes âmes qui viendront à mon foyer. Quand vous me lirez, l'année neuve aura déjà égrené ses premiers carillons, et la vieille année sera morte, morte... De ses sourires comme de ses peines, il ne restera plus que le souvenir de les avoir vécus, mais en établissant le bilan des trois cent soixante et cinq jours qu'elle vous a valu, vous découvrirez des rayons parmi les ombres et des trésors de félicité après vos larmes. Soyons optimistes pour la nouvelle venue et, pleins d'espérance, reprenons le fardeau des jours. Il y aura du noir encore peut-être, mais du rose aussi, du beau rose, couleur de bonheur... de ce bonheur que je vous souhaite. Revenez souvent chez-nous, Claude Amy, je comprends et aime la jeunesse et serai toujours fière de vous recevoir.

D. TRESSE. — Cette première lettre triste dans mon courrier, venant me raconter avec confiance votre misère, m'a touchée, émue profondément. Ma pauvre amie, le seul conseil que je puisse vous donner, c'est de ne pas abandonner vos petits, malgré tout, tout. Restez au poste, sauvez-les en vous sauvant. Vous trouverez auprès d'eux l'apaisement dont vous avez soif, la consolation que nulle âme humaine, si dévouée soit-elle, ne pourrait vous donner de la même douceur, de la même sincérité. Repliez-vous sur eux, chantez-leur votre peine en les berçant, cachez vos larmes dans leurs cheveux, laissez souffrir votre cœur contre leur petit cœur neuf et ignorant, penchez-vous sur leur regard franc et pur, écoutez leur gazouillis charmeur, entendez-les rire à la vie; vous oublierez la trahison du papa, vous ne vous souviendrez plus de l'heure mauvaise, et vous finirez par rire avec eux, apaisée, calmée, heureuse de les posséder et remerciant Dieu de vous les avoir donnés pour vous garder dans la voie droite, la voie du devoir, celle qu'on ne regrette jamais d'avoir suivie fidèlement, jusqu'au bout. Courage, ma chère amie, je vous comprends et vous offre mon cœur comme un refuge où vous pourrez toujours venir frapper sans craindre jamais de refus.

LEO POL C... — Je me suis permis de... rogner le pseudo, il était si long et si... je ne sais pas comment... En tout cas, vous vous reconnaissez bien puisque vous êtes le seul Léo Pol au courrier de ce mois. Qui je suis? me demandez-vous discrètement... "Une femme", un point,

Ames correspondants de la première heure comme à ceux de la onzième qui au cours de la présente année s'arrêteront à mon foyer, à tous ces inconnus à qui je réserve un accueil sympathique et hospitalier, je présente les vœux d'une amie: les vœux qui promettent des jours légers, lumineux, des jours où malgré les tristesses inévitables de la vie, il rayonne encore des parcelles de joie, de paix et de bonheur.

FRANCELINE.

c'est tout. Que je sois jeune ou mûrie par l'âge, brune comme la nuit ou blonde comme les moissons, jeune épouse, maman ou grand'maman ou même arrière grand-mère, encore "vierge" ou même martyre du célibat, comme vous dites bien galamment, cela changerait-il mon âme? C'est elle que j'ai mise ici tout entière au service de mes correspondants, c'est celle-là seule qu'il vous est donné de connaître. Que peut signifier l'enveloppe, que pourrait ajouter l'âge, la condition à cette âme venant à vous sans autre "physique" qu'un nom de plume? Que sais-je de vous? Vous êtes un homme affublé du domino de Léo Pol C... etc., voilà tout. Sachez de moi que je suis bien femme et ne porte d'autre nom à la page que celui de Franceline. Sans rancune, Monsieur C... ?

PIERROT BLANC. — Mon opinion, vous la voulez? La voici tout bonnement: Vous avez eu tort, je crois, d'écarter votre jeune épouse de tout ce qui vous concerne. Quelle meilleure associée pourriez-vous désirer? En l'initiant à vos affaires, à ce qui crée votre gagne-pain, aux finances que vous administrez, que sais-je, vous la rapprochez de vous davantage. Connaissant mieux le budget, elle le soutiendra mieux, sachant mieux ce qu'il vous en coûte pour faire face à vos affaires, elle sera plus économe et s'il vous venait des revers, elle les partagerait, vous aidant sûrement à reconquérir le terrain perdu puisqu'elle est intelligente et sérieuse, me dites vous. Vous l'aviez toujours laissée ignorante de votre fardeau, c'est pourquoi elle vous fait défaut à l'heure présente. Votre intention était délicate, et ne visait qu'à lui épargner les soucis, je l'admets, mais si votre femme eut été au courant de tout, vous l'auriez trouvée debout et vaillante à vos côtés. Je vous le répète, quelle meilleure associée pour le mari que celle qui porte au cœur la même ambition d'édifier le foyer, d'instruire les enfants et de les établir plus tard? Il n'y en a pas de plus franche, de plus intéressée, de plus fidèle. Et si jamais, elle devait rester seule sur la brèche, elle pourrait mieux continuer la lutte dans la voie où vous lui auriez enseigné à avancer, se défendre et réussir. Nombre de petites veuves pour n'avoir pas été renseignées et guidées sont demeurées désorientées, incapables de continuer la tâche du mari et tombent d'une vie facile à une existence misérable qu'elles auraient certainement pu éviter si elles avaient été entraînées, aux jours paisibles de l'union à la vie active et pratique des affaires. Croyez-m'en, Pierrot Blanc, associez-vous votre petite épouse et vous serez plus fort puisque l'union, non seulement des cœurs, mais des intelligences, des ambitions et des vœux, fait la force... Bonjour, vite, votre voisine attend son tour.

Mlle THERESE. — Voilà votre place choisie et préparée à notre foyer. La bienvenue est aussi chaude, aussi accueillante que vous la puissiez désirer. Alors, il ne faudra pas craindre de venir chez-nous souvent, souvent, causer, rire, et... nous aimer. Je ne suis pas exigeante, comme vous voyez. Vrai, notre revue vous plaît? Ca, c'est un compliment qui fait plaisir à tous ceux qui se sont voués à son succès et ne ménagent ni leurs heures ni leur labeur pour la voir grandir. Je vous remercie de cet éloge si spontanément donné sur notre oeuvre. Venez, je vais vous attendre et vous promets mon sourire et mon affection pour vous recevoir chaque fois qu'il vous plaira de frapper à notre porte.

BRIN DE MOUSSE. — C'est délicat un brin de mousse, si délicat, ma mie, qu'il faut quasi le regarder à la loupe pour le bien voir... mais l'âme de mon "Brin de Mousse" à moi est si franche et se livre si ingénument que même en devinant à peine sa présence, on la connaît et on l'aime. Vous vous étonnez de cette première déception venue troubler votre jeunesse et jugez la vie entière à travers vos larmes de regrets. Mais non, mignonne, il ne faut pas croire parce qu'une étoile a filé que toutes les autres vont quitter le firmament. A votre âge, le bonheur est un petit châtelet haut perché où l'on accumule ses rêves, ses espoirs, ses illusions; tout cela brille dans le lointain et nous attire comme la "lumière" de la maison où vivait le "Géant" dans le conte du Petit Poucet. L'on monte, l'on court, l'on vole vers cette clarté où pourtant ne nous attend que la faim vorace de l'ogre vilain voulant tout engloutir. On avait rêvé trop beau, trop haut, trop inaccessible, on croyait atteindre un asile heureux comme le légendaire Poucet et ses frères et voilà qu'on tombe dans un piège déroutant. Las! nous n'avons pas toujours des bottes de sept lieues pour revenir sur nos pas... Mais en reprenant sa route courageusement, vers une lumière moins trompeuse, la lumière vraie de la vie tout proche et non pas celle de la vie dans le rêve, en préparant son avenir non pas en gaspillant sa jeunesse et la semant à tout vent, mais en la rendant utile, en croyant fermement comme le Petit Poucet, fuyant le géant pour retourner à son foyer, oui en croyant que par delà la grande forêt noire où l'on s'était égaré, il subsiste encore un asile de paix et de bonheur et que le ciel vous garde encore des étoiles et la vie des joies, lors même vous auriez déjà été décue, vous ne ferez pas fausse route et vous ne vous tromperez pas. Ici-bas, chacun a sa part... Je désire la vôtre heureuse et belle.

JSEPAKY. — Là, vous voilà affublé du plus discret incognito. Ce que je vous dirai à cette adresse? Que les messieurs tout comme les dames sont bien venus à notre petit royaume et si le cœur vous en dit, venez vous asseoir au coin du feu, où nous vous ferons fête; vos intérêts seront les nôtres, nous les soutiendrons, les encouragerons, les guiderons, enfin, vous serez de la famille et vous verrez comme l'on s'entendra bien. Donc, vous reviendrez, c'pas, Monsieur Jsepak?

PETITE AMIE. — Est-ce que la santé va mieux, maintenant? Ne vous désolerez pas trop, ma petite amie, la guérison viendra pour sûr et vous aurez votre tour d'être heureuse et bien portante. La vie est longue, il est vrai, dans votre situation, mais soyez courageuse, ne vous laissez pas déprimer par la crainte de ne pas guérir mais attachez-vous au réconfortant espoir que bientôt la science vaincra et que le Bon Dieu vous rendra à votre famille où vous vivrez encore des jours riants. Bonjour, petite, je me penche sur votre lit pour vous faire une maternelle caresse.

LAZARINE. — Vous venez de faire une expérience de la vie, mon enfant. Souvent, dans le monde, les bienfaits sont ainsi payés. Parfois, ceux-là à qui l'on a le plus donné, pour qui on a le plus souffert, le plus sacrifié, nous ont tôt oubliés, quand ils ne nous méconnaissent pas et ne se servent pas de nos bienfaits pour nous les jeter à la face comme une injure. C'est ainsi, je crois, ma petite, pour que nous ayons plus de mérites à être charitable. Nous dépenser pour qui nous rendrait davantage, ce serait trop doux, trop bon, vraiment. Tandis que se dévouer même en sachant qu'on aura à peine un merci, voilà qui compte, qui mérite. Le cœur se révolte, je sais, à une ingratitude aussi vilaine, mais ne vous chagrinez pas trop, ma bonne petite, et malgré votre déception, n'hésitez pas à accomplir encore des gestes de bonté et de désintéressement, vous croiserez d'autres âmes plus reconnaissantes, et d'ailleurs, il en est "UN" qui n'oublie jamais ce que l'on a fait au plus petit des siens.

FRANCELINE

Toute communication relative à ce courrier doit être adressée à :

"COURRIER DE FRANCELINE"

"Mon Magazine"

Beauceville, Qué.

UNE PIERRE PRECIEUSE

—Tiens, ma vieille! un petit cadeau, pour ta fête...

Et Zéphirin, mystérieusement, glisse une petite boîte dans la main de sa femme.

—Oh, comme tu es gentil!

Elle ouvre et ne trouve dans la boîte qu'un peu d'eau blanchâtre.

—Ah ça! tu te fiches de moi?

—Par exemple! je t'offre une pierre précieuse et tu n'es pas contente?

—Ah! tu me la bailles belle...

—Mais oui! ne vois-tu pas que c'est une eau pâle?

Paris assemble les jolies blouses, jupes et jaquettes pour en faire de gracieux ensembles pour le printemps



5294—Blouse pour dames et jeunes filles avec veste ou bande au cou, deux modèles de manches ou sans manche. Prix 35 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42. Grandeur 36 demande 2 1/4 de 36 pouces ou 1 1/2 de 54 pouces.



5169—Blouse "Slip-On" pour dames et jeunes filles, avec ou sans manches. Prix 35 cents, 6 grandeurs, 14 à 16 ans, 36 à 42. Grandeur: 36, 1 1/4 de 32 pouces ou 1 1/2 de 32 pouces ou 1 1/2 de 36 pouces.

5535—Ensemble pour dames et jeunes filles, manteau deux longueurs, blouse avec yoke, deux pièces et plis dans la jupe. Prix 50 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste, grandeur 36, blouse 2 1/4 de 39 pouces. Manteau et jupe, 4 verges de 39 pouces.

5574—Manteau de costume. Prix 45 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42. Grandeurs 36, 2 1/4 de 54 pouces. 5514—Robe. Prix 45 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste. Grandeur 36, blouse 1 1/2 de 40 pouces. Jupe 1 1/2 de 54 pouces.



5594—Ensemble pour dames et jeunes filles, patron à broder y compris yoke 4 pièces avec ou sans bandes. Prix 65 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42, grandeur 36 manteau et jupe 4 1/4 de 39 pouces. Blouse 2 1/4 de 36 pouces.

5583—Blouse pour dames et jeunes filles pour être portée en-dedans ou en-dessus de la jupe. Prix 35 cents, 7 grandeurs 14 à 18 ans, 36 à 42. Grandeur 36, 2 1/4 de 32 pouces ou 2 1/4 de 39 pouces.



5535—Blouse. Prix 35 cents, 9 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 46, grandeur 36 2 1/4 de 39 pouces. 5578—Jupe. Prix 35 cents, 7 grandeurs 14 à 16 ans, 36 à 44. Grandeurs, 36 2 1/4 de 39 pouces.

5583—Blouse pour dames et jeunes filles. Prix 35 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42, grandeur 36, 2 1/4 de 32 pouces. 5570—Jupe pour dames et jeunes filles. Prix 35 cents, 7 grandeurs 28 à 38, grandeur, 30, 2 1/4 de 39 pouces.

# Paris accentue les lignes tailleurs par des bordures diagonales

# Le tailleur du printemps offre un choix exquis de lignes droites ou de silhouettes princesse



5573—Robe pour dames et jeunes filles avec ou sans collet, deux genres de manches. Prix 45 cents, 7 grandeurs 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste, grandeur 36 demande 3 1/2 de 36 pouces ou 2 1/4 de 54 pouces, contrastant 1/4 de 39 pouces.

5599—Robe pour dames ou jeunes filles avec ou sans manches et bande au cou, empiècement circulaire en avant de la jupe. Prix 50 cents, 7 grandeurs 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste, grandeur 36 demande 3 1/2 de 32 pouces, 2 1/4 de 39 pouces ou 2 1/4 de 54 pouces.

5597—Robe pour dames et jeunes filles avec ou sans cape, jupe 4 pièces. Prix 45 cents, 9 grandeurs 14 à 18 ans, 36 à 46 de buste, grandeur 36 demande 3 1/2 de 36 pouces, 3 1/2 de 39 pouces ou 2 1/4 de 54 pouces.

5582—Robe pour dames et jeunes filles deux modèles de collet avec ou sans manches, plis en avant. Prix 45 cents, 11 grandeurs 14 à 18 ans, 36 à 50 de buste. Grandeur 36, 3 1/2 de 36 ou 2 1/4 de 54 pouces.



5565—Robe pour dames et jeunes filles, deux genres de manches, avec ou sans bande au cou. Prix 45 cents, 7 grandeurs 14 à 48 ans, 36 à 42, grandeur 36, 3 1/2 de 36 pouces ou 2 1/4 de 54 pouces.

5563—Robe pour dames et jeunes filles avec ou sans manches, plis en avant. Prix 45 cents 7 grandeurs 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste. Grandeurs 36, 4 verges de 32 pouces ou 2 1/4 de 54 pouces. Contrastant 1/4 de 36 pouces.

5595—Robes princesses, pour dames et jeunes filles avec collet convertible. Prix 50 cents, 7 grandeurs 14 à 18 ans, 36 à 42. Grandeur 36, 4 1/2 de 32 pouces, 4 1/2 de 36 pouces ou 2 1/4 de 54 pouces. Collet 1/4 de 36 pouces.

5589—Robe pour dames et jeunes filles, yoke en avant, manches en deux pièces, jupe deux pièces. Prix 50 cents, 7 grandeurs 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste, grandeur 36, 3 1/2 de 36 pouces, 3 1/4 de 39 pouces, 2 1/4 de 54 pouces.

5594—Robe deux pièces, pour dames et jeunes filles, blouse avec ou sans mouchoir, jupe de deux pièces. Prix 45 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, grandeurs 36 à 42 de buste, grandeur 36 demande matériel barré 4 1/2 de 39 pouces, matériel uni, 4 verges de 36 pouces, mouchoir 1/4 de verge de 39 pouces.

POUR CONNAITRE LES COULEURS ET LES PLUS RECENTS MODELS POUR LE PRINTEMPS ACHETEZ LE McCALL QUARTERLY EN VENTE AUX DEPARTEMENTS DE PATRONS.

Paris introduit les plus délicieuses robes  
d'après-midi



5503—Robe pour dames et jeunes filles avec ou sans manches; jupe deux-pièces attachée au corsage, circulaire. Prix 50 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste. Grandeur 36, 3 $\frac{3}{4}$  verges de 36 pouces ou 3 $\frac{1}{4}$  de 40 pou-

5598—Robe pour dames et jeunes filles avec ou sans manches jupe deux pièces avec godet à l'avant. Prix 45 cents, 7 grandeurs 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste, grandeur 36 demande 3 $\frac{3}{4}$  de 39 pouces ou 2 $\frac{3}{4}$  de 54 pouces.

5591—Robe pour dames ou jeunes filles, jupe enveloppante avec tunique en avant. Prix 50 cents, 7 grandeurs 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste, grandeur 36 4 $\frac{1}{2}$  de 36 pouces ou 2 $\frac{3}{4}$  de 54 pouces. Contrastant  $\frac{1}{2}$  verge de 39 pouces.

5576—Robe pour dames ou jeunes filles; deux pièces, jupe plissée. Prix 45 cents, 7 grandeurs 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste, grandeur 36 demande 3 $\frac{3}{4}$  de 36 pouces ou 2 $\frac{3}{4}$  de 54 pouces  $\frac{1}{2}$  verge de 39 pouces pour contrastant.

5575—Robe pour jeunes filles et fillettes, avec ou sans collet, jupe droite plissée. Prix 45 cents, 5 grandeurs, 12 à 20 ans, grandeur 16 3 $\frac{3}{4}$  de 36 pouces ou 3 $\frac{1}{2}$  de 39 pouces. Contrastant  $\frac{3}{4}$  de 39 pouces de large.

Avez-vous vu le dernier Livre McCall pour la couturière?  
Demandez-le au département des patrons.



# La Page des Enfants



## AMUSONS-NOUS

### CASSE-TETE

(Envoi de N. Y.)

Remplacer chacun des tirets par une lettre qui de gauche à droite formera des mots de 4 lettres correspondant entièrement à ceux désignés plus bas.

1. — T — N —
1. — Espèce de tonneau.
2. — O — V —
2. — Projectile creux plus petit que la bombe.
3. — U — I —
3. — Très plat et sans bosse.
4. — R — S —
4. — Fleur. Nom de fille aussi.
5. — T — I —
5. — Musique pour 3 voix.
6. — E — B —
6. — Fleuve d'Allemagne.
7. — R — L —
7. — Partie d'une pièce que chaque acteur doit jouer.
8. — E — E —
8. — Arme de guerre.
9. — L — M —
9. — Partie du rasoir.
10. — L — E —
10. — Endroit.
11. — E — N —
11. — Volcan de l'île de Sicile.
12. — S — T —
12. — Aspect d'un lieu.

### Réponse

TINE — OBUS — UNIE — ROSE  
TRIO — ELBE — ROLE — EPEE  
LAME — LIEU — ETNA — SITE

## BONS MOTS

(Envoi de une lectrice)

— Pourquoi gardes-tu tes lunettes dans ton lit?  
— Je suis si myope que je ne puis plus reconnaître les personnes à qui je rêve.

x x x x

— Je déteste manger.  
— Pourquoi?  
— Ça m'enlève mon appétit.

x x x x

— Monsieur, vous avez annoncé mon décès dans votre journal d'hier.

— J'en suis peiné, mais nous ne nous rétractons jamais dans notre journal. Nous allons vous mettre dans les naissances, dans notre édition de demain, et vous recommencerez en neuf votre existence.

x x x x

— Maman, je souhaiterais avoir encore du gâteau.

— Je t'ai déjà défendu de demander deux fois du gâteau à table.

— Mais maman, je n'en demande pas, j'en souhaite.

x x x x

— Pourquoi ne travaillez-vous pas?  
— Il n'y a pas de travail dans ma ligne.

— Dans quelle ligne êtes-vous?  
— Je suis charmeur de serpents.

x x x x

Moi, j'ai une mémoire stupéfiante, sauf pour trois choses, les noms, les visages et... je ne me rappelle plus quelle est la troisième chose.

## Mes Souhais

A mes chers filleuls et filleules, à tous les lecteurs et lectrices de la Page des Enfants, Marraine offre, avec toute la sincérité de son cœur, ses vœux et ses souhaits de Bonne et Heureuse Année.

Sur le berceau de Jésus, sa divine Mère et ses anges veillaient sur Lui pour le protéger. Au début de la présente année, je supplie l'Enfant-Jésus et sa divine Mère de veiller sur vous, de vous bénir, de vous protéger, et ses anges de porter vos mérites et vos prières aux pieds du Christ-Roi pour qu'Il règne sur vos intelligences par la vérité, sur vos cœurs par l'amour, sur vos volontés par la confiance, et la confiance aveugle en sa bonté et en sa miséricorde.

MARRAINE.

— Si tu échappes un couteau ou une fourchette, cela signifie que tu auras de la visite.

— Oui, et s'il me manque un couteau ou une fourchette, cela signifie que la visite est partie.

x x x x

Le laitier :

— Pourquoi viens-tu aujourd'hui avec deux pots?

— C'est maman qui veut que vous mettiez l'eau à part.

mois d'hiver et de nombreuses occasions de prendre part à ces parties de traîneaux ou de patins.

Merci de vos bons souhaits et recevez les miens, les meilleurs et les plus sincères. J'ai reçu, en effet, les bons souhaits de Patin à Roulette et je lui donne réponse dans cette même page. Vous pouvez envoyer vos écrits, ils seront publiés dans La Page des Enfants, et cela ne "dérange" aucunement Marraine, comme vous semblez le penser, au contraire.

J'ai eu, comme vous, cette bonne pensée de protéger mes yeux, et je me sers de mes verres, comme vous me le conseillez, lorsque je correspondes avec mes petits amis de la Page des Enfants. C'est une pensée délicate de votre part, je vous remercie. Je fais part de votre désir à ma petite Lolo. J'accepte votre caresse et je vous embrasse.

x x x x

GABIGO. — Bienvenue au foyer, ma nouvelle petite filleule. Votre lettre m'a causé grande joie. Je me rends avec plaisir à votre demande et j'invite mes petites, qui sont comme vous, à la recherche d'une amie correspondante, à vous envoyer un mot ou à me communiquer directement leur désir. Recevez mes amitiés et croyez que je serai toujours intéressée à la réception de vos charmants messages.

x x x x

LOLO. — Vos vœux pour un joyeux Noël et une heureuse Année me sont parvenus. Je vous en remercie, en vous assurant des miens les plus sincères. Mado a appris avec regret, la nouvelle de votre maladie. Elle serait heureuse, cette petite, de correspondre avec Lolo, me dit-elle. Si cela vous sourit dites-m'en un mot et je vous enverrai son adresse.

Votre carte, Lolo, ne me dit pas que vous êtes remise de cette vilaine maladie. Marraine serait heureuse de savoir que vous êtes en bonne santé et que les prières qu'elle a adressées au Petit Jésus de la crèche pour votre rétablissement ont été exaucées. Vous me le direz, n'est-ce pas? Je vous embrasse affectueusement.

x x x x

LULL. — Encore une charmante petite filleule qui n'a pas oublié Mar-

raine, à l'occasion de l'an neuf. Merci ma chérie. Acceptez, vous-même, une large part des vœux que je réserve pour mes petites filleules à l'occasion de la nouvelle année. Avec grand plaisir j'accepte votre gros baiser. Recevez mes meilleures amitiés.

x x x x

MARIETTE. — Noël me réservait un gros plaisir, celui de voir revenir au foyer ma petite filleule Mariette. Merci de votre visite qui m'apporte vos excellents souhaits d'un joyeux Noël et d'une heureuse Année. Je forme pour vous les vœux les meilleurs d'une bonne et heureuse Année. Je vous souhaite surtout beaucoup de succès dans vos études. Je me rappelle que vous vous faisiez un peu de chagrin il y a quelques mois à cause de votre "peu de savoir", me disiez-vous? Venez me dire que les derniers mois de l'année, à votre classe, ont été excellents pour vous et que vous avez confiance dans vos études de 1929. Je vous embrasse affectueusement.

x x x x

UNE LECTRICE. — Non, le Professeur Loupin, n'a pas oublié mes petits filleuls et filleules, seulement l'affluence de matière que j'ai eue, depuis quelques deux mois, ne m'a pas permis le plaisir de vous offrir quelques tours intéressants de M. Loupin. M. le directeur de "Mon Magazine", voyant le nombre toujours grandissant de mes filleuls, m'accordera peut-être, prochainement, un petit espace supplémentaire, vers lequel le Professeur Loupin conduira les petits lecteurs et lectrices de notre Page, pour les intéresser par ses tours. Je vous fais mes souhaits de bonne et heureuse année.

x x x x

TI-LUTIN. — Je reçois vos écrits et vous remercie. Ils seront tout probablement publiés dans la présente page. Amical bonjour et bons souhaits.

x x x x

A MES PETITES LECTRICES. — Gabigo, casier 84, St-Joseph de Beauce, voudrait correspondre avec une de mes petites filleules. Celles de mes petites, âgées d'environ 13 ans, qui désirent connaître Gabigo, lui feraient grand plaisir en lui envoyant leurs nom et adresse.

MARRAINE.

## DEVINETTES

(Envoi de Mado)

Q. — Qu'est-ce qu'un porte-plume dans un porte-feuille?

R. — Un oiseau dans un arbre.

### Un Prix

— Enfin, tu as eu un prix... Lequel?

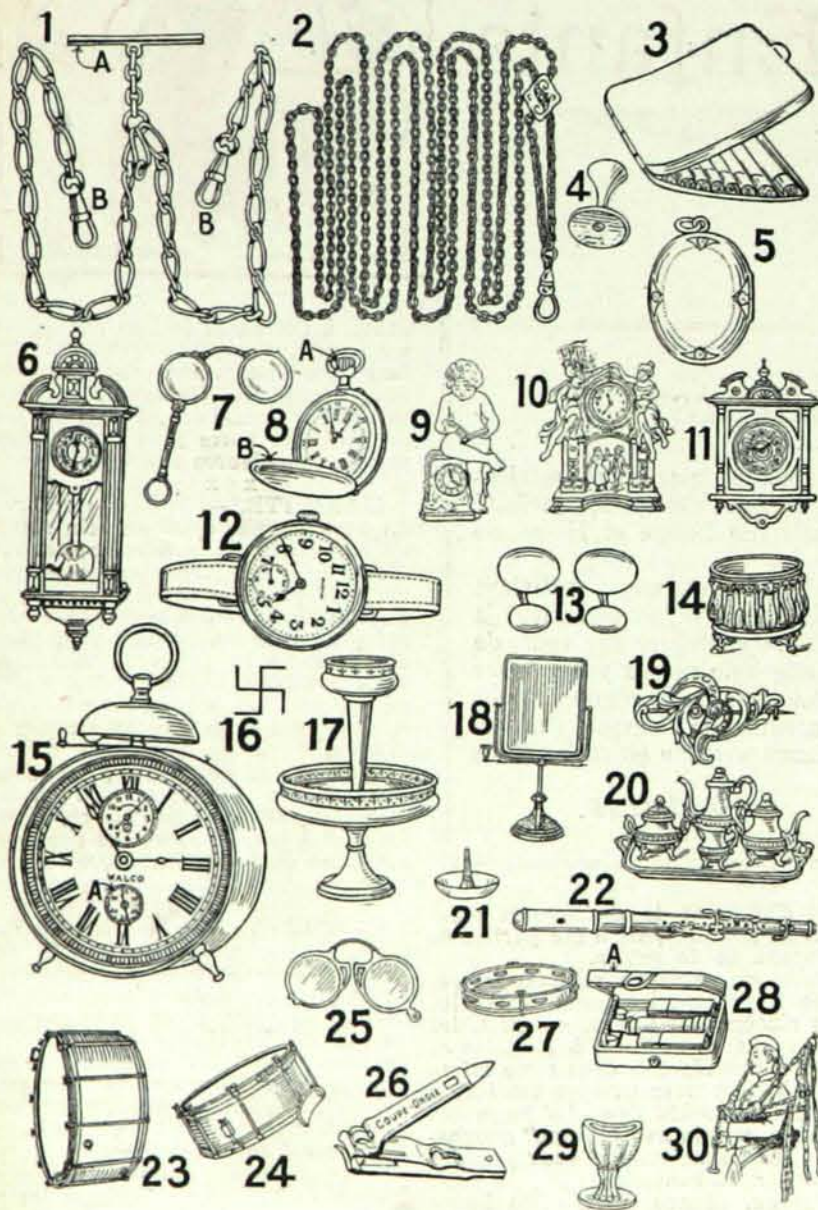
— De persévérance Papa... J'ai tenu la queue de la classe toute l'année!

x x x x

Q. — Je suis rose sans être rose et pourtant je suis bien rose?

R. — Une rose blanche.

# Parlons mieux!



Extrait de 2,000 mots bilingues par l'image, par l'abbé Etienne Blanchard. Prix : 30c. Du même auteur : *Dictionnaire du Bon Langage* (60c pour n'importe laquelle des quatre éditions); *Jeux de Cartes du Bon Langage* (35c); *En garde!* (40c); *Le Bon Français en Affaires* (50c); *1,000 mots illustrés* (50c); *Recueil d'idées*, qui vient de paraître (75c). Le tout franco. Timbres acceptés. Adresse : L'abbé Etienne Blanchard, Eglise St-Jacques, Montréal.

## ORFÈVREURIE, HORLOGERIE, LUTHERIE, etc.

- |  |   |
|--|---|
| <p>1. Gilette (chaîne).<br/>Vest chain, pocket to pocket chain.<br/>On la nomme ainsi parce qu'elle s'étale d'un gousset à l'autre du gilet.<br/>A) traverse: chain bar.<br/>B, B) mousquetons: snaps.<br/>Les mailles d'une chaînette s'appellent pailions.</p> <p>2. Sautoir.<br/>Neck chain.<br/>Chaîne qui se porte autour du cou en tombant sur la poitrine.</p> <p>3. Portecigarette.<br/>Cigarette case.</p> <p>4. Stéthoscope.<br/>Stethoscope.<br/>Pour ausculter la poitrine.</p> <p>5. Médaille.<br/>Locket.<br/>Se dit aussi breloque, portephoto, mais non loquet (de locket). Le loquet est une sorte de fermeture de porte.</p> <p>6. Régulateur.<br/>Regulator.</p> <p>7. Face à main.<br/>Lorgnette.</p> <p>8. Savonnette (montre à....)<br/>Hunting case watch.<br/>A) couronne: crown.<br/>B) couvercle, cuvette: cap.</p> <p>9. Pendulette.<br/>Chimney clock.</p> <p>10. Pendule de cheminée.<br/>Chimney clock, mantle clock.</p> <p>11. Cartel, pendule murale.<br/>Wall clock.</p> <p>12. Montre-bracelet.<br/>Wrist watch, strap watch.</p> <p>13. Boutons de manchettes.<br/>Cuff links.</p> | <p>14. Cachepot.<br/>Pot case.</p> <p>15. Réveil, réveil-matin.<br/>Alarm clock.<br/>Pas cadran. Ce mot désigne plutôt la surface sur laquelle les heures sont marquées.<br/>A) trotteuse de secondes: second hand.</p> <p>16. Svastika.<br/>Swastika.<br/>Croix gammée; certains bijoux ont cette forme.</p> <p>17. Surtout de table.<br/>Flower stand.</p> <p>18. Glace à raser.<br/>Shaving mirror.</p> <p>19. Broche.<br/>Brooch.</p> <p>20. Service à thé.<br/>Tea set.</p> <p>21. Baguer.<br/>Ring stand.</p> <p>22. Petite flûte.<br/>Piccolo.</p> <p>23. Grosse caisse.<br/>Bass drum.</p> <p>24. Tambour.<br/>Snare drum.</p> <p>25. Lorgnon.<br/>Eye glass.</p> <p>26. Ongler, coupe-ongle.<br/>Nail cutter.</p> <p>27. Tambour de basque.<br/>Tambourine.</p> <p>28. Nécessaire à raser.<br/>Shaving set.<br/>A) écrin: case.</p> <p>29. Oeillère, lave-oeil.<br/>Eye-bath cup.</p> <p>30. Pibroch, cornemuse.<br/>Bag pipe.</p> |
|--|---|

## VETEMENTS ECCLESIASTIQUES, CHASUBLERIE

- |  |   |
|--|---|
| <p>1. Chanoine.<br/>Canon.<br/>A) barrette: biretta.<br/>B) rabat: band.<br/>C) camail: camail.<br/>D) soutane: cassock.</p> <p>2. Croissant (chandelier).<br/>Crescent.</p> <p>3. Pèlerine.<br/>Cloak.<br/>A) chapeau romain: roman hat.</p> <p>4. Service à burettes.<br/>Cruet set.<br/>A) burettes: cruets.<br/>B) plateau: tray.</p> <p>5. Manteau romain.<br/>Roman mantle.</p> <p>6. Baptistère.<br/>Baptistery.<br/>Ne pas confondre avec baptistaire ou extrait de baptême.</p> <p>7. Piquecierge.<br/>Candle stand.<br/>Se dit aussi: brûlecierge.</p> <p>8. Rampe (chandelier en....)<br/>Inclined candlestick.</p> <p>9. Suisse et accessoires.<br/>Beadle and accessories.<br/>A) bicorne: bicorn.<br/>B, B) écharpe: scarf.<br/>C, C) épauettes: epaulets.</p> | <p>D) hallebarde: halberd.<br/>E) pommeau (de canne):ommel.<br/>F) canne: cane.<br/>G) épée: sword.</p> <p>10. Costume de ville.<br/>Clergyman suit.<br/>A) redingote: frock coat.</p> <p>11. Costume de voyage.<br/>Travelling suit.</p> <p>12. Costume de ville.<br/>Out-doors dress.<br/>Ce manteau porte le nom de douillette. C'est à tort qu'on donne le nom de douillette à une sorte de couverture de lit qui s'appelle courtepointe ou -dredon. On désigne aussi par ce nom un petit fauteuil bas à dos cintré et à bras arrondis.</p> <p>13. Signet.<br/>Book mark.<br/>Larousse fait prononcer siné.</p> <p>14. Bourse à quéter.<br/>Collection purse.</p> <p>15. Chasuble.<br/>Chasuble.</p> <p>16. Dalmatique.<br/>Dalmatica.</p> <p>17. Etote.<br/>Stole.</p> <p>18. Chape.<br/>Cope.</p> |
|--|---|



## JE NE LE CROIS PAS!

COMME question de fait, peu de gens le croient — vous devez en faire la preuve vous-même... il ne sert à rien de vous isoler et de vous faire de la bile quant il y a un moyen assuré d'en sortir... Prenez votre paquet de cartes à jouer "SPORTS", mêlez les, convainquez-vous comme elles sont douces au toucher, puis appelez vos amis... de la compagnie, c'est ce qu'il vous faut... la vie vous sourit de nouveau... la vie vaut d'être vécue... essayez le.

## SPORTS PLAYING CARDS

A Product of  
CANADIAN PLAYING CARD  
COMPANY, LIMITED  
MONTREAL

2

# La Bonne Cuisine

## LES GATEAUX AU BEURRE

Recettes fondamentales,  
de toutes les autres

Voyons aujourd'hui la suite de notre entretien sur les gâteaux et étudions les détails de leur préparation dite "au beurre".

Comme il a été expliqué au chapitre des gâteaux "éponge" on n'emploiera que des ingrédients de première qualité et on procédera avec méthode afin qu'aussitôt la pâte mêlée le gâteau soit enfourné.

### Préparations préliminaires

Avoir à portée de la main tous les ustensiles requis pour la préparation de la pâte. Préparer les moules. Préparer et mesurer avec soin tous les ingrédients qui entrent dans la préparation du gâteau. Se rappeler que toutes les mesures doivent être rases et employer des tasses et des cuillères à mesurer dites standard ou étalon.

### Item No. 1 — Ustensiles requis

1 Bol en faïence à fond arrondi; 2 ou 3 petits bols pour les oeufs; 1 bat-oeufs; 1 ou 2 cuillères en bois, avec fentes, si possible; 1 tasse à mesurer; 1 jeu de cuillères à mesurer; des moules à gâteaux; 1 treillis.

### Item No. 2 — Préparation et remplissage des moules

Pour les gâteaux au beurre les moules doivent être graissés. Pour graisser les moules, faire fondre de la graisse ou du beurre et graisser les moules à l'aide d'un petit pinceau. Au moment d'y verser la pâte, saupoudrer les moules légèrement avec de la farine et les retourner à l'envers, puis secouer la farine qui n'adhérerait pas aux parois du moule. Ce procédé a pour effet de donner une surface lisse au gâteau. Si on emploie des moules à parois unies, les doubler de papier brun; graisser et fariner comme plus haut. Il est à conseiller de mettre 2 ou 3 épaisseurs de papier dans le fond du moule pour les gâteaux aux fruits.

En versant la pâte dans les moules, on doit éviter d'en laisser couler le long du bord et on ne doit jamais remplir les moules à plus des 2/3 de leur hauteur; autrement la pâte monterait trop et renverserait. Pour que le gâteau ait une surface plane, on doit à l'aide du dos d'une cuillère, renvoyer la pâte vers les parois du moule et faire une légère dépression au centre.

### Item No. 3 — Préparation et manière de mesurer les ingrédients

1. — Mesurer et tamiser ensemble les ingrédients secs, 2 ou 3 fois, afin qu'ils soient bien mêlés; on aura eu soin auparavant de mettre de côté 1-5 de la farine au cas où celle qu'on a employée aurait absorbé une plus grande quantité de liquide que la moyenne des farines.

2. — Mesurer le beurre, à la cuillère, pour de petites quantités; le peser s'il s'agit de grandes quantités, car il est très difficile de mesurer les matières grasses dans une tasse et il s'en perd toujours un peu. Si le beurre est trop dur, le laisser à la chaleur pour le faire ramollir, mais ne jamais laisser fondre.

3. — Batta les oeufs entiers ou séparément selon la recette, cependant, on doit toujours avoir soin de les casser dans un bol séparément, au cas où on aurait la malchance d'en avoir un qui ne serait pas frais et par le fait même qui gâterait tous les autres.

En ayant tout à portée de la main, la préparation de la pâte ne prendra que quelques instants.

### Item No. 4 — Température du four

Tout dépend du poêle que l'on a pour ce qui concerne la température du four, et ce n'est que l'expérience qui peut démontrer le temps requis pour obtenir divers degrés de température.

### Tableau des températures

250° F. à 350° F.	Four doux.
350° F. à 400° F.	Four modéré.
400° F. à 450° F.	Four chaud.
540° F. à 550° F.	Four très chaud.

Pour juger de la température du four sans thermomètre, observer la méthode spécifiée à la leçon sur les gâteaux "éponge", c'est-à-dire que le four est considéré "modéré" si un morceau de papier blanc jaunit en 5 minutes; il est "chaud" si le papier brunit en 5 minutes.

Pour les gâteaux au beurre, le four doit être chaud. Cependant, il faut se rappeler que si les gâteaux sont cuits dans de petits moules, la température du four doit être plus élevée que si le gâteau est cuit dans un grand moule. On doit aussi tenir compte de la profondeur du moule. Pour démouler le gâteau procéder comme pour les gâteaux "éponge".

### Recette type de Gâteau au beurre

#### Proportions :

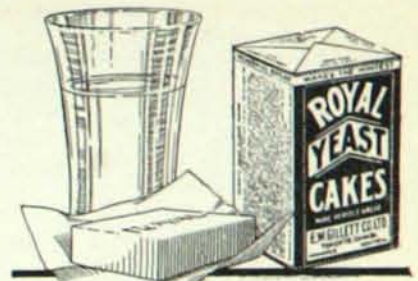
- 8 à 12 cuillerées à table de beurre.
- 1 tasse de lait ou d'eau.
- 2 tasses de sucre.
- 4 oeufs.
- 3 tasses de farine.
- ½ cuillerée à thé de poudre à pâte.
- 1 cuillerée à thé d'essence au goût.
- Ou 2 cuillerées à thé d'épices au goût.

#### Manière de procéder

Défaire le beurre en crème. Ajouter le sucre graduellement et battre jusqu'à consistance crémeuse. Batta les oeufs séparément et ajouter les jaunes au beurre et au sucre et battre de nouveau. Ajouter le liquide et la farine tamisée avec les autres ingrédients secs en alternant. Quand le tout est mêlé, battre vigoureusement pendant quelques instants. Incorporer délicatement les blancs d'oeufs battus en neige. Se rappeler qu'on ne doit pas battre la pâte une fois que les blancs d'oeufs y ont été incorporés. Si le fourneau n'était pas à point, on devrait tenir les blancs d'oeufs au frais et ne les ajouter qu'au moment d'enfourner. Verser la pâte dans les moules et enfourner aussitôt.

Conseils. — Quand la quantité de sucre forme plus du double de celle des matières grasses employées, et que la préparation requiert des oeufs, battre la moitié du sucre avec le beurre et l'autre moitié avec les jaunes d'oeufs et combiner les deux mélanges. Si la recette ne requiert pas d'oeufs, après avoir mis la moitié du sucre, ajouter un peu de liquide. Quand la préparation comprend soit des noix, des fruits secs ou confits, les ajouter au mélange de sucre et de beurre afin d'éviter qu'ils tombent au fond du moule. Si on oubliait ce détail, on devra passer les fruits légèrement à la farine pour obtenir le même résultat.

On donne à la recette ci-haut décrite le nom de l'aromate qu'on y ajoute ou de la glace dont on recouvre le gâteau. Si on fait un gâteau, à l'essence seulement, il est sage de mettre la plus grande quantité de beurre mentionnée. Si on ajoute du chocolat, des raisins, des dattes, ou des figues, 8 cuillerées à table suffiront. Pour un gâteau au chocolat, faire fondre 2 onces de chocolat à la vapeur et ajouter au mélange de beurre et de sucre.



## Prenez-vous du Levain pour votre santé?

Si vous tenez à cette bonne habitude, prenez les galettes de Levain Royal — la qualité la plus élevée depuis plus de 50 ans. Trempez une galette de Levain Royal avec un peu de sucre, dans de l'eau tiède pour toute une nuit. Remuez bien, filtrez et buvez le liquide. Pour rendre ce liquide plus agréable au goût, ajoutez-y le jus d'un orange.

## LES GAULETTES DE LEVAIN ROYAL



## Les Imitations ne font pas exiger le Sirop Mathieu

DE GOUDRON ET D'EXTRAIT DE FOIE DE MORUE

En vente partout — Gros façons  
Cte J. L. Mathieu, Props., Sherbrooke, P.Q.

## UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R28P  
BOITE 59 WINDSOR, ONT.  
En vente chez les meilleurs pharmaciens



### Courbature

Frottez énergiquement au Minard la région endolorie. Faites bien pénétrer le liniment. Le Minard soulage courbature et douleur. Indiqué dans les cas de torticolis, muscles endoloris, foulures, entorses, contusions.

Liniment Blanc Supérieur 60¢



### UN NEZ PARFAIT S'OBTIENT FACILEMENT



Le Modèle TRADOS No 25 refait tous les nez difformes, à la maison, sans douleur et rapidement. Le seul dispositif garanti redresser le nez. 100,000 clients satisfaits. Recommandé par les médecins. Modèle 25 jr, enfants. Demandez notre brochure gratuite qui indique comment vous en servir.

M. TRILETY, expert en redressement du nez.  
Dépt. 3162 Binghamton, N.Y.

# La Chasse aux Millions

I

## Scène de Ménage

UN rayon de soleil glissant en tapinois entre deux lames de persienne découpait une ronde lumineuse sur le tapis à fleurs du salon des anciens marquis de Montmaur. Ce point d'or sautillait gaiement et semblait donner la vie aux portraits d'ancêtres accrochés sur la tapisserie. Ici, un capitaine de mousquetaires, la moustache relevée, terrible, le feutre emplumé, crânement posé sur l'oreille, tirait son épée afin de pourfendre les Impériaux; là, une marquise de Trianon, à poudre et à paniers, minaudait en respirant le parfum d'une rose.

Les têtes des guerriers cuirassés ou sanglés dans des justaucorps de buffle, des belles dames à vertugadins, à camail violet, sortaient de l'ombre et y rentraient au caprice de la danse du rayon de soleil.

Juste devant la table où paraissait la contemporaine de Mme de Pompadour, une femme était debout. Cette femme de petite taille, aux épaules larges, tenait de la main droite, une rose et de la main gauche, un miroir à manche encadré d'argent doré. Elle regardait attentivement le portrait, approchait la rose de son visage et souriait d'un air béat. Puis, elle jetait les yeux sur son miroir et recommençait, relevant, un peu plus, la commissure des lèvres, prenant des airs de tête, faisant bouffer les dentelles blanches de sa robe de surah mauve avec des poses tout à fait réjouissantes.

A ce moment, la porte-fenêtre donnant sur le jardin s'ouvrit vivement, et le soleil fit irruption dans le salon en même temps qu'un homme en complet de coutil, essoufflé, le visage rouge et suant.

—Ouf! gémit cet homme en se tamponnant énergiquement le front et les joues, quelle fournaise! Ce mois de septembre est plus chaud que ne le fût juillet... La terre éclate; moi, je n'en puis plus.

Derechef il s'épongea le cou.  
La dame au miroir se retourna.  
—Aussi, quelle idée, répliqua-t-elle aigrement, d'aller courir les prés à cette heure.

—Je voulais lever un certain coin de rivière où tous les jours vient un martin-pêcheur... Je l'ai saisi au vol, tu vas voir...

Il prenait, ce disant, une boîte d'acajou qu'il avait posée en arrivant sur une console et continua :

—Tu vas voir. Une merveille, mon instantané; une vraie merveille, bobonne.

La dame contracta son visage en une grimace de colère.

—M. Dutheil, fit-elle, mordante, vous avez des façons de parler absolument déplacées.

—Déplacées! C'est déplacé de t'appeler bobonne? Elle haussa dédaigneusement les épaules.

—Vous ne sentez rien; vous resterez toute votre vie, un homme du commun.

Elle accentua ces mots avec tout le mépris qu'elle put trouver en son cœur fielleux.

—Je n'aime pas, non plus, que vous m'appeliez Constance. Est-ce que je vous donne votre ridicule prénom d'Archange, moi?

—Mais, bobonne est un petit nom d'amitié que depuis vingt-cinq ans...

—Raison de plus pour cesser.

—Tu ne le trouvais pas choquant, quand nous étions rue du Bac. Toi-même, en ce temps-là, tu disais : "Mon gros" ou bien "mon loup".

—Monsieur, ne comprendrez-vous jamais qu'il faut changer de langage et de manières en changeant de condition? Vous ne devez plus vous souvenir de la rue du Bac, ni de votre ancienne profession.

—Je n'en rougis pas, protesta M. Dutheil, se redressant. J'ai gagné rue du Bac, trois beaux petits millions, et dans mon métier de fabricant de corsets, j'ai acquis de la considération... Je te rends justice, c'est ton corset-gentleman qui a commencé notre fortune. Pour une riche idée, ce fut une riche idée, tu te souviens que...

—Paix donc, gardez vos compliments pour les heures où les domestiques ne peuvent les entendre. Nos gens (elle se délectait à prononcer ce mot), vont et viennent dans les corridors, l'oreille aux écoutes et l'oeil au guet. Il n'est pas besoin de les mettre au courant de notre passé.

—Passé honorable.

—Je ne le nie point... Mais une plus longue discussion est inutile. M. et Mme Dutheil de Montmaur n'ont plus rien de commun avec les Dutheil, corsetiers, rue du Bac...

—A l'enseigne de la Guêpe d'Argent.

Elle eut un sourire cruellement dédaigneux et poursuivit sans relever l'interruption :

—Vous n'aspirez plus à faire fortune; vous postulez pour la croix d'honneur, la députation... Il

faut mettre votre ton et vos gestes d'accord avec ces hautes visées.

M. Dutheil ne répondit pas. Ennuyé de la mercuriale de sa femme et redoutant une explosion s'il ripostait, il se leva du divan sur lequel il s'était assis et se rapprocha de la porte-fenêtre pour la refermer. Il s'attarda à regarder au dehors.

Son regard plongeait sur un jardin merveilleusement fleuri dont les allées dégingolées la colline pour aller murer leurs plates-bandes dans la rivière fréillante et poissonneuse qui court rejoindre la Seine au-dessous de Vernon.

Une sorte de petit étang occupait le centre d'une pelouse, semée de gazon fin, qui se déroulait sous les fenêtres du salon. Le château de Montmaur s'y baignait la tête en bas; il enfonçait, au creux du bassin limpide, ses tourelles coiffées d'éteignoirs en plomb, ses murs de briques à la mode du temps de Louis XIII, ses balcons de fer forgé et son perron fleuri d'hortensias.

Les deux époux continuaient à garder le silence, mais Mme Dutheil ne reprenait pas son étude du sourire de la marquise; ses lèvres peintes au carmin restaient closes; son regard devenait dur, sous l'empire d'une préoccupation vive, et un pli mauvais creusait son front.

Au bout de deux ou trois minutes lourdes, elle reprit :

—Marguerite n'est-elle pas sortie avec vous?

—Si fait, je l'ai laissée dans le pré avec les bergères; elle guette le retour de son oncle et rentrera avec lui.

D'un pas rapide, Mme Dutheil traversa le salon. Son bras s'appuya sur le bras de son mari, toujours debout, devant la fenêtre. Il se retourna et, voyant le visage courroucé de sa femme, confus, il baissa les yeux. D'un ton sec, elle prononça :

—Encore une de vos sottises, monsieur. Vous autorisez chez votre fille, des façons ridicules. Faire société avec les fillettes du village, cela, je vous le demande, convient-il à Mlle Dutheil de Montmaur? Vous n'avez pas le moindre sentiment des convenances, monsieur.

—Ne te fâche pas. Marguerite, tu le sais, n'est jamais plus heureuse que lorsqu'elle peut courir la campagne. Cette enfant a, comme moi, des goûts champêtres...

—Dites grossiers.

Il ne parut pas entendre.

—Moi, j'adore les bois, les prés. Je me suis morfondu pendant vingt-cinq ans derrière mon comptoir de palissandre, je me dédommage, à présent, et je laisse notre fille libre de...

—Je ne le veux pas, prononça Mme Dutheil, en détachant chaque articulation.

M. Dutheil savait que lorsque sa femme parlait sur ce ton, toute réplique était inutile. Il se mit donc, sans répondre, à tambouriner sur la vitre.

—Je ne le veux pas, répéta Mme Dutheil, car ces habitudes campagnardes sont en opposition formelle avec mes projets d'avenir pour Marguerite.

Il continuait à battre la vitre à petits coups agacés.

—Répondrez-vous? fit-elle impatientée.

Il dit sans regarder sa femme :

—Pourquoi priver la petite de distractions?

—Elle a celles qui conviennent à notre rang, les promenades en voiture, les visites, les diners...

—Après lesquels on se moque de nous, grommela M. Dutheil.

—Vous dites?

Il hésita quelques secondes, puis enfin éclatant :

—Je dis que les châtelains des alentours, nous raillent. Ils viennent à nos fêtes, boivent notre champagne et rient dans notre dos... Je l'ai entendu de mes propres oreilles. "Des corsetiers... Ah! ah! ah!"

Mme Dutheil ne pouvait rougir sous son fard, mais sa voix tremblait de fureur concentrée, quand elle reprit :

—Des corsetiers! Des corsetiers qui les valent bien, ces nobles à écussions pour la plupart dédorés.

Elle rit d'un rire sec.

—Des corsetiers! Ils la trouvent bonne à faire une châtelaine, la fille des corsetiers! En avons-nous reçu de partout, à la ronde, des demandes en mariage! Cinq dans le dernier mois seulement.

Elle ajouta pour elle seule : "Il faut en finir. Quand Marguerite sera titrée ou seulement l'épouse d'un homme haut placé, on ne rira plus de ses parents."

Et, à son mari :

—Ne trouvez-vous pas, monsieur Dutheil, qu'il serait temps de choisir?

—Choisir quoi?

Ses épaules eurent un mouvement de pitié méprisante. Quel esprit obtus!

—Eh! tout simplement un mari pour notre fille.

—Elle n'est pas pressée.

—C'est un détail.

—Dans les prétendants actuellement sur les rangs, tu trouves donc le gendre de tes rêves?

Les lèvres de Mme Dutheil s'allongèrent en une moue.

—Pas précisément, mais cela ne fait rien, je suppléerai.

M. Dutheil eut un geste et un petit cri d'effarement :

—Tu suppléerai!

—Oui, je choisirai un garçon ayant des dehors et assez intelligent pour suivre le chemin où je le pousserai. Ceux qui se présentent, en ce moment, sont bien tournés...

—Ils n'ont pas de situation brillante...

—Justement parce qu'ils ne sont rien, ils voudront devenir quelque chose.

—S'ils sont ambitieux.

—Elle t'a dit ses préférences?

—Je ne m'inquiète pas de cela. Quand j'aurai choisi, je lui parlerai. Etudions d'abord l'affaire entre nous. Voyons, il y a le vicomte de Trégnac qui a laissé entendre...

—Un Gascon! Pas le sou! Une mince perception...

—Il possède un nom sonore, trois siècles d'ancêtres, un grand vignoble ruiné par le phylloxera; on le remettra en valeur.

—Et puis?

—Quoi?

—Qu'est-ce qu'il fera? Ton gendre se bornera à être viticulteur, à se faire primer dans les comices?

Elle sourit d'un air entendu et mystérieux.

—Un viticulteur devient aisément député; il peut être ministre tout comme un autre, président du Conseil, de la Chambre, de...

Elle s'interrompit, rouge de ce qu'elle osait penser.

—Je ne crois pas que M. de Trégnac plaise à Marguerite. Il passe pour aimer beaucoup les chevaux, les cartes, les femmes.

—Justement, les jeunes filles raffolent de ces mauvais sujets.

—Ma petite Margot n'est pas de ces sottises...

Mme Dutheil ne l'écoutait pas.

—Il y a encore M. Dumont des Essarts, l'avocat, qui pourrait se lancer dans la politique.

—Il est trop vieux pour épouser Marg...

—Seulement quarante-cinq ans.

—Seulement! presque ton âge; songe aux dix-huit ans de Marguerite...

—M. Dutheil, vous êtes d'une grossièreté révoltante. Il ne vous manque plus que de faire afficher que j'ai quarante-sept ans.

Mme Dutheil dissimulait avec un soin égal ses années et ses cheveux gris. Elle y réussissait assez bien pour que les trente-cinq ans qu'elle consentait à avouer, ne provoquassent que des sourires discrets.

Son cabinet de toilette était le mystérieux sanctuaire où, chaque jour, elle se plongeait dans une fontaine de Jouvence alimentée par les alambics des parfumeurs à la mode.

M. Dutheil venait donc de faire à la coquette, sur le retour, une de ces blessures cuisantes qui se ferment malaisément.

Aussitôt, il se rendit compte de son imprudence et essaya de la réparer.

—Ne prends pas mes paroles en mauvaise part, pria-t-il, timide. C'est, au contraire, un compliment, tu parais si peu l'âge que tu as, en réalité, que je l'oublie toujours...

—C'est pour cela, sans doute, que vous dites de des Essarts plus jeune que moi : "Il est trop vieux."

—Quelle différence! Des Essarts commence à se poudrer fortement; il bedonne, tandis que toi, bob... tu as toujours la même grâce et la même fraîcheur qu'au temps lointain où j'allais te faire la cour en mangeant des meringues dans la pâtisserie de ton bonhomme de père. Qu'elles étaient délicieuses, servies par tes blanches mains!

L'excellent Dutheil n'y mettait aucune malice, mais il n'était vraiment pas heureux dans le choix de ses propos galants.

—De mieux en mieux; humiliez-moi en me rappelant la petite boutique de la rue de Sèvres, et parce que je suis une douce victime...

Un gémissement l'interrompit. Il la regarda, une lueur éperdue dans ses bons yeux. La douce victime écrivait un pleur au coin de sa paupière artistement peinte.

Il s'approcha d'elle, d'un air repentant, mais elle lui tourna le dos et alla s'enfouir dans un vaste fauteuil en chiffonnant ses dentelles rageusement.

Lui, craignant de s'enfermer davantage, abandonna la dame à sa mauvaise humeur, il se retourna vers le jardin et se mit à contempler avec intérêt, un paon qui faisait la roue sur la pelouse en jetant de temps en temps, les deux notes de son cri exécrationnel.

Il ne pouvait empêcher son esprit d'établir une in-

# La Bonne Cuisine

## Gâteau à la hâte

### Proportions :

8 cuillerées à table de beurre très mou.  
 3 oeufs entiers non battus.  
 ½ tasse de lait.  
 1 tasse de sucre.  
 1 ½ tasse de farine.  
 2 cuillerées à thé de poudre à pâte.  
 ½ cuillerée à thé de sel.  
 2 cuillerées à thé d'épices ou de muscade.  
 Ou 1 cuillerée à thé d'essence au goût.

**Méthode.** — Tamiser tous les ingrédients secs ensemble dans un grand bol à fond arrondi, ajouter tous les autres ingrédients et brasser jusqu'à mélange parfait et ensuite battre vigoureusement soit avec une cuillère en bois, ou un fort bat-oeufs Dover, jusqu'à ce que le mélange soit blanc et crémeux. Verser dans un moule graissé et faire cuire à four modéré 45 minutes ou plus.

**Note.** — Un gâteau préparé de cette manière n'aura pas une texture aussi fine, mais le goût en sera tout aussi bon et l'avantage qui le caractérise c'est que le tout est vite fait. Des fruits s'ajoutent très bien à ce mélange si on le désire.

## Gâteau aux pommes

### Proportions :

8 cuillerées à table de beurre.  
 1 oeuf bien battu.  
 1 tasse de raisins Sultana.  
 1 tasse de raisins Corinthe.  
 1 ¼ tasse de farine.  
 1 cuillerée à thé de bicarbonate de soude (Soda à pâte).  
 1 cuillerée à thé de cannelle.  
 ½ cuillerée à thé de clou de rifoile.  
 1 tasse de purée de pomme très épaisses et non sucrées.

Procéder pour la méthode rapide. Faire cuire à four modéré pendant 1 heure et demie. Employer un moule à cheminée de préférence.

# Le Foyer Moderne

Son organisation, son hygiène, son confort. Les méthodes modernes au service de la femme

**S**ANS aller jusqu'à dire que la Femme d'aujourd'hui répu- gne aux besognes ménagères, on peut affirmer franchement, sans arrière pensée, que même pour celles qui ont l'amour, la fierté de leur intérieur, il est des travaux que les jeunes femmes de notre époque essaient de simplifier, tout au moins, si elles ne peuvent réussir à les complètement éviter. Ont-elles vraiment tort, comme se plaisent très facilement à le proclamer certains retardataires, trop enclins à s'accommoder de ce qui existait autrefois, sans vouloir améliorer le sort de la femme et surtout dans l'espérance de la maintenir en un certain état d'infériorité morale? Nos grand-mères avaient quelque orgueil de se dire de bonnes ménagères et elles restaient pour la plupart confinées dans ces fonctions. Nous évoluons, et, portant notre activité en d'autres limites, nous tendons à donner moins d'importance à ces "corvées" de cuisine, nettoyage, lavages, etc... dont on accablait alors la femme, laquelle finissait bien par se croire vouée sans remission à ces besognes parfois rebutantes.

Les raisons de cette différence dans la façon de faire, dans la manière de vivre tiennent dans ce fait que la guerre a, dans ce domaine, comme dans tant d'autres, apporté son bouleversement.

Pour beaucoup d'entre nous, il a fallu songer à se passer d'aide : la domesticité devenue plus rare, se paie fort cher, si modeste soit-elle; les ressources qui, en d'autres temps, auraient pu assurer une femme de ménage ou même une bonne, ne suffisent plus à ce "luxe". Et puis, d'autre part, combien d'entre nous se sont vues dans l'obligation de trouver des emplois, de se livrer à des occupations rémunératrices qui permettent au ménage de se maintenir à un niveau au-dessous duquel on ne saurait le voir descendre?

Enfin, les habitudes, le genre de vivre ont totalement changé et il a fallu, pour rester dans le mouvement, organiser de tout autre façon le budget domestique.

Puis encore, les principes d'hygiène ont été en honneur, qu'autrefois,

jusque dans les plus humbles ménages.

Pour nous résumer, la femme moderne veut un intérieur confortable et bien tenu, mais elle ne veut pas, pour cela, être astreinte à rester sans élégance, à ne pas prendre sa part de vie extérieure; et comme ses ressources sont relativement limitées, il lui a fallu trouver la solution lui donnant la possibilité d'allier ces diverses aspirations avec ses moyens pécuniaires.

Et, pour alléger ce travail de l'intérieur, qui reste malgré tout d'une grosse importance pour la femme soucieuse du confortable des siens et d'elle-même, elle a montré ses nouveaux besoins, elle les a dit à ceux qui pouvaient lui venir en aide et c'est ainsi qu'est née la nouvelle méthode d'organisation ménagère, méthode scientifique, pratique, mécanique.

Il faut, en effet, que l'on sache partout qu'il est des instruments perfectionnés, et cependant très simples à la fois permettant, dans un ménage, des économies de toutes sortes : combustible, peine, travail, temps, santé, etc...

.....

Qu'elle reste chez elle ou bien qu'elle soit obligée d'aller travailler au dehors, la femme, la femme soigneuse ne peut se soustraire complètement aux travaux journaliers qui toujours lui incombent et toujours lui incombent, soit qu'elle les exécute elle-même, soit qu'elle les fasse exécuter.

Il faut enlever cette poussière pénétrante et tenace qui s'infiltré par les moindres interstices et se dépose partout, cette poussière qu'autrefois plumeaux, torchons et balais déplaçaient et mettaient en suspension dans l'air, la rendant plus dangereuse, plus malsaine. L'aspirateur, qui tend à s'imposer dans les intérieurs même les plus modestes, absorbe et élimine cette poussière et ces microbes dangereux.

Bien peu d'intérieurs n'ont pas, aujourd'hui, des parquets cirés dont l'entretien, s'ils reste confié à la brosse vulgaire, est des plus pénibles. Des appareils ingénieux et à la portée

(Suite à la page 29)

Un déjeuner pris tranquillement avec du café

**SEAL BRAND**

~ voilà le moyen de bien commencer la journée!

1137



**Gin Canadien Melchers**  
**Croix d'or**  
 LA BOISSON LA PLUS SAINE

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited  
 MONTREAL

## UN SOULAGEMENT CERTAIN AUX MAUX DE FEMMES

TRAITEMENT GRATUIT DE 10 JOURS



"Orange Lily" est un soulagement certain à tous les maux de femmes. On l'applique à l'endroit affecté et il est absorbé par le tissu malade. La matière inutile accumulée dans la partie congestionnée est expulsée, de là soulagement fébrile, par les vaisseaux sanguins et les nerfs sont tonifiés et renforcés, la circulation redevient normale. Comme le traitement repose sur des données strictement scientifiques et agit au foyer même de la maladie, ce ne peut que faire du bien dans tous les cas de dérangements féminins, y compris les menstruations retardées ou douloureuses, la leucorrhée, chute de la matrice, etc.

Pris \$2.00 la boîte, suffisante pour un mois de traitement. Un traitement gratuit, suffisant pour 10 jours, valant 75c, sera envoyé GRATIS à toute femme souffrante qui nous fera parvenir son adresse. Incluez trois timbres et adresses: Mrs Lydia W. Ladd, Dept. 63, Windsor, Ont.

EN VENTE PARTOUT DANS LES MEILLEURES PHARMACIES

**Seulement 10cts.**  
**RIEN DE PLUS À PAYER**

Une seule à chaque client

Envoyez seulement 10 cts en argent ou timbre poste pour nous aider à défrayer les frais d'emballage et d'envoi et nous vous expédierons un véritable DIAMANT AUTRICHIEN pesant environ un karat.

Voici la plus belle imitation du diamant. Brillant aux couleurs multiples le DIAMANT AUTRICHIEN trompe même les experts. Comparez-le avec un diamant valant \$100.00 et si vous trouvez la différence retournez-le et nous vous remettrons votre argent.

Cette offre extraordinaire n'est que pour quelques temps, profitez-en. ENVOYEZ VOTRE COMMANDE AUJOURD'HUI.

UNITED SUPPLY CO., REG'D  
 P. O. BOX 50 LIMLOU, QUEBEC, P. Q.



## DU PAPILLON DE LA MODE à la femme dont les revenus sont limités.

Les Patrons de "Mon Magazine" satisfont ce désir particulier d'originalité dans l'élégance, et ils constituent en même temps une économie.

Si vous voulez avoir cette apparence bien mise, vous ne manquerez pas de choisir les modèles publiés dans "Mon Magazine".

discrète comparaison entre l'arrogant porteur d'éventail et la boudeuse en robe mauve dont il sentait les yeux colères rivés sur lui.

Le silence exaspéra le besoin de dispute de Mme Dutheil. Afin d'obliger son débonnaire époux à revenir sur le terrain, elle murmura comme se parlant à elle-même, mais sur un ton décidé :

—Peut-être bien choisirai-je pour Marguerite M. d'Aurilly.

—M. Dutheil répliqua vivement :

—Un huitième d'agent de change.

—C'est très joli. La dot de sa femme, l'aidera à devenir unité. Beau garçon, trente-deux ans, situation d'avenir, manières affables, esprit courtois... Un boursier peut aller loin.

—Trop loin, lança Dutheil, agressif à son tour.

Ce d'Aurilly avec sa raie soignée, sa boutonnière fleurie, ses pantalons clairs, sa redingote longue, son stick à pomme de lapis mordue par un serpent, l'agaçait.

—Avouez qu'il vous déplaît, fit Mme Dutheil.

—Heu, heu, heu, il ne me plaît pas; c'est une nuance.

—Si subtile que mon esprit grossier la saisit imparfaitement, mais...

Elle s'interrompit; un bruit confus et soudain, éclatait dans le hall qui accédait au salon : un rire amusé, un égrènement de perles, des interjections bouffonnes, des abois rauques.

—Qu'est-ce? s'informa Mme Dutheil, l'oreille tendue.

—J'entends rire Marguerite.

—Et grogner Augustin. Quelle extravagance, ce fou a-t-il encore imaginé?

M. Dutheil, curieux de savoir, ouvrit la porte.

Aussitôt une voix enjouée s'exclama :

—Ce n'est rien, père, c'est une couleuvre qui vient de s'échapper de la boîte de mon oncle.

—Prends garde, animal, gronda celui-ci, tu pourrais l'écraser.

M. Dutheil recula avec une prestesse digne d'éloges.

En même temps, un cri suraigu s'entendit dans le salon suivi d'un fracas désordonné.

Un bonheur-du-jour, chargé de saxes délicats et d'ivoires curieux s'abattait à grand bruit sur les débris des bibelots fragiles.

On accourut à ce vacarme, et l'on vit avec stupéfaction Mme Dutheil de Montmaur, dédaigneuse du décorum, hissant sa massive personne sur un canapé de soie crème à fleurs roses.

Et là, collée au mur, la face blêmie sous son fard, les yeux arrondis, les jupes ramenées dans ses deux mains crispées et découvrant ses jarretières serties de strass, elle ouvrait une bouche énorme et poussait sans interruption des cris affolés.

L'oncle Augustin éclata de rire à ce spectacle burlesque, M. Dutheil et Marguerite se continrent avec peine.

—Rassure-toi, mère, dit la jeune fille, ce n'est rien : une jolie couleuvre inoffensive...

—Que Zizi vient d'étrangler, observa M. Dutheil.

Une caniche d'un noir de velours s'approchait, frétilant de la queue et des oreilles; de sa gueule pendaient mollement les anneaux d'un petit reptile vert foncé, glacé d'or clair.

—Je suis désolé, ma chère, put articuler M. Augustin; cette sotte bête a pris la poudre d'escampette au moment où je me débarrassais de mon attirail de naturaliste; je regrette de t'avoir effrayée.

—Je te défends de reparaitre chez moi, reste dans ta ménagerie ou va-t'en au diable et bon voyage...

Tu es bien bonne, chère soeur, je te remercie.

M. Dutheil, dit très vite :

—Descends, Constance, voici le vicomte avec un inconnu.

Par la porte ouverte, on voyait deux hommes monter lentement les marches du perron.

—Ah! mon Dieu, et moi qui suis décoiffée, chiffonnée, lamentable...

Elle tendit vers son frère, un poing menaçant et se laissa glisser sur le canapé :

—Va, tu me paieras cela.

La voix sonore d'un valet de bon style annonça :

—M. le vicomte de Trégnac.

Le vicomte resta quelques secondes immobile d'étonnement devant le désordre du salon et l'air effaré des personnages. Il se demandait in petto si son arrivée mettait fin à une scène de pugilat, et celui qui l'accompagnait, un officier de marine en petite tenue, murmurait en passant la main sur son front envahi d'une pâleur furtive : "Les Dutheil! est-ce que je rêve?"

Chacun se remit vite et l'oncle Augustin alla vers Trégnac.

—Excusez-moi, vicomte, une amusante aventure...

—Très sotte, au contraire, interrompit la voix irritée de Mme Dutheil : une hideuse couleuvre lâchée

par M. Bessouet s'est jetée dans mes jambes et m'a fait presque évanouir de frayeur.

—Et voilà comment on écrit l'histoire, grommela l'oncle dans sa moustache.

Trégnac prit aussitôt un visage de circonstance.

—Oh! chère madame, je sympathise... Estes-vous au moins remise? Votre précieuse santé est si nécessaire à vos amis.

Cependant, l'officier oublié, demeurait à quelques pas en arrière, indécis.

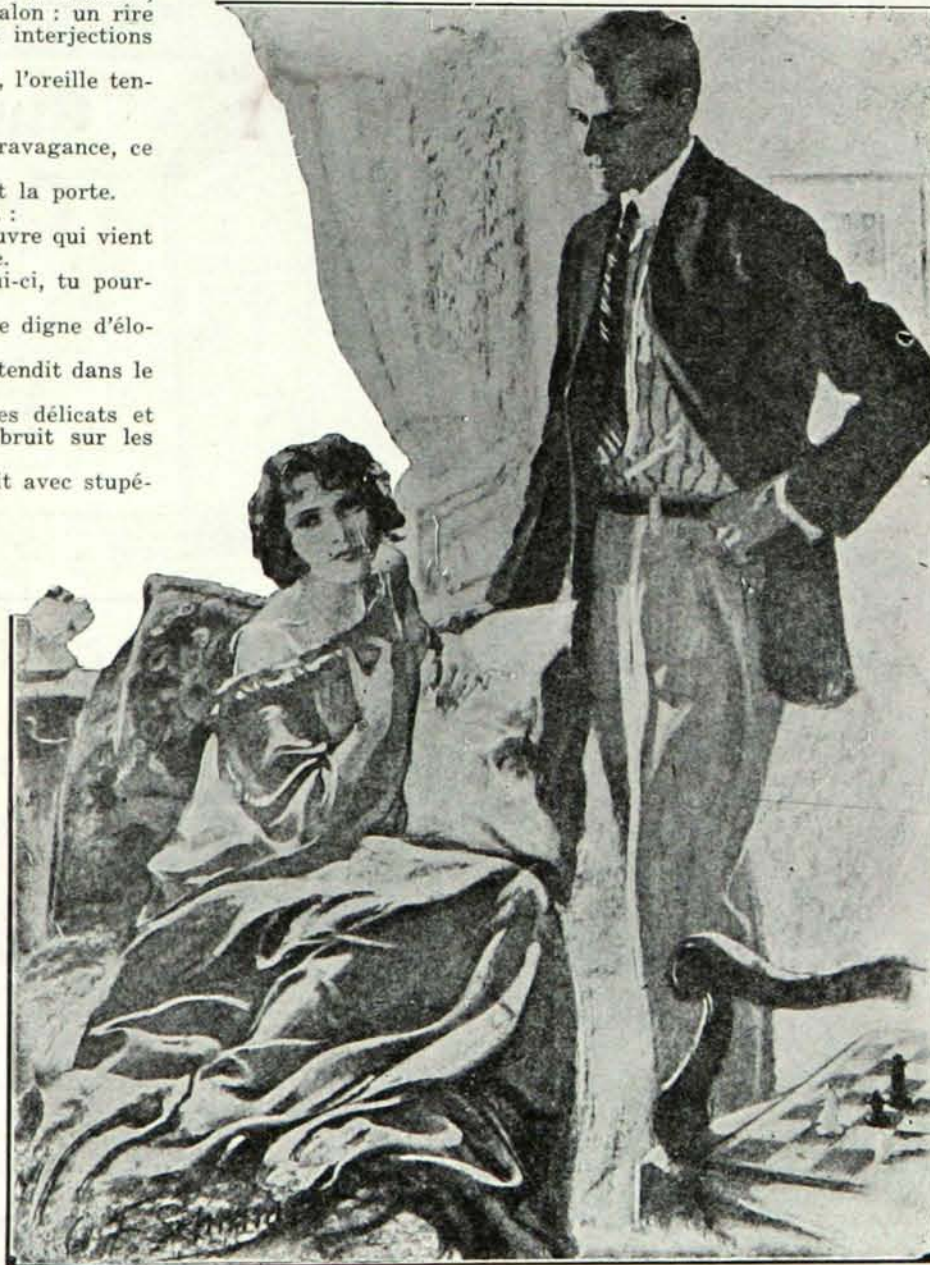
Dans l'ombre, dont les persiennes closes emplissaient le salon, les visages se dessinaient mal, et nul n'avait fait attention à cet inconnu qui accompagnait Trégnac, lorsque soudain le vicomte, jusque-là perdu dans ses effusions complimenteuses, se gratifia d'un solide coup de poing au milieu du front en s'exclamant :

—Saperlotte! où ai-je la tête? Voulez-vous me permettre, chère madame, de vous présenter un des plus distingués des officiers du Masséna, que commande mon oncle.

Il attira le jeune homme au milieu du salon :

—M. Maxime Cerney, dit-il en saluant bas.

Des exclamations se croisèrent.



—Max!

—Le petit Cerney!

—Quelle rencontre!

—Désagréable, marmonna Mme Dutheil.

L'oncle Augustin, M. Dutheil, la gracieuse Margot, s'empressaient vers l'officier les mains tendues.

—Tiens, tiens, tiens, vous vous connaissez? fit Trégnac, dont les yeux arrondis et la bouche ouverte disaient la stupéfaction.

—Un peu, répliqua joyeusement Bessouet. Ah! ça date de loin, du temps des taloches et des tartines.

—Et des bonnes parties au Luxembourg, rectifia Marguerite.

—Je ne vous aurais pas reconnu, affirma M. Dutheil.

Mme Dutheil était sur les épines. Cependant, mi-souriant, mi-attendri, Max dégagea ses mains de l'étreinte affectueuse des deux hommes, effleura les doigts satinés que lui tendait Marguerite et vint s'incliner cérémonieusement devant la châtelaine, qui lui jeta très bas ces mots hâtés : "Ne parlez jamais à Trégnac de la Guêpe d'Argent."

Un sourire de douce ironie releva la lèvre fine du jeune homme. Il promit sur le même ton :

—Fiez-vous à ma discrétion, madame.

Le vicomte répétait : "Vous vous connaissez?"

—Eh! parbleu, répliqua Max : mes parents trop absorbés par le labeur quotidien, pour s'occuper de moi, étaient heureux que Mme Dutheil...

—... De Montmaur, souffla-t-elle...

—... De Montmaur, répéta-t-il imperturbable, voulut bien permettre à la gouvernante de Mlle Marguerite de m'emmener avec elle au Luxembourg. (Il eut vers la jeune fille un sourire discret). Je n'ai pas oublié votre nom, vous voyez, ni celui que tout le monde vous donnait dans le jardin : Perle d'or.

—Quel joli synonyme de Marguerite la blonde! modua Trégnac, d'une voix langoureuse.

En même temps, il songeait : "Touchants, très touchants et vivaces, ces souvenirs d'enfance. Aurais-je comme un sot introduit le loup dans la bergerie? La concurrence était déjà lourde avec Dumont des Essarts et d'Adrilly. J'avais à mon actif que Trégnac et d'Albret furent contemporains, que des Essarts n'est que Dumont, tout court, que d'Aurilly doit sa particule à une complaisance grammaticale et que les parents de la belle Marguerite, prirent plus la noblesse dont ils manquent, que l'argent dont ils ont assez. Diable! diable! mes affaires se gâteraient-elles?"

L'oncle Augustin aussi monologuait en son for intime :

—Peste! très habile, le gaillard! Il donne du Montmaur à Constance, comme si c'était de l'histoire ancienne, et transforme Catherine, la bonne à tout faire, en gouvernante de la reine Margot. Très, très habile! la châtelaine de céans va le mettre dans ses papiers.

Son petit oeil gris pétillant de malice sous ses sourcils emmêlés, glissa un regard narquois vers Marguerite, toute rose, et se reporta sur Max, un peu pâle; sa rude moustache s'agitait gaiement sur ses lèvres de bonne humeur. Il caressa d'un geste familier la brosse épaisse de ses cheveux coupés ras, et se mit à rire tout haut.

On le regarda.

—Ne faites pas attention, expliqua-t-il, je ris de mon accoutrement; permettez-moi d'aller vite changer. J'ai l'air d'un sauvage.

Il se mirait dans un panneau de glace qui descendait du plafond au parquet.

Une grande blouse de coutil aux poches innombrables, larges et profondes, l'enveloppait du col aux genoux. D'une boîte verte de botaniste, qu'il portait en bandoulière, sortaient des bouteilles de fleurs agrestes; ses poches se gonflaient de pierres; un marteau de géologue et des pinces pointaient de-ci, de-là. Ses cheveux se couvraient de houppettes soyeuses, arrachés aux vrilles emplumées des clématites.

Il s'enfuit en riant et disant : "A tout à l'heure."

Mme Dutheil commençait à se remettre de son émoi; l'entrée presque simultanée de la couleuvre et de Max Cerney, était bien pour troubler une placidité plus robuste que la sienne. L'une, avait dérangé ses artifices de toilette; l'autre, menaçait de démolir l'échafaudage laborieusement édifié de sa noblesse de millionnaire. Heureusement, que ce garçon intelligent avait tout de suite compris la situation. N'importe! c'était un danger.

## II

### Présentations.

Les Dutheil s'étaient introduits dans la dépouille des Montmaur, moins de deux ans auparavant. C'étaient de braves gens, favorisés par un caprice de la fortune et devenus millionnaires sans trop savoir comment.

Pas plus avisés que bien d'autres, ni plus, ni moins après au gain que la moyenne des commerçants, sobres dans leur vie, réglés dans leurs affaires, à cheval sur les principes d'honnêteté légués par leurs parents, ils avaient vu leur modeste pécule, faire rapidement, entre leurs mains, la boule de neige. Leurs économies se transformaient vite en bonnes rentes bien solides. Pas de luxe à la Guêpe-d'Argent; des boiseries sombres, une ornementation de bon goût, sans dorures, ni glaces biseautéées, ni plafonds d'art; les patrons toujours debout et les plus actifs des ouvriers de la ruche. M. Dutheil prenait lui-même mesure aux gentlemen qui composaient sa clientèle masculine; Mme Dutheil, ne se fiait à nulle autre, pour savoir ce qui seyait le mieux, ce qui dessinait le plus parfaitement la ligne de Mme X... ou de Mme Z...

(Suite à la page 30)

# Le Foyer Moderne

(Suite de la page 27)

de toutes les bourses permettent de rendre plus facile cet entretien; d'autres plus importants transforment ce travail en une occupation attrayante presque.

Il en est de même du nettoyage des carrelages, pour lesquels des appareils nouveaux et variés ont été inventés.

La cuisson des aliments elle-même et la préparation des repas familiaux sont facilitées et activées par les ustensiles de toutes sortes dont les perfectionnements ne se comptent plus.

Il est des instruments divers qui permettent d'avoir à disposition immédiate la quantité d'eau chaude désirée, ce qui facilite grandement les travaux de nettoyage et favorise considérablement l'hygiène domestique.

Le lavage du linge, un des gros soucis de la maîtresse de maison, fidèle gardienne de la santé des membres de la famille et aussi de la durée de ses serviettes, nappes, torchons, linge de corps ou fantaisies fragiles, est rendu possible à domicile par l'emploi de machines pratiques et perfectionnées, supprimant toutes les opérations pénibles et désagréables et permettant ainsi une surveillance seule apte à supprimer les pertes, les échanges, les dégâts de toutes sortes, et surtout, la contamination.

La vaisselle, le plus grand cauchemar de la plupart de nos contemporains, peut être maintenant lavée, rincée, stérilisée, séchée automatiquement et cette répugnante corvée devient presque une distraction.

D'autres appareils permis encore aux budgets, modestes, font le nettoyage, rapide et parfait des couteaux, des ustensiles divers, des carreaux, l'épluchage des légumes la confection des purées, etc...

Des appareils de chauffage assurent économie et commodité, en même temps qu'une chaleur douce et régulière; des appareils d'éclairage bien conditionnés donnent une lumière rationnelle et reposante pour les yeux; des appareils frigorifiques de toutes sortes et plus ou moins compliqués maintiennent en pleine fraîcheur les

aliments, même au cours des plus accablantes chaleurs de l'été.

Cette énumération rapide est forcément incomplète.

Au cours des prochains entretiens, qui viendront à cette même place, nous étudierons ensemble tous les divers outils de ménage offerts à nous pour nous faciliter notre besogne, pour nous rendre plus agréable notre tâche de gardienne du foyer et nous permettre de jouir, en toute tranquillité et sans qu'en souffre notre intérieur, des distractions auxquelles peuvent bien, tout de même, prétendre les femmes, elles aussi.

\*\*\*\*

Et dans ces études diverses et détaillées des avantages des nombreux appareils que nous sont proposés et des services précieux qu'ils sont capables de rendre, je n'oublierai pas qu'un bon appareil ménager n'est pas un produit de luxe, sa qualité primordiale étant, de toute évidence, son utilité. Il doit pouvoir servir, mais encore "mieux servir", c'est-à-dire simplifier, rendre plus agréable et plus légère la tâche de la femme à son foyer, en un mot, améliorer son bien-être. Utile et nécessaire, il ne doit pas constituer simplement une fantaisie, une curiosité intéressante pour un jour par son originalité, et qui, reléguée demain, viendra inutilement encombrer un véritable arsenal domestique.

Et puisque nécessaire, je n'oublierai pas non plus qu'il faut pour pouvoir pénétrer partout, que son prix soit facilement accessible aux plus humbles. Il faut enfin qu'il soit solide, simple, pratique, d'une grande commodité d'emploi et surtout d'un entretien nul après usage; enfin, qu'il n'ajoute aucun souci aux préoccupations que la bonne tenue de son intérieur impose à la maîtresse de maison.

Ces principes, que se sont imposés ceux dont la tâche est de développer la nouvelle méthode, je les ferai miens dans ces excursions que je me propose en votre aimable compagnie.

## SOUHAITS

(Inédit)

**QUE** cette année éclore hier aux doigts du temps,  
— Fleur aux parfums qui sont des soirs et des aurores,  
Vous soit bonne, vous soit plus généreuse encore,  
Vous soit belle comme un poème en douze chants.

Et que chaque saison vous fasse heureux de vivre.  
Que l'été chante en vous de toute son ardeur,  
Que l'automne et le soir vous offrent leur douceur,  
Et que l'hiver vous charme avec ses fleurs de givre.

Qu'on n'entende jamais dans l'écho de vos ciels,  
Le bruit qu'en s'effeuillant sur l'amour font nos rêves;  
Et, lorsque vous irez, par couples, sur nos grèves  
Qu'on vous chante sans fin "les trois mots éternels".

Et que Mai — vous donnant ses sourires de roses,  
Ses rires de soleil, ses baisers de zéphir, —  
Ne permette jamais que vous voyiez mourir  
Une fleur : Car nos rêves sont des fleurs écloses !

Et quand les arbres blonds, de soleil accablés,  
Ecriront dans l'azur, chanteront sur les routes  
Le Poème des Nids!... que toutes les fleurs, toutes,  
Doublent votre printemps, par leur parfums doublés.

Je demande à la joie, à l'amour, à la vie,  
De tisser leur guirlande autour de vos instants,  
De mettre, entre vos doigts, tous vos rêves vivants,  
Et de verser en vous toute la Poésie!

Alice LEMIEUX.

La subtilité délicate en tout ce qui est japonais se révèle de nouveau dans la saveur captivante de ces incomparables thés "première récolte". Nulle autre que la feuille de la première récolte entre dans ce nouveau Thé Vert du Japon.

# THÉ DU JAPON

# "SALADA"

Tout frais des plantations

5107

**\$25 à Gagner**  
PAR SEMAINE  
DANS VOS MOMENTS DE LOISIR  
Si vous jouez  
**LA GUITARE HAWAÏENNE**



Maintenant vous pouvez apprendre à jouer cette musique entraînante CHEZ VOUS, dans votre maison, sans vous déranger. Avec notre méthode simplifiée sous la direction de Professeurs diplômés.

Nos élèves sont largement payés pour jouer au Radio, Théâtre, Soirées, etc.

Passer agréablement vos soirées, avec votre guitare, tout en gagnant de l'argent.

Commencez Maintenant.

Le seul Studio enseignant par la maille, avec cours complet de 52 leçons en FRANÇAIS.

Nous garantissons d'enseigner à jouer la Guitare Hawaïenne dans 3 mois.

ECRIEZ AUJOURD'HUI

pour recevoir de plus amples détails sur cette nouvelle méthode, ainsi que nos conditions de paiements faciles, quelques sous par jour, c'est tout ce qu'il faut pour devenir populaire et recherché.

Conservatoire de Musique Hawaïenne

STUDIO: 74 D RUE ST-JOSEPH

QUEBEC

## ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL DE MUSIQUE "LA LYRE"

Paraît tous les mois, avec douze pages de musique valant plus de \$1.00 chaque fois.—  
En plus d'une littérature musicale choisie.

ABONNEMENT: Par An: \$2.50 — 6 mois: \$1.50 — Le Numéro: 25c

# La Chasse aux Millions

(Suite de la page 28)

Exactitude et probité, c'était, affirmait Mme Dutheil, qui avait des lettres, ayant obtenu jadis son brevet supérieur, les deux pôles de l'axe autour duquel tourne la roue de la fortune.

Ils s'étaient, durant vingt-cinq ans, privés de tout plaisir. Le voisinage les croyait simplement à leur aise. Ils se réservaient de jouir pleinement leur rêve accompli et d'échapper à leur sphère étroite et mesquine.

Ils acquièrent, pour le dixième de sa valeur, le château tout meublé des Montmaur, dernière épave d'une opulence évanouie, avec la fumée des cigarettes du dernier marquis Raymond Tancrede de Hauteborne-Montmaur, comte de La Roche-Plessis, seigneur de Verneuil et autres lieux, qui s'était ruiné lugubrement, avant le spleen. Quand ce fut fait, il descendit dans le caveau des ancêtres, et se logea une balle dans la tête, sur la tombe de Guy Longue-Main, créé baron par Philippe-Auguste, et chef de nom et d'armes.

C'était Guy Longue-Main qui, au retour de la croisade où il avait suspendu à l'enclature de son cheval, plus d'une tête de Musulman, construisit sur la colline qui domine la Seine, la tour de Montmaur (Mont du Maure) Sur la pierre tombale se dessinait en creux le combat singulier du hardi seigneur, avec le terrible et magnifique Saladin.

Les Dutheil avaient donc accolé, sans que personne réclamât, leur nom plébéien au nom sonore du manoir.

Alors, après la chasse aux millions, Mme Dutheil imagina, pour occuper ses loisirs, de faire la chasse aux honneurs. Elle brillerait de l'illustration de son mari. Le titre de député lui semblait irradier dans une gloire inaccessible; le ruban rouge de la Légion d'honneur hypnotisait sa prunelle et sa pensée.

Elle y rêvait nuit et jour.

Malheureusement, elle ne pouvait escompter le concours de son mari, mal trempé pour les entreprises de ce genre. Le coup d'oeil infailible du corsetier lui révélait à un millimètre près le tour du buste d'un client; mais son entendement ne lui fournissait aucune donnée sur les complications de la chose publique, dont il n'avait jamais pris souci.

Mme Dutheil, bien plus habile, soupesait d'une main sûre, les consciences qui l'approchaient, savait immédiatement en trouver le point d'attaque, évaluait la dépense et calculait au juste ce qu'il faudrait payer tel dévouement, telle activité. Elle était assez riche pour acheter les voix de tout l'arrondissement. Le difficile serait de mettre en branle son flegmatique époux. Il était, de tous points, le pendant de ce Cinéas auquel Pyrrhus développait ses plans gigantesques, pour l'asservissement du monde et qui répondait invariablement :

"Et après? — Après? nous nous reposerons, promettait le roi d'Epire. — Eh bien? que ne commençons-nous par là?"

M. Dutheil avait gagné le repos, il entendait en jouir, et laissait sa femme nourrir son esprit et son coeur, de la viande creuse des multiples ambitions.

Physiquement, il était grand, gros, fleuri; ses cinquante ans témoignaient d'une robuste veurdeur; ses tempes s'argentait à peine: il avait le rire facile et s'épanouissait de belle humeur, seulement passionné pour la photographie instantanée.

Mme Dutheil était petite, ronde, grassouillette, toujours blonde et encore blanche, et eut été des plus agréables, si ses rêves d'orgueil ne s'étaient imprimés comme à coups de griffes sur son visage, ses traits s'étaient durcis et sa vanité dévorante jaillissait parfois de ses yeux et de ses lèvres, comme crèvent des bulles empoisonnées à la surface des eaux stagnantes.

Augustin Bessonnet, son frère, ne lui

ressemblait en rien. Grand, sec, les traits accentués, les lignes rudes, le nez fort, la bouche grande, les cheveux gris en brosse, les sourcils touffus, le menton volontaire, il n'avait avec Mme Dutheil, aucun air de famille. De cet ensemble sévère se dégageait, par un singulier contraste, une impression de bonhomie affable; son regard était vif et malicieux, son sourire bienveillant et gai! Où l'on croyait trouver l'autorité raide et despotique, on ne rencontrait qu'une condescendance aimable, dont l'effet, tout d'abord, déconcertait.

C'était un fantaisiste, Mme Dutheil disait un lunatique. Dans sa jeunesse, il voulait être pharmacien; la marche des études nécessaires l'écarta de la voie; en herborisant, il s'éprit de la nature vivante, se complut à son charme inviolable et mystérieux, et se promit de vivre dans cet exclusif amour.

Il était sans ambition de fortune et se trouvait riche avec six mille francs de rentes recueillis de l'héritage paternel. Il avait toujours vécu chez sa soeur qui l'aimait beaucoup, tout en le considérant comme un peu fou. A. Montmaur, il habitait un pavillon rempli d'herbiers, de collections d'insectes, de pierres curieuses.

C'était un passionné chercheur, un observateur d'une patience inlassable, un préparateur d'une dextérité étonnante, il se promettait en riant de s'illustrer après sa mort. Il léguerait son trésor au musée d'Evreux ou au musée de Paris; il y aurait la salle Augustin Bessonnet, avec son portrait en belle place ou son buste sur un fût de marbre noir. On ne pouvait faire moins pour le distingué savant, le généreux donateur, etc., etc.... Cette idée l'amusait.

C'était son cheval de bataille qu'il faisait caracolier devant sa soeur lorsqu'elle lui reprochait son indifférence aux complications quotidiennes, l'inutilité de son existence murée entre ses pierres curieuses et ses fleurs rares.

Il avait cependant au coeur un autre amour que celui qui crispait les nerfs de Mme Dutheil: c'était Marguerite, la petite reine Margot. Pour lui éviter une tristesse, il eut sans regret brûlé ses herbiers, ce qui était un sacrifice autrement douloureux que l'immolation de lui-même.

Marguerite était son bien le plus précieux, son joyau le plus rare.

Elle méritait cette excessive tendresse. Sa figure radieuse semblait détachée d'une toile de Vélasquez: teint blanc délicatement rose, tête superbe nimbée d'or clair; un front bien modelé finement veiné aux tempes, un nez spirituel et gai aux narines mobiles comme des ailes d'oiseau; des yeux immenses brun foncé avec un point vif de lumière au bord de la prunelle; des sourcils dessinant un arc menu de velours presque noir; une bouche à croquer; des lèvres rouges et fraîches; des dents d'un blanc laiteux enchâssées dans la gencive rose comme sont serties les perles rares dans une monture d'or; une nuque blonde, une ligne irréprochable des épaules aux hanches; des mains longues, effilées, calmes; des ongles en pétales d'églantine; des pieds de sylphe en perpétuelle danse; la joie de vivre à fleur de lèvres et de regards. Coeur simple, âme poétique et tendre, elle ignorait la cupidité et l'orgueil.

Elle portait ce jour-là, où Cerney la revit, une robe en batiste bleu ciel, serrée à la taille par une ceinture de satin blanc. Le corsage découpé "à la Vierge", découvrait le col et la naissance des épaules, et un étroit ruban de velours noir faisait ressortir la transparence liliale de l'épiderme. Ses cheveux tombaient en nattes lourdes à la façon des reines mérovingiennes.

Max Cerney la contemplait dans un oubli mystique de tout ce qui l'entou-

rait. Sa pensée évoquait les jours lointains de l'enfance, où les lèvres balbutiantes de la petite reine Margot, l'appelaient Masque.

Ils étaient voisins; elle habitait au premier, lui au quatrième; ses parents étaient dessinateurs et graveurs pour modes; ils vivaient à l'aise et songeaient avec délices que leur fils pourrait choisir une carrière à son gré.

Or, cet enfant, grandi dans l'étroitesse d'une rue grise, s'éprit de bonne heure des larges horizons lumineux et paisibles; il passa avec succès les examens de l'Ecole navale et partit pour Brest, en même temps que Marguerite entra en pension à Auteuil.

Il avait gardé de sa petite amie, une vision douce et fraîche, des souvenirs embaumants, et éprouvé un vif chagrin en ne retrouvant plus les Dutheil, lors de son dernier congé. Il n'avait pu savoir ce qu'ils étaient devenus, et voilà qu'il revoyait sans s'y attendre la reine Margot. Le hasard est un grand magicien; il le bénissait en son coeur.

Depuis sept ans, Max vivait infiniment heureux entre le ciel et l'eau. Il avait été nommé enseigne à la suite d'actions d'éclat sous les ordres de Courbet. Il avait la flamme aux yeux et au coeur. Son commandant actuel, le comte Phœbus de Trégnac, l'appréciait fort; il avait lié avec son neveu, le vicomte Albert, des relations cordiales. Or, les Cerney désiraient vivre à la campagne, de leurs modestes rentes, leur fils s'était souvenu que le vicomte vantait avec lyrisme les agréments de Vernon et des alentours. Il venait, durant ses vacances, qui ne se renouvelleraient pas avant longtemps, faire visite à Trégnac et examiner le pays.

Il était arrivé la veille et descendu au Grand-Hôtel—les moindres bourgs ont leur Grand-Hôtel. Après le déjeuner, Trégnac lui avait dit: "Voulez-vous m'accompagner chez le marquis de Carabas? Vous vous amusez; il y a là un couple d'une cocasserie irrésistible; mais ils ont une fille, mon cher, une merveille. J'ai risqué quelques ouvertures; je crois que je ne déplais pas... Une femme adorable, un million de dot, le double en espérances, hein! quelle veine si j'arrivais bon premier! Je lâche la perception avec enthousiasme."

Max était venu, il avait revu l'amie et se sentait, conquis par sa grâce séductrice. Les souvenirs bouillonnaient en son âme et il serrait les lèvres, pour empêcher un cri d'amour d'en jaillir.

Marguerite aussi, émue, troublée, le regardait. Elle ne retrouvait pas en lui le garçonnet dont sa prunelle avait conservé l'image. L'enfant frêle et délicat s'était fait homme, sous les caresses fortes des brises marines. Il avait un profil mâle et fier, des yeux bleus lumineux et doux, le front large, le nez droit, la bouche bien dessinée et résolue, le menton impérieux, un regard de penseur, un sourire jeune et confiant, la taille haute et souple, le geste rare et sympathique. Sa voix de commandement s'adoucisait jusqu'à la caresse: il s'exprimait en termes heureux, discrets. Il se dégageait de lui un charme dompteur.

Auprès de l'officier, le vicomte avait petite mine: court, les épaules larges, peu de cou, bronzé comme un Maure, des cheveux et des yeux couleurs d'encre, remuant, tapageur, parleur infatigable, étourdissant de sa voix et de son rire ceux qui l'écoutaient, il s'attribuait de très bonne foi, une invincible séduction.

C'était, somme toute, un bon et honnête garçon. Il avait, comme plus d'un, conduit sa vie à grandes guides de Longchamps au Riche, en passant par les coulisses des Bouffes, des Edens et d'ailleurs. Mais, il n'avait

dévoré que son bien. Un rude effort de volonté l'avait arrêté au seuil de la vie large et malhonnête que mènent les viveurs incorrigibles avant de se brûler la cervelle, pour règlement de comptes.

On pouvait avoir confiance en sa parole; sa résolution devait être immuable, son oncle le savait; il estimait et aimait son gagement de neveu, comme il l'appelait. Il lui obtint un emploi modeste, et depuis un an, le vicomte vivait à Vernon, sans regrets, mais pas sans espoir. Il faisait des rêves d'or, en pensant à Marguerite, cela était bien permis. L'héritière pouvait tomber plus mal, par exemple, entre les griffes de des Essarts ou celles de d'Avrilly, qui promenait son éternel gardénia dans les parages de Montmaur, aussi souvent que ses tripotages de Bourse le lui permettaient.

### III

#### A bon chat, bon rat

Après le départ de l'oncle Augustin, on s'assit sur un geste invitant de Mme Dutheil, mais la conversation languit, coupée de petits silences gênés.

La châtelaine mécontente d'avoir été surprise dans le désordre de sa frayeur, parlait peu; M. Dutheil l'observait craintivement, redoutant l'orage amoncelé dans le froncement de ses sourcils; Marguerite et Max suivaient leurs pensées; Trégnac, lui-même, oubliait son habituelle façon.

Cerney sentit bientôt qu'il ne pourrait, sans incorrection, prolonger cette première visite. Il se leva.

—Déjà? crut devoir dire Mme Dutheil.

—Déjà? répéta maladroitement Trégnac obligé de partir avec celui qu'il avait amené.

—Je vous laisse, mon cher, si c'est votre plaisir, dit l'officier; je me ferai scrupule d'abréger...

Il vint saluer Mme Dutheil.

—Vous reverrons-nous?

—J'en serais très heureux, madame, mais je suis à Vernon pour un temps fort court, en quête d'un loisir.

—Pour vous?

—Pour mes parents.

—Ah! vous avez encore vos parents?

—Oui, madame. Ils désirent se reposer, car l'âge vient et, comme je suis libre en ce moment, je cherche pour eux, une localité saine, tranquille, où la vie soit à bon marché (il sourit), car nous ne sommes pas riches.

—Et Vernon, vous paraît être ce paradis?

—A peu près.

Elle dissimula mal une grimace mécontente. Il ne lui manquait plus que de voir débarquer auprès de son château, ces naturels de la rue du Bac, qui avaient connu ses humbles débuts à la Guêpe-d'Argent. Elle les avait rencontrés quelquefois dans l'escalier, elle savait que Max était le camarade de Margot; elle n'avait jamais eu de relations avec ses voisins. Mais, sans doute, ils la connaissaient mieux; Mme Cerney était peut-être une cliente de la maison, elle révélerait une Mme Dutheil, première manière, qui ferait le plus grand tort à la seconde.

On savait bien que les Dutheil furent corsetiers, mais on pouvait penser qu'ils possédaient une grande manufacture, marchant sous leur impulsion, et sans leur concours effectif; on ignorait les détails laborieux de leur existence.

Un mot indiscret des Cerney suffirait pour écarter le voile déjà si transparent.

Car, Mme Dutheil ne se l'avouait pas volontiers, mais elle se payait de mots quand, aux yeux de Trégnac et des autres, elle singeait les anciens maîtres de Montmaur. Pas un ne s'y

trompait; seulement, pour un intérêt quelconque, on flattait sa marotte.

Ce fut donc le sourcil encore plus froncé qu'elle écouta la question de Marguerite.

—Vous avez trouvé ce qu'il vous faut?

—Je n'ai pas encore cherché, mademoiselle.

—Je ne connais rien à acheter ni à louer, affirma très vite Mme Dutheil.

—Pardon, chère madame, fit Trégnac, il y a une suite de bail à prendre dans la maison de poste, un premier en bonne exposition.

—Petit, trop petit.

Max reprit doucement :

—Sans doute suffisant pour notre situation modeste.

Il ne vit pas la grimace dédaigneuse de Mme Dutheil, car ses yeux suivirent à la dérobée Marguerite, qui ramassait, sur le tapis, une mignonne danseuse échappée à l'écrasement.

Il continua : "J'aimerais une maison avec un jardin où mon père pourrait satisfaire ses goûts d'horticulteur. L'excellent homme qui ne connaît la nature que par les étalages des fleuristes, rêve d'achever sa vie, un sécateur à la main.

Elle railla :

—Le sécateur? jeta malicieusement Augustin qui rentrait en smoking et cravate claire.

Sa soeur le foudroya du regard. Il se mit à rire et alla frapper sur l'épaule de Max.

—Restez-vous ce soir, mon cher, Mme Dutheil grille d'envie de vous garder à dîner, le vicomte aussi, bien entendu. Elle n'ose, par discrétion, formuler son invitation, car vous vous prétendiez pressé par l'heure. Un jour de plus ou de moins ne fera pas grand-chose à votre affaire.

La belle Constance toute hérissee, assassinait son frère de regards courroucés. Impassible en apparence, au fond prodigieusement amusé, il ajouta :

—Moi, qui ne me pique pas de la haute correction de la châtelaine d'ici, je vous invite à la bonne franquette, sûr de deviner l'ardent désir qu'elle a de vous entretenir.

—N'est-ce pas, chère amie?

Son visage étincelait de malice réjouie.

Elle riposta miel et sel :

—Certes, fais comme chez toi.

—Merci, tu es un ange!

Elle rit, méchante :

—Garde ce compliment pour M. Dutheil, il a même droit à quelque chose de plus. Ah! ah! ah!

Et exaspérée, elle jeta à mi-voix : "Idiot!"

Il dit sur le même ton : "Amour de soeur, je te rends grâces." (Et tout haut).

—J'y pense. C'est aujourd'hui samedi et demain dimanche.

—M. de la Palisse n'eût pas dit mieux.

Il laissa tomber l'interruption.

—Or, le dimanche, la Bourse chôme et le Palais est en vacances, nous allons voir poindre notre grand avocat et notre éminent financier.

Il rit en lui-même : "Je vais les atteler à quatre, les soupirants de Margot, ce sera drôle. Jusqu'à présent, la matinée a tenu les rênes mollement. Ça ne lui disait rien les courbettes de ces beaux messieurs, mais mon petit Marin complétant le quadrige, ça devient intéressant. On va s'amuser, c'est joli, l'amour, c'est jeune, c'est frais, c'est délicieux. Ça fait chaud au cœur, même au vieux fossile que je suis... Pour cela, il faut que Cerney nous reste." (Il questionna).

—Votre congé est long, lieutenant?

—L'escadre appareillera vers la mi-février. Je suis libre jusqu'à cette date.

—Bigre! ce sont de belles vacances... Alors vous pourriez nous donner quelques jours... qui vous presse?

L'officier tressaillit. L'autre continua sans s'émouvoir :

—Vous seriez bien ici pour vous reposer; l'air est pur, le pays superbe. Vous déplaît-il de demeurer à l'hôtel? Je vous offre une chambre chez moi.

—Chez toi! s'exclama Mme Dutheil. Et tes bêtes?

—Je délogerai mes chenilles.

—Quelle faveur! Heureux Cerney, fit Dutheil.

—Certes, voilà un sacrifice que tu ne me ferais pas.

—Assurément non.

—Pourtant, lança étourdiment Trégnac avide de placer un compliment, la destination du local ne serait pas changée.

—Plait-il? grimaça Constance.

Son frère et son mari riait aux larmes.

—Je n'ai pas voulu dire ce que vous croyez, expliqua le vicomte dont les oreilles étaient cramoisies; vous avez messieurs, l'esprit mal fait : ma pensée était tout le contraire de...

—C'est heureux!

—Un lapsus linguae, c'est sans importance.

—Certainement, j'entendais que dans les deux cas, vous logeriez des choses également curieuses, c'est-à-dire que, pour vous, à plus d'un titre, ou plutôt parce qu'elles sont...

Les rires redoublèrent; le pauvre garçon pataugeait, lamentable dans sa maladresse.

Un valet poussa sans bruit la porte et annonça d'une voix haute :

—M. Dumont des Essarts, M. d'Avrilly.

—Quand je le disais, marmonna l'oncle, ces animaux ne pouvaient manquer de montrer leur museau coquet. Allez, allez, mes petits agneaux, nous allons rire.

Des Essarts s'avançait très vite, les mains tendues, les yeux luisants. Il distribua de vigoureux shake-hands salua légèrement l'officier et dit en étudiant son effet :

—J'apporte une grande et heureuse nouvelle.

—Ah!

—Dupont est mort.

Les nez se dressèrent en points d'interrogation.

—Dupont?

—Le député de votre arrondissement.

—Bah! ce gros réjouit?

—Les feuilles du soir annoncent son décès et parlent d'une embolie.

—Ca arrive ces choses-là, murmura sentencieusement M. Augustin.

Mme Dutheil lut tout de suite dans la pensée de l'avocat; ses yeux brillèrent, ses narines frétilèrent.

Dutheil, moins vif à comprendre, interrogea :

—Pourquoi la mort de ce brave homme est-elle une bonne nouvelle? Est-ce que vous héritez?

—Voyons, voyons, riposta Augustin, ne fais pas l'innocent. Dupont disparu laisse un siège à la Chambre.

—Que vous occuperez, affirma des Essarts.

—Moi! Député!

—Pourquoi non?

—Je n'entends goutte à la politique.

—Allons donc! vous êtes actif, probe, intelligent; votre esprit se porte naturellement vers les idées saines et fortes.

—Vous me flattez.

—Tu peux en croire M. des Essarts, raila finement Augustin. S'il te brûle sous le nez toutes les herbes de la Saint-Jean, il est sincère, va. Quel intérêt aurait-il?

—Mais je ne sais ni parler, ni écrire.

—Si vous me jugez digne de votre confiance, je serai votre modeste secrétaire. Vous m'exposerez les choses, je les présenterai.

—C'est ça; tu donneras le lièvre, monsieur fera le civet. Topez-là, cher, M. Dutheil consent avec enthousiasme, et nous irons tous à la rescousse secouer l'apathie des campagnes.

—Pour une fois, tu fais preuve de bon sens, approuva Mme Dutheil. Ceci me recommande avec toi...

—Enchanté! très reconnaissant.

—Tu es moins sot que je ne croyais.

—Ah! très flatté!

—Il n'y a pas de quoi!

—Ai-je encore beaucoup à évoluer sur l'échelle des gens d'esprit?

Elle leva les yeux au plafond. Il se frotta les mains.

Cependant d'Avrilly était soucieux. Jusque-là des Essarts et lui avaient souri du même pied, leurs deux noblesses étaient du même jour, c'est-à-dire sans date. Ce pince-sans-rire d'a-

(Suite à la page 32)

**New York's  
Newest Hotel.**

Dans le voisinage de toutes les activités. 600 chambres bien éclairées, avec bain, éventail électrique, eau glacée.

Chambre simple. . . \$3.00  
Chambre double. . . \$4.00

Restaurant et luncheonette exceptionnels.

Télégraphiez à nos frais pour vous faire réserver vos chambres

**HOTEL PICCADILLY**  
227 West 45<sup>th</sup> St. at B'way ... New York  
F. D. SOFIELD -MANAGING DIR.

# La Chasse aux Millions

(Suite de la page 31)

vocat le dépassait de plusieurs longueurs.

Augustin le devina perplexe. Il manœuvra pour se rapprocher de lui sans affectation.

Ce lui fut facile. Le couple Dutheil discutait avec des Essarts les chances d'élection; Max, Marguerite et Erignac s'entretenaient de voyages lointains.

L'officier sentait bien la pointe de la mauvaise grâce de Mme Dutheil à son endroit, mais il lui plaisait de dédaigner la piqure: tout disparaissait pour son âme dans cette joie sans seconde de Perle d'or retrouvée. Il l'avait retrouvée enfant; femme, il l'aimerait de toute la puissance de son cœur viril et fort.

M. Bessonnet toucha légèrement le bras du financier.

—Hein! le voilà en train de vous couper l'herbe sous le pied, ce cher des Essarts. Convenez que son idée est bonne...

D'Avrilly soupira.

—Eh bien, je suis un moyen de le repousser au second plan.

—Vrai?

—Vrai. J'ai une imagination meilleure que la sienne.

—Que vous me céderez?

—Quand vous voudrez.

—Combien?

Bessonnet éclata de rire.

—Pardonnez-moi vite d'Avrilly: les gens de Bourse ont toujours le marché à la main. Il est des choses qui ne s'achètent pas.

—Parce qu'elles ne sont pas à vendre.

—Encore pardon de ma sottise qui a pu vous offenser.

—De vous, mon cher, cela ne tire pas à conséquence. Le ton des paroles leur donnait une signification qui aurait fait vibrer désagréablement une âme non métallisée. Rassurez votre courtoisie, je ne me crois pas blessé. Voici mon idée. Connaissez-vous des gens en place?

—Oui.

—Besogneux?

—En masse.

—Et vous êtes riche?

—Cocci-couci.

—Mais encore? L'êtes-vous assez pour rendre à l'un deux un service important?

—Oui.

—... Qui vous rapporterait gros?

—Sans doute. Où voulez-vous en venir?

—A ceci. Tirez un monsieur quelconque du pétrin, et vous lui demandez le ruban rouge comme récompense.

—Je ne vois pas...

—Ce ne sera pas pour vous, mais pour... (il cligna malicieusement son œil gris)... votre futur beau-père.

—Croyez-vous donc?

Augustin inclina la tête.

—On a des yeux et des oreilles... on reçoit des confidences...

—Oh! M. Bessonnet, si vous disiez vrai!...

—Je le dis.

—Eh bien, je le jure par le sceptre de la justice...

—Hum! hum!

—... M. Dutheil sera chevalier.

—Quels titres ferez-vous valoir?

—Je m'adresserai au ministre du Commerce. On décore tous les jours des usiniers, des fabricants...

—Sans doute, sans doute; vous pourriez surtout vanter les mérites hygiéniques du corset gentleman...

—Ah! ils ont inventé...

—... Le corset-gentleman, parfaitement. Ne dites pas à Constance que je vous confie ce détail.

—Je ne connais que Mme Dutheil de Montmaur.

—Vous êtes un homme d'esprit.

—Je le crois. Je te ferai donc ressortir que les corsets Dutheil sont, non seulement des merveilles d'élégance, mais que leur coupe anatomique...

—Ah! ah! ah! mon cher, vous êtes à encadrer.

L'avocat ne se déferra pas.

—... Que leur coupe admirablement conçue préserve l'anatomie humaine de toute déformation, maintient les organes vitaux sans les comprimer...

—... A moins que ce ne soit le contraire.

D'Avrilly s'emballait:

—Je ferai un rapport, je vous le lirai, vous verrez, vous verrez; l'affaire est dans le sac...

Quittant prestement Bessonnet, il se rapprocha du groupe.

Le naturaliste qui s'amusaient énormément, appela d'un signe le vicomte de Trégnac et l'emmena dans une embrasure, puis, tout bas:

—Cher ami, vous comprenez ce qui se passe: des Essarts mène Dutheil à la députation, d'Avrilly vient de me confier qu'il a l'assurance de le faire décorer au premier janvier pour services rendus à l'industrie. Les voilà tous deux *dead-head*. Allez-vous les regarder bêtement? Remuez-vous aussi; vous avez un nom et des ancêtres superbes; je sais qu'en bon lieu on vous apprécie. Moi, je vous confesse ma préférence; si j'avais voix au chapitre, je protégerais vos amours; vous êtes le neveu de mes rêves...

—Ne serait-ce pas plutôt M. Cerney, insinua Trégnac, soupçonneux.

—Lui! un marin! Joli métier que celui d'épouse d'un homme de mer! ... Me croyez-vous votre ami?

—Je n'ai aucune raison d'en douter.

—Ferez-vous ce que je vais vous conseiller?

—Si je le puis.

—Assurément. Vous avez des loisirs?

—Enormes.

—Va bien. Vous savez que je vis dans les champs.

—Vous désirez que je vous accompagne?

—Ah! diable, non, ça gênerait votre affaire. Vous irez de votre côté. Vous vous passionnez pour l'achéologie. Je sais un coin que vous fouillerez (il lui dit à l'oreille): une cache celto-romaine. Comprenez-vous?

—Du tout.

—Vous la découvrirez; je vous en laisse la gloire, et je vous jure qu'il y aura du bruit à l'Académie des Inscriptions.

—Cela me fera épouser Mlle Marguerite?

—Oui, car vous signerez votre mémoire: Archange Népomucène Dutheil.

Trégnac écarquillait des yeux stupéfaits.

—Malepeste! les jolis noms!

—Hein! c'est tapé. Vous y êtes?

—Pas trop.

—Vous signerez Dutheil.

—Vous me l'avez dit.

—Alors, on lui attribue l'honneur. Il reçoit les palmes académiques. Qui vous empêche de solliciter en même temps à l'Agriculture, un chiffon de ruban vert? Il a des dindes splendides et des oies... et des pores comme on n'en fait plus. Cette fois, c'est compris?

—Je commence. Je l'enguirlande de ruban, il me donne sa fille.

—Très juste. Ça vous va-t-il?

—Quand me montrerez-vous la chose gallo?

—Celto, pas gallo.

—Oh! ça m'est égal.

—Pas à moi; ça change toute la thèse.

—Quand?

—Je vous ferai signe; comptez sur moi.

—Je m'abandonne à vous. Ma reconnaissance...

—Bon, bon, vous m'intéressez. Je travaille pour le plaisir.

Un domestique s'était, un moment auparavant, approché de Mme Dutheil et lui avait parlé bas. Elle avait approuvé d'un signe de tête.

Comme l'oncle Augustin quittait Trégnac en lui serrant la main, le

maître d'hôtel annonça: "Madame est servie."

Marguerite prit presque inconsciemment le bras de Cerney et les autres jetèrent vers l'intrus des regards fulgurants qui ne purent l'émouvoir. Des Essarts s'empressa vers Mme Dutheil; les derniers convives vinrent, sans ordre, préoccupés et silencieux. Augustin murmura en lui-même: "En chasse, mes bons limiers! Je serai le rebatteur."

IV

## A la rescousse

Les prétendants à la dot de Mlle Dutheil et à sa main, par surcroît, firent cette nuit-là des rêves d'or.

Chacun se flattait de dépasser ses concurrents dans cette course au mariage, dont l'adorable Margot était le prix.

Les idées de Maxime Cerney suivent un autre cours; ses réflexions d'abord douces et charmées, glissaient par une pente insensible à la mélancolie, puis à la tristesse.

Lorsque le jeune enseigne se retrouva seul dans sa grande chambre des clartés stellaires, il s'accouda à la balustrade de la fenêtre et rêva longtemps, oublieux de l'heure.

Au sommet de la colline, se profilait, grise sur l'azur sombre, la tour éraillée de Montmaur qui dominait de sa masse, dénichetée par la dent des siècles, les frondaisons du parc étalées sur les pentes. C'était bien l'ineffable grandeur du néant debout sur la nature immortelle.

Le château disparaissait dans les feuilles du bois; l'œil n'en distinguait pas la place, mais Max la devinait. Et, dans l'opulent manoir, il évoquait la radieuse apparition blanche et blonde, dont son cœur extasié, gardait l'éblouissante surprise.

Il ne pouvait se tromper au cri de joie dont l'avait accueilli Perle d'Or, à la béatitude de son sourire lorsqu'elle lui tendit la main. Le souvenir ému et heureux qu'elle lui avait gardé implique l'amitié; de l'amitié à l'amour...

Son esprit n'alla pas plus loin. Une douceur infinie l'enveloppait; un calme délicieux endormait la campagne où l'œil se perdait jusqu'à la rivière, mollement déroulée comme un serpent annelé d'argent au milieu des près flétris.

Un rossignol chantait dans un seringa; Max s'attendrit à ce chant d'amour, tour à tour, hymne glorieux ou plainte douloureuse. Des passeroles balançaient mélodiquement leurs quenouilles dont les fleurs se froissaient avec de petits bruits de scie. Les rainettes babillaient autour d'une mare et se contaient leurs affaires de ménage; de loin en loin, l'aboi d'un chien de garde déchirait le silence ou bien c'était le hululement sourd de la hulotte, le vol mou et lourd d'une chauve-souris.

L'officier se berçait de cette paix nocturne et dit tout haut pour se confirmer à lui-même son bonheur: "Demain, je la reverrai."

Il eut un brusque sursaut. Il entendit, à ses oreilles, une voix moqueuse, si nette, qu'il se retourna pensant que quelqu'un était là.

Cette voix disait: "Ce cocasse marquis de Carabas a une fille, une merveille. J'ai fait des ouvertures je crois que je ne déplaîs pas."

Il n'avait prêté aucune attention à ces paroles de Trégnac; elles lui revenaient à cette heure avec une précision désolante. Du plein ciel où nageait son joyeux espoir, il retomba lourdement les ailes cassées.

Trégnac était le prétendant autorisé à la main de Marguerite. Il était noble, titré; son oncle lui laisserait une jolie fortune... sans doute, le mariage se ferait.

Un spasme au cœur fit pâlir l'of-

ficier; ses doigts se crispèrent à la balustrade; un moment tous les objets tournèrent devant lui; la campagne s'assombrit; il crut qu'une cloche lointaine tintait un glas.

Il venait trop tard; sa courtoisie ne lui permettait pas de couper le chemin de Trégnac...

Il ferma lentement la fenêtre et alla s'asseoir dans un fauteuil placé auprès d'une table.

Une étrange confusion brouillait son esprit; des bruits indistincts bourdonnaient sous son crâne; machinalement, ses yeux se fixaient sur les fleurs aux couleurs crues du papier, sur les pauvres lithographies accrochées aux murs. L'une représentait le bivouac de Napoléon, alors que Moscou flambait dans les lointains désolés. Il eut un amer sourire: "Celui-là était triste, murmura-t-il, parce qu'il sentait crouler ses rêves et ses ambitions; moi, je suis plus malheureux... qu'est-ce que l'empire, qu'est-ce que l'orgueil?..."

D'un effort de courage, il se redressa et dit tout haut:

—Je ne dois pas la revoir, l'enfant adorée qui ne peut être mienne. Je partirai sans retourner à Montmaur... Que n'est-elle pauvre? Sans ces millions maudits, elle fût restée ignorée. Tous ces soupirants qui vont à l'or comme l'aigle vole au soleil, lui épargneraient leurs hommages... Non, je ne la reverrai pas.

Puis, une réflexion lui vint. Ce brusque départ ressemblait à une fuite; ce serait avouer de l'amour ou afficher du mépris. Et puis, il devait, au moins, faire semblant de chercher une maison, puisqu'il était à Vernon pour cela. Une autre conduite serait suspecte.

Il n'était pas dupe de ces raisonnements captieux; c'était un prétexte qu'il se donnait à lui-même, pour prolonger son séjour, mais il lui suffisait qu'ils eussent l'apparence solide; pour le moment, sa détresse d'âme s'en contentait.

Il décida seulement de ne pas retourner au château avant trois jours. Il était rentré tard, car la soirée s'était allongée, après le dîner, de sorte que l'aube pointait lorsqu'il se jeta sur son lit, ou il se retourna longtemps, énervé, sans pouvoir trouver le repos.

L'Angélus du matin s'égrenait, quand il s'endormit.

Ce dimanche devait être à Montmaur, une journée bien remplie. Des Essarts la passerait au château, afin de combiner, sans perdre de temps, les détails de l'élection. Trégnac et d'Avrilly étaient invités au dîner seulement.

Lorsque vers onze heures, le vicomte se présenta au Grand-Hôtel pour voir Maxime Cerney, on lui dit que l'officier était parti depuis plus d'une heure et avait prévenu qu'il reviendrait tard, qu'on ne l'attendit pas pour dîner.

—L'animal, gronda Trégnac; comment vais-je dériver cette interminable journée? Je comptais sur lui pour parler de Mlle Dutheil, pour obtenir d'amples renseignements... Qu'il aille au diable!

Le vicomte rentra chez lui, prit son fusil, siffla Diane, une chienne superbe, blanche et feu, et partit maussade, pour battre les bois.

Mais il n'était pas en train, et les compagnies de perdreaux se levaient dans les chaumes sans qu'il songeât à leur tirer sa poudre.

Cette fin de septembre flambait.

"Une canicule en retard," disait Augustin Bessouet.

Comme cette idée lui venait, apportant à son esprit le souvenir de l'original savant, il l'aperçut tout à coup qui tournait le coin d'une haie en fumant un énorme cigare.

Il allongea le pas et ne tarda pas à le rejoindre, car l'oncle ne se pressait point.

—Eh! bonjour, cher monsieur, cria-t-il, quand il fut assez près.

—Bonjour, vicomte. Quoi! le fusil sur l'épaule? Vous violez le repos dominical?

—Si peu! rit Trégnac en montrant son carnier vide.

—Et votre ami?

—Evanoui, envolé, vaporisé.

Un geste expressif des doigts du vicomte rappela un prestidigitateur escamotant des olives.

—Bah! déjà parti?

—Nenni, en balade, je ne sais où. Mais vous-même, monsieur, vous n'êtes donc pas resté à la grande consultation?

Il fit rouler drôlement l'r.

M. Augustin se mit à rire.

—Les trois suffisent.

Trégnac prononça avec emphase:

—Que pourriez-vous, d'ailleurs, contre trois?

—Me sauver. C'est ce que j'ai fait.

J'aime mieux la zoologie que la sociologie, et peu me chaut que le cher Duthéil représente la politique opportuniste...

—Peut-être la moins opportune.

—... Qu'il paie un journal...

—Qui s'appellera?

—L'Eclaireur, l'Allumeur, l'Etoile, le Soleil, le... enfin une clarté quelconque de Vernon.

—Ca fera une saignée à sa caisse.

—Bah! elle est hydropique. Parlons de vous plutôt. Avez-vous mûri ma proposition?

—De me faire archéologue? Parfaitement. Je suis fou de votre nièce.

L'adorer ou mourir. Fallût-il me faire couper le nez, les oreilles...

—Mon cher, vous seriez, après cela, bien laid pour épouser une jolie fille.

—Foi de Trégnac! si je n'obtiens pas cette adorable enfant, je fais un malheur.

—Allons, voyons, calmez-vous; nous vous aiderons, le ciel aussi... Je suis sûr que vous ne savez pas un traitre mot d'archéologie.

—Vous l'avez dit.

—Je vous donnerai quelques leçons, afin que vous puissiez parler congrûment à Duthéil et aux savants du Comité qui sera délégué à l'examen de votre trouvaille.

—Merci... "Où est-elle aujourd'hui?"

—Qui? Votre trouvaille?

—Mlle Marguerite.

—Vous ne m'écoutez donc pas?

—Cher monsieur, excusez-moi, je suis amoureux...

—Mais votre découverte celto-romaine est précisément le sésame qui vous ouvrira le paradis conjugal. Prêtez-moi toute votre attention...

—Tiens! M. d'Avrilly!

—Où ça?

—Il traverse le petit pré.

—C'est vraiment lui.

—Allons le retrouver.

—Et l'archéologie?

—Demain, je serai tout à vous; aujourd'hui, je suis distrait, énervé...

—Ah! ces jeunes gens!...

Une touffe d'aulnes croissait tout près et, à l'ombre maigre qu'elle projetait, Mariette, la bergère, s'était assise.

D'Avrilly venait vers elle, sans la voir. Il ne songeait guère à la calme beauté du paysage et ruminait dans sa tête des chiffres et des noms, se demandant à quel puissant distributeur de faveurs il ferait gagner la forte somme, de façon à acquérir des droits inéluctables à sa reconnaissance.

Il fut troublé dans sa méditation par la voix de musette de la bergère qui, tout en caressant les longs poils rudes de Pataud, son bon compagnon, fredonnait, moqueuse, sur un air de branle normand:

Instinctivement, le financier cligna de l'oeil et son monocle tomba.

Mariette éclata de rire.

—Ca n'est pas pour dire, mais ce que ça doit vous gêner, ce petit carreau-là!

—C'est donc pour te moquer de moi que tu chantes?

—P't'être ben que oui, p't'être ben que non.

—Normande, va!

Elle se leva et fit une révérence.

—Je suis native de Dives, en effet, monsieur a deviné juste.

Il s'approcha, sans voir les deux promeneurs arrêtés derrière les aulnes.

Il caressa, du bout des doigts, la joue de la bergère.

—Excusez, monsieur, fit-elle d'un air innocent, c'est-il que vous voulez jouer à la barbichette?

—La barbichette! qu'est-ce que c'est?

—Voilà! Je ne fais la barbichette qu'avec Pataud; je veux bien embrasser mon chien, mais pas vous.

Deux éclats de rire partirent de la touffe d'aulnes. D'Avrilly fit un mouvement brusque comme un boeuf piqué par un taon.

L'oncle Augustin et Trégnac se montrèrent. Mariette s'enfuit en courant.

Le financier un peu pincé, les autres réjouis de l'aventure se saluèrent et reprirent ensemble leur promenade; ils étaient déjà loin qu'ils entendaient encore:

—Sotte fille! murmurait d'Avrilly.

—Gentille, quoique farouche, appuya Bessouet.

Cette journée fut cruellement ennuyeuse pour Marguerite.

Elle se rendit aux vèpres, accompagnée par la femme de chambre, car sa mère politiquait sans trêve, élaborant avec des Essarts le programme de l'excellent Duthéil qui s'était endormi.

La jeune fille s'enferma dans sa chambre à son retour du village et demeura à la fenêtre, l'oreille tendue. A chaque mouvement qui se faisait en bas, elle s'imaginait entendre annoncer M. Cerney.

Une tristesse envahissante, qu'elle dissimula pendant le dîner, lui fit les yeux rouges et les joues pâles. Aux questions empressées de Trégnac, à la sollicitude de d'Avrilly, elle répondit qu'elle avait la migraine et se retira de bonne heure.

Néanmoins, elle ne se coucha pas. Après avoir pleuré longtemps, elle s'assit devant son petit bureau incrusté de bois de violette et se mit à écrire.

Elle avait besoin de dire à quelqu'un sa peine, de formuler sa pensée imprécise. Or, elle avait une amie chère, de deux ans plus âgée qu'elle, qui avait été sa petite mère au pensionnat et dont l'affection forte lui serait, dans ce premier chagrin, douce et reposante.

C'était une Américaine, miss Mathie Chancell, orpheline et pupille de son oncle Jonathan Johnson, l'un des plus grands producteurs de boeufs et de pores de l'Etat de Maryland. Mathie était bonne, belle, intelligente et millionnaire, ce qui n'a jamais rien gâté.

Voici ce qu'écrivait Marguerite:

"Montmaur, septembre 189...

"Chérie,

"Ce soir, je vois tout en gris, et je vous écris parce que je suis triste.

"Vous souvient-il de notre dernière soirée dans la chère maison que nous appelions le Nid fleuri? C'était à qui dirait de l'amitié les plus jolies choses, et je n'oublierai jamais ce que vous répondîtes en me regardant de vos grands yeux de lumière me faisant comprendre que ce que vous disiez pour toutes s'adressait à moi en particulier. "L'amitié est comme ces fleurs cueillies dans une heure inoubliable de l'existence que l'on conserve précieusement et que l'on retire de leur sachet embaumé lorsque "l'âme douloureuse ou seulement inquiète a besoin de se souvenir de ses

"joies." Et le ton mélancolique de votre définition fit rire tout le monde, tant l'idée de douleur ou d'inquiétude s'associait mal à votre gaieté toujours chantante que vous faisiez surnommer l'Oiseau du bon Dieu.

"En ce temps-là, chérie, il nous souciait peu d'être des héritières, et nous vivions contentes, croyant à toutes les choses grandes et douces.

"Quelle tristesse d'être une dot! On voit autour de soi voler les compétitions intéressées comme des phalènes autour d'une lampe...

"Pourquoi cela qui me faisait rire ces temps passés me rend-il lugubre ce soir?..."

"Nous avons reçu par hasard la visite de l'enseigne, Maxime Cerney, dont je vous ai quelquefois parlé. Il m'a d'abord témoigné un intérêt sympathique et quelque plaisir de la rencontre. Je m'attendais à le revoir aujourd'hui, j'espérais... il ne s'est pas présenté. Sans doute, l'homme distingué qu'il est devenu dédaigne les gens du commun que nous sommes restés. Car il ne faut pas s'y tromper... Des millions comme les nôtres, c'est de l'or sur la reliure d'un livre sans art. On jette un regard charmé sur les plats de la couverture; on l'ouvre et tout de suite on le referme..."

"Peut-être aussi... oh! tenez, laissez-moi vous dire tout, il m'a semblé lire dans ses yeux une émotion joyeuse; j'ai cru deviner un élan de son être vers sa petite Perle d'Or, et il s'est replié craintivement, douloureusement."

(Suite à la page 34)

## Essayez la magnésie contre les maux d'estomac

Pour neutraliser l'acidité et la fermentation. Elle prévient l'indigestion et les gaz aigrissant l'estomac.

Les gens qui souffrent d'indigestion ont généralement essayé la pepsine, le charbon de bois, des drogues et divers adjuvants digestifs pour n'en obtenir guère plus qu'un soulagement léger et temporaire — et parfois même moins que cela.

Mais avant de vous résoudre à endurer une dyspepsie chronique, faites donc l'expérience de l'action d'un peu de Magnésie Bisurattée — non pas le carbonate ordinaire du commerce, le citrate ou le lait, mais bien la Magnésie Bisurattée pure que vous pouvez vous procurer chez presque tous les pharmaciens sous forme de poudre ou de pastilles.

Prenez une pleine cuillerée à thé de poudre ou quatre pastilles avec un peu d'eau après votre prochain repas, et voyez le merveilleux effet qui en résultera. La Magnésie Bisurattée neutralisera immédiatement ce dangereux et nuisible acide de l'estomac dont la présence fait fermenter et sùrir les aliments produit des gaz, des éructations, de la flatuosité, des brûlements, du ballonnement ou cette sensation de pesanteur ou d'obstruction qui semble suivre toute absorption de nourriture. Vous pouvez éprouver le plaisir de manger sans craindre d'indigestion.

"Les Cuisines CLARK vous aideront!"

**FÈVES au LARD**



**CLARK**

Une nourriture excellente

La Boîte de 36 oz. est la plus profitable.

W. CLARK LIMITED, MONTREAL 4-28

### UN AN D'ABONNEMENT POUR 25 SOUS

Pour 25 sous vous recevrez mensuellement pendant un an le plus intéressant journal de broderie et musique qui existe au Canada, édité par la maison Raoul Vennat de Montréal. C'est une offre exceptionnelle, à vous d'en profiter. Vous pouvez adresser ce montant de 25 sous par un mandat-poste ou en timbres. Utilisez le coupon d'abonnement ci-dessus.

#### Coupon d'abonnement

REVUE DE BRODERIE ET MUSIQUE

1723, St-Denis,

MONTREAL.

Veillez trouver inclus 25 sous en paiement d'un abonnement d'un an à la Revue Musique et Broderie de Raoul Vennat.

NOM .....

ADRESSE .....

VILLE .....

**TOUT LE MONDE AIME**



**GABBY**

**5¢**

Qu'il s'agisse de l'héroïne si populaire, ou de la barre de chocolat si délicieuse.

**BONBONS CANDIAC**  
(Canada) Limitée

Rue St-Dominique, Québec, P.Q.

# La Chasse aux Millions

(Suite de la page 33)

sement... peut-être... parce que je suis riche et qu'il est presque pauvre.

"Sa délicatesse a été froissée, j'en suis sûre, par l'effronté steeple-chase matrimonial auquel se livrent présentement trois courtisans de ma dot. "Je les déteste... et je m'ennuie. Mathie, écrivez-moi longuement. Votre bonne amitié fait chaud à mon cœur, un peu endolori ce soir. Je vais m'endormir en pensant à vous.

"Marg."

Elle relut sa lettre, la ponctua, la plia et la mit dans l'enveloppe qu'elle cacheta d'une goutte de cire rose et timbra d'une cigogne, puis elle écrivit l'adresse : Miss Mathie Chancell, villa des Violettes à Vevey (Suisse).

Trois jours plus tard, elle recevait cette réponse :

"Villa des Violettes.

"My dear, au lieu d'une lettre vous eussiez vu débarquer mon excentrique personne si je n'avais besoin de m'entendre au préalable, avec vous, sur les détails de ma visite à votre honorée famille.

"Ce que vous appelez steeple-chase matrimonial m'amuserait beaucoup; je voudrais assister à cette comédie et vous empêcher d'en souffrir en la tournant en tragédie.

"J'ai, d'ailleurs, une idée, mais il faut consentir à une de ces choses que vous autres, Françaises, qualifiez d'extravagances. Vous êtes désolée d'être riche et moi j'en suis navrée, navrée pour quinze millions, entendez-vous? C'est à ce chiffre que mon respectable oncle Jonathan Johnson fixe ma part, après le dernier inventaire de l'Association Johnson et Co.

"Que voulez-vous que je fasse de cette énormité de banknotes et de dollars, si je ne me marie pas? Or, je veux épouser un Français, vous le savez depuis longtemps; je veux, de plus, que ce Français fasse les doux yeux à moi et non à ma cassette. Pour cela, il ne faut pas que je l'exhibe.

"Voici la petite farce very pleasant que j'ai imaginée : témoignez le désir d'avoir une demoiselle de compagnie anglaise; parlez d'une amie de pension obligée par des revers de gagner humblement son pain. Vos parents m'engageront aussi volontiers qu'une autre. Je serai votre governess; j'ai vingt ans et je prendrai l'air grave qui convient.

"Si je trouve dans les non placés de vos poursuivants l'époux very select qui aimera pour elle-même l'étrangère pauvre, je vous jure, darling, de le conquérir de vive force, s'il le faut. Mon oncle sera très heureux et téléphonera pour son consentement.

"Je ris follement de la possible aventure. Confiez-vous à ma prudence, je jouerai mon rôle comme une prima de notre Great-Theater.

"Télégraphiez-moi seulement : All right. Je saurai ce que cela veut dire, je fermerai mes malles et j'accourrai à la rescousse.

"Darling très chère, je vous embrasse.

"Math."

V

A deux de jeu.

Le samedi suivant, une demi-heure avant le dîner, les commensaux habituels du château étaient réunis dans la serre et dégustaient avec délices un apéritif distingué. (Tout était distingué à Montmaur).

Cette serre, royale fantaisie des marquis prodigues, était une merveille digne d'un palais d'Orient.

Le plafond en verre dépoli versait une lumière discrète sur les statues de marbre blanc. Les stipes dentelés des fougères, les lamelles aiguës des palmiers, les feuillages soyeux des bégonias coupaient la serre en plusieurs boudoirs coquets où flottaient les parfums doux des héliotropes et

des tubéreuses. Dans ces délicieux retiros, s'empilaient les cousins du Kurdistan sur des pelletteries polaires; des divans de peluche et des sièges en bambou doré s'éparpillaient en un gracieux désordre.

Au centre, un jet clair fusait dans un bassin de marbre rose; au fond, une source babillait dans la conque d'un triton en bronze pompéien. Des orangers émergeaient de caisses en majolique, ou de bacs de Chine et du Japon.

Dans cette splendeur, Mme Dutheil promenait sa traîne de soie pesante, luisantes aux cassures d'un éclat métallique.

Marguerite, en robe de serge blanche très simple, un ruban bleu pâle passé à la grecque dans les ondes dorées de ses cheveux, faisait les cent pas avec impatience.

On attendait ce soir-là miss Mathie Chancell, et Mme Dutheil avait déclaré à sa fille, qu'il serait du dernier mauvais goût d'aller au devant de cette yankee, qui venait à Montmaur gagner sa vie dans une demi-domesticité. Elle l'avait longuement stylée; elle devait, disait-elle, éviter une trop grande familiarité et oublier les camaraderies du pensionnat avec cette subalterne.

Marguerite eût souffert de ce dédain et se fût effrayée pour son amie, des taquineries mesquines de l'étroit esprit de Mme Dutheil, si elle n'avait pu se dire que l'excentrique Américaine y mettrait fin quand elle voudrait et tirerait, par la grâce de ses millions, une éclatante revanche de ceux qui méconnaissent sa très réelle valeur et résisteraient à sa séduction.

Si haute était l'âme de la jeune fille, qu'il ne lui vint pas le soupçon que Mathie et Max Cerney pussent éprouver une attraction sympathique l'un vers l'autre. Elle connaissait l'implacable droiture de la richissime héritière, et c'était avec une foi joyeuse qu'elle l'attendait.

L'oncle Augustin était en tiens dans le secret des deux jeunes filles. C'est lui qui était allé chercher à la gare la governess exotique. Et il s'amusait de tout son cœur des péripéties burlesques qui ne pouvaient manquer de naître de l'étourdissante fantaisie de l'exquise comédienne.

Marguerite voyait ce soir-là tout en rose. Après une éclipse de quatre mortels jours, l'officier avait reparu à Montmaur. Il y était accueilli avec enthousiasme par M. Dutheil, car il était un fusil merveilleux, et le châtelain, qui chassait avec un ferveur n'ayant d'égale que sa maladresse, en faisait son compagnon de prédilection.

Les rivaux enrageaient, sans néanmoins trop le redouter; il était clair qu'il déplaisait à la châtelaine, dont l'antipathie était lourde et l'autorité absolue.

Max se laissait accaparer sans empressement apparent et sans joie, avec, au contraire, une réserve un peu hautaine et une si tranquille assurance que, sans la caresse de sa voix lorsqu'il s'adressait à elle, Marguerite eût pu croire qu'il n'éprouvait, à son endroit, qu'une parfaite indifférence.

Il restait alors qu'il s'était promis de fuir, car son orgueil était fait, non seulement, de force, mais de tendresse, et son infrangible dignité se courbait sous un invincible amour.

Comme la cloche sonnait d'abord à la volée, puis à petits coups pressés pour appeler les convives, l'oncle poussa la porte de la serre et entra donnant le bras à une jeune fille qu'il conduisit vers sa soeur.

—Miss Mathie Chancell; Mme Dutheil, dit-il simplement.

Les deux femmes se saluèrent, Mme Dutheil raide et compassée, l'Américaine avec une grâce simple et grave.

Marguerite s'était élancée vers elle: un regard glacial de sa mère l'arrêta, en même temps qu'un signe imperceptible de la jeune miss, qui prononça en un français hésitant, traçant d'un mot les distances :

—Chère miss Marguerite, je suis heureuse de la confiance de vos parents envers moi; je serai une governess dévouée à votre personne, oh! yes! fort dévouée...

—Merci, miss Mathie, répliqua Marguerite qui faillit éclater de rire.

D'un geste dégagé, M. Bessouet montra les hommes debout : M. Dutheil (de solides shake-hands s'échangeant), M. Cerney, M. Dumont des Essarts, M. d'Avrilly, le vicomte de Trégnac.

Il présentait Cerney le premier après Dutheil pour honorer son uniforme, et les autres par rang d'âge.

Miss Mathie fit à chaque nom une légère inclination de tête.

—Saperlotte! murmura Trégnac, qu'elle est belle!

Mathie Chancell avait une taille pleine et svelte, un buste de statue grecque, l'épiderme savoureux d'une pêche mûre, une chevelure dont le Titien eût couronné ses déesses, avec, sur le front et la nuque, des frisons fauves où se filtrait l'or du soleil couchant.

Elle portait avec une élégance de princesse un très simple costume tailleur en serge bleu foncé; un petit chapeau de feutre de même teinte, liseré d'un ruban pékiné blanc et bleu, la coiffait à ravir. Ses yeux étaient étranges : blonds, frangés de cils bruns longs et fins. Elle séduisait tout de suite sans le moindre effort, avec ses manières exquises, son regard immense, son sourire grave qu'on devinait espiègle, sa fière réserve, sa haute distinction.

Marguerite, douce figure de Keepsake, blonde et diaphane, avec des allures de gazelle, prenait du voisinage de l'Américaine, un relief singulier. Jamais Cerney ne l'avait vue plus belle, animée qu'elle était par la joie de revoir son amie.

—Marguerite, dit Mme Dutheil qui, au fond, n'était pas méchante et devinait l'impatience de sa fille, montre à miss Chancell la chambre qui lui est destinée. Vous nous rejoindrez à table.

Les deux jeunes filles s'éclipsèrent. A peine la porte de la serre repoussée, elles s'embrassèrent tendrement.

—Oh! chérie, que c'est charmant à vous d'être venue!

—Suis-je passable au moins dans ma tenue de quakeresse?

—Vous êtes adorable; tout le monde va raffoler de vous.

Mathie sourit finement.

—Même M. Cerney?

Un nuage rose envahit le doux visage de Marguerite.

—Méchante! qui vous a dit mon secret?

—C'est celui de Polichinelle, très chère. Du reste, vous avez bon goût; des dehors sympathiques, une âme ouverte qui regarde à travers de superbes prunelles...

—Vous avez déjà vu tout cela?

—Et quelques autres choses encore; par exemple, que celui qu'on appelle le vicomte a des yeux de braise d'une vivacité curieuse, très amusante.

—Il n'est pas beau mais c'est un excellent garçon.

—N'être pas beau, est, à mon sens, une qualité. J'épouserais plus volontiers Vulcain qu'Apollon.

Elles arrivaient tout en parlant à la porte d'une petite pièce tendue de cretonne claire. En un tour de main, Mathie eut enlevé son chapeau, lissé ses cheveux, rafraîchi son visage et ses mains.

Elles s'empressèrent de redescendre. Au moment d'entrer dans la salle à manger, Marguerite s'arrêta et, posant sa main fine sur le bras de Mathie :

—Jurons-nous encore alliance, chérie; aidons-nous, le ciel nous aidera.

—Entendu.

—Ma mère a de redoutables ambitions...

—Confiance, nous sommes à deux de jeu.... A présent, passez, miss Marguerite; nous rentrons dans nos rôles; gardez-vous de me parler amicalement; soyons correctes, very correctes : c'est l'essentiel pour éviter le soupçon de supercherie.

Marguerite entra la première.

Mathie la suivait modestement à trois pas. Elle s'assit à une place vide, au bout de la table. Il avait d'abord été question de la reléguer à l'office comme une gouvernante ordinaire; Marguerite avait vivement réclamé, insisté pour qu'on ne s'arrêtât pas à la pauvreté présentement avouée par la jeune fille, mais seulement à son éducation select qui la faisait l'égale des hôtes ordinaires du château. Mme Dutheil avait fini par se rendre à ses raisons.

Néanmoins, l'exotique, comme l'appelait d'Avrilly, ne comptait pas pour ces adorateurs du veau d'or. Sauf Trégnac, qui l'admirait franchement et oubliait de boire, et Marguerite, qui levait de temps en temps sur elle un regard heureux et lui envoyait un sourire, les autres ne s'occupaient point d'elle.

L'oncle Augustin souriait au manège de Max et de sa nièce qui rougissaient de plaisir lorsque leurs yeux se contraignaient; des Essarts prenait des notes sur un carnet, fixant au vol un mot surgi de la discussion politique dont il tenait le haut bout; Mme Dutheil approuvait le pesant discoureur et grignotait du bout des dents. Elle trouvait très distingué de manger comme un oiseau et se domageait en son particulier. D'Avrilly se délectait aux sauces qu'il proclamait "divines"; la tête baissée, il les savourait de l'oeil et du palais, et il devait à chaque instant repêcher son monocle dans son assiette.

Mathie Chancell s'amusait des attitudes de ces convives si bizarrement assemblés; sa prunelle incisive et claire saisissait de toutes choses les plus insignifiants détails.

Somme toute, constatait-elle, je ne vois ici que d'assez médiocres échantillons de la faune raisonnable de ce pays. Celui-ci est un insupportable bavard, politiqueur et déclamateur; celui-là (elle regardait le financier) possède un oeil de hibou, hypocrite et sournois, et un oeil de serpent fuyant et acéré. L'oncle Augustin ne compte pas : il est, pour le moins, le contemporain de l'oncle Jonathan, mon tuteur révérent; M. Cerney est hors de cause; il appartient à Marguerite par élection, et c'est un crime de flirter dans les réserves d'autrui. Reste le vicomte. Hé! hé! pas mal après tout: un beau nom, de solides et illustres alliances; tête intelligente, oeil loyal... un peu petit, manque de prestance... Cela me va. Par analogie superstitieuse, je mesure l'autorité conjugale à la taille des époux. Plus grand que moi, mon mari me dominerait absolument; de même taille, nous formerions une république anarchiste; plus petit, l'autocratie passe de mon côté. Non, vraiment, ce Gascon n'est pas mal. Sa voix a des sonorités de cuivre qui font mal aux nerfs, mais il apprendra à la poser... Vicomtesse de Trégnac, cela claironne. S'il est vraiment et inaltérablement honnête, l'affaire sera vite conclue, mais je veux un époux en pur métal d'honneur et non en simili. Il n'a qu'à se bien tenir; on ne me trompe pas aisément. A nous deux, vicomte, et jouons serré....

Un malicieux sourire glissa sur ses lèvres purpurines et Marguerite, qui surprit au vol le regard de Mathie à Trégnac, la menaça du doigt.

(Fin à la prochaine livraison)

# LA TERRE QUI PLEURE

(Suite de la page 13)

me débats, tu es le seul objet auquel mon esprit désemparé se rattache. C'est avec un sanglot qu'hier, je t'ai glissé dans ma valise, et c'est avec un sourire, presque, que je te retrouve ce soir.

"Certes non, je ne pourrai dormir. Tandis qu'un silence de plomb pèse sur cette immense bâtisse assoupie, et, glaciale, étroitement péniblement mon âme, je vois avec une netteté singulière les années écoulées, les êtres chéris et les choses familières surgir des brumes du passé où, hélas! ils sont à jamais ensevelis. Et c'est déchirant et très doux..."

"D'abord, c'est une nuée souriante et blonde où se précisent, à mon évocation, les traits charmants de ma mère. Sereine, gracieuse, marquée déjà par le terrible mal qui devait l'emporter si jeune, elle se penche vers le poupon que je suis encore, caressant ma joue de sa main trop fine, et songeant sans doute à l'avenir de cette enfant qu'elle ne verra pas grandir. Un souvenir près de s'effacer, et auquel mon cœur désespérément s'accroche, c'est tout ce qui me reste de ma mère!

"Mon père, lui, mon père aimé que la mort brutale m'arracha, il y a deux semaines à peine, comme la pensée que je ne le verrai plus me déchire atrocement! Songer que cette voix dont j'aimais les inflexions graves, tendres comme une caresse lorsqu'il me parlait, que ce regard où brûlait tant de bonté unie à tant d'énergie, sont évanouis sans retour! Pis encore — l'affreuse chose! — penser que toute cette intelligence, cet esprit si noble et si élevé, ce cœur si chaud et si vibrant sont pour toujours tombés au gouffre du néant! Le néant! cet épouvantable abîme où nous courons tous, me dire qu'il m'a pris mon père, et qu'il ne me le rendra jamais! Souvent je me révolte, et mon esprit ne peut accepter une séparation si brutalement définitive. Je voudrais croire, j'envie ceux qui prient et se relèvent consolés. Moi, je ne sais que pleurer. Hélas! que les larmes humaines sont amères — et inutiles!

"Mon père — cela me fait tant de bien de parler ici du cher absent! — mon père se trouvait donc veuf avec une fillette de six ans à peine. Il ne pouvait évidemment en entreprendre l'éducation, tout son temps se trouvant absorbé par sa grande imprimerie de Vaugirard. Après m'avoir confiée à deux ou trois institutrices, dont mon caractère indiscipliné eût tôt fait de lasser la patience, il me mit au lycée où je fis toutes mes classes.

"Ah! comme j'y fus heureuse, dans mon cher lycée! J'y ai trouvé, avec de charmantes compagnes, des maîtresses éminentes, des femmes de cœur et de savoir, qui m'ont donné le meilleur d'elles-mêmes. Elles ont façonné mon esprit à l'image des leurs, elles l'ont meublé des connaissances et surtout des idées larges dont notre époque peut si justement être fière. Mes chères maîtresses! si vous pouviez savoir quelle gratitude monte vers vous de ce village perdu!

"Mais, dans mon enfance souriante, les heures les plus lumineuses, certes, furent celles que je passai avec mon cher papa, à qui, je le crois bien, mes congés causaient autant de joie qu'à moi-même. Les doux moments vécus auprès de lui, dans son bureau un peu sévère, tandis que, caressant mes boucles folles, il entr'ouvrait pour moi les jardins de la vie! Comme il se mettait à ma portée et s'ingéniait à me distraire!... Et mes visites aux ateliers où j'admirais, un peu craintive, dans le ronflement des moteurs et l'éclair des courroies, l'obéissance des machines monstrueuses! Et, plus tard, lorsque les années m'eurent encore rapprochée de mon cher père, combien je goûtai et sa science profonde et les trésors de son cœur!

"J'avais seize ans, il me retira du lycée, et pendant deux années nous goûtâmes un bonheur sans mélange.

Mon père voulut me montrer les joyaux de nos musées, et ces autres joyaux, Venise, Rome et Grenade; il m'entoura de luxe, me prodigua les plaisirs d'une vie fastueuse, s'ingénia à me gâter de mille manières. On eut dit, pauvre père! qu'il avait la prescience de la séparation prochaine, et qu'au paravant il voulait dépenser pour moi toutes les folles trouvailles de sa tendresse.

"Puis, le mois dernier, l'horrible catastrophe. Ce fut foudroyant! Nous revenions d'Espagne, et, pour mes toilettes d'arrière-saison, je courais tout le jour les couturiers avec ma femme de chambre. Je ne voyais père qu'aux repas, et mon insouciance heureuse ne voulut pas remarquer son évidente préoccupation. Quels sanglants reproches je m'en suis cent fois adressés! Si je l'avais, à ce moment, soutenu, consolé, que sais-je? L'abominable chose, peut-être, ne serait pas arrivée..."

"C'était, je m'en souviendrai toujours, un soir gris et froid, un peu après la Toussaint. Je venais de chez Worth, et j'accourais au bureau de mon père, toute joyeuse, quand je heurtai son valet de chambre qui, l'air égaré, me dit je ne sais quoi. Prise d'une angoisse confuse, j'écartai ce garçon et me précipitai dans le bureau: Horreur! mon père était écroulé, livide, sur son fauteuil, entre les domestiques atterrés.

"Affolée, je le fis porter sur son lit, je téléphonai à son médecin dont j'entendis bientôt le diagnostic fatal: une apoplexie foudroyante, tout était fini. Le reste, je ne me le rappelle plus. J'ai vécu comme un atroce cauchemar ces jours sinistres; l'hôtel était devenu une de ces chapelles lugubres où l'on parle pas — comme si l'on craignait, hélas! de réveiller celui qui dort.

"Ce qui suivit fut peut-être plus affreux encore. Quand j'eusse voulu rester toute à mon chagrin, il me fallut entendre des comptes, subir le zèle du notaire et des parents accourus. Je compris que mon malheureux père, à notre retour, avait trouvé une situation terriblement compromise, et qu'une spéculation sur laquelle il comptait pour se remonter, l'avait, au contraire, perdu définitivement. A moi, dont l'âme était broyée par le plus profond désespoir, on vint parler de ruine, de faillite, comme si tout cela me pouvait intéresser! C'eût été ironique si ce n'avait été si cruel... Je voulus que le nom des Lambert fût à l'abri de toute souillure. On vendit l'imprimerie et l'hôtel; on fit argent de tout, depuis les automobiles jusqu'au mobilier de ma chambre — une merveille! — Et enfin j'appris de notre vieux notaire qu'il ne me restait que quelques milliers de francs à peine, mais l'honneur était sauf.


"Alors se posa un redoutable problème, auquel, dans mon malheur, je n'avais pas songé: qu'allais-je devenir? Une jeune fille ruinée, qui ne sait aucun métier, c'est une véritable charge et dont ne se souciait aucun des parents présents. Hélas! je ne suis pourtant guère embarrassante, et tels de nos cousins qui fréquentaient assidûment chez nous ont une réelle fortune. Quoi qu'il en fût, et tandis que j'attendais, en pleurant mon bien-aimé disparu, la décision du Conseil de famille, il arriva une lettre de tante Coraline, qui m'offrait l'hospitalité.

"Tante Coraline? Je me rappelais à peine son visage, ne l'ayant pas vue depuis qu'elle était venue à l'enterrement de maman. Cette soeur aînée de mon pauvre père m'apparaissait comme une vieille fille résignée et flétrie, végétant dans un village ignoré de la Lorraine annexée. Je dois dire que la perspective de vivre dorénavant cette terne existence ne me charmait nullement, mais je n'avais pas le choix; aussi bien, que m'importe maintenant? Et je dois encore de la gratitude à la vieille parente qui consent à m'accueillir dans ma détresse.

Pour  
**Introduire**  
le Nouveau flacon  
de PARFUM

# Le Dandy

aussi  
**POUDRE  
COMPRIMÉE**



parfums d'orsay  
17, Rue de la Paix, Paris

SEULS DISTRIBUTEURS POUR LE CANADA  
J. B. RENAUD & CIE, INC. - QUEBEC

Prix du détail  
Parfum. \$ 2.<sup>00</sup>  
Poudre \$ 1.<sup>00</sup>  
Comprimée.

(60)

"Toutes choses définitivement réglées, enfin, et ayant pris congé des très rares amis que notre ruine n'empêchait pas de me reconnaître, je m'en fus une dernière fois au Père Lachaise. L'épouvantable chose que cette suprême visite à la tombe qui m'avait pris ma seule tendresse! Je demeurai là, pantelante, à demi-folle, je crois bien, jusqu'à ce que la nuit s'appesantissant, il me fallut quitter — pour combien de temps? — le funèbre enclos.

"Puis ce fut le voyage. Oh! ce terrible voyage; à la fois si bref et si long! Si bref, parce qu'il brisait définitivement les derniers liens qui m'attachaient à toute une vie de bonheur; si long, parce que c'était la préface d'un avenir dont m'angoissait le mystérieux inconnu, voile oppressant qu'à tout prix j'aurais voulu soulever..."

"Tant que je fus en France, je regardais sans le voir le paysage noyé d'une tristesse automnale résonnant bien à mes propres sentiments. Mais dès que j'eus passé la frontière, après l'obligatoire défilé devant les douaniers arrogants de l'Empire, je me sentis envahie par une impression de dépaysement singulière. En rendrai-je responsables ces uniformes étrangers qui peuplent les quais, ou l'écusson impérial dont, ici, la moindre gare est parée?"

"Enfin, j'arrivai à Nouzonville; une religieuse m'y attendait, très jeune, gentille sous la cornette aux ailes battantes. Nous avons traversé le village dans la nuit boueuse; et je l'ai trouvé laid, sale et pauvre. C'est bien ainsi que je me l'imaginai. Puissé-je n'y pas rester longtemps!

"Dans le couvent immense, où les pas et les voix résonnent longuement

par les couloirs et les voûtes, ma tante guettait mon arrivée. Je ne l'ai pas reconnue... Elle a l'air très bon, mais elle est un peu... simple; un peu sourde aussi; que ce sera gênant, cette infirmité! il faudra pourtant bien que je m'y habitue!

"Comme à beaucoup d'autres choses, du reste. Ma chambre, par exemple; mais nous n'en aurions pas voulu une semblable au lycée! A la clarté trop crue de l'ampoule électrique, les murs blanchis à la chaux sont d'une pauvreté que font ressortir des gravures plus pieuses qu'artistiques, et un chapelet de bois, très grand et très fruste accroché au-dessus du lit. Sur ma commode, un crucifix debout sur un affreux piédestal me fait face, et son regard, doux comme une caresse et fixe comme un reproche me gêne et m'attriste. Si je l'étais? Où pourrais-je le mettre?"

"Ah! je suis lasse, horriblement... Quelque part, dans la nuit, une horloge sonne 10... 11... 12 coups. J'entends, dans le calme impressionnant, une sorte de grondement sourd, continu, comme ferait un torrent. La religieuse qui m'a accompagnée, la petite Soeur Odile, m'a dit que la Nied passe au pied du couvent. C'est sa voix, sans doute, sa voix de rivière grondante et rapide, qui éveille les échos du grand bâtiment silencieux et glacé... Oh! père, père aimé, que je suis douloureusement esseulée! Pourquoi donc avez-vous abandonné votre enfant, qui ne saurait vivre sans vous?"

### III

Cependant, tandis que Marguerite laissait courir sa plume sur le vélin  
(Suite à la page 37)

# Plaisirs d'hiver !



# Dow

old Stock Ale

Mûrie à Point



Prime par la Force et par la Qualité!

# LA TERRE QUI PLEURE

(Suite de la page 35)

glacé, Mlle Coraline ne songeait pas, elle non plus, à s'abandonner au sommeil. Elle vint à sa petite bibliothèque, où quelques romans de Dumas se tassaient respectueusement pour laisser plus de place à de vieux ouvrages de piété, vêtus à l'ancienne mode; sur les reliures fatiguées et ternies, la vieille demoiselle, un moment, promena une main distraite, puis elle attira une Introduction à la vie dévote dont les plats élimés disaient assez les longs services.

Tante Coraline s'enfonça dans son fauteuil, qui gémit tristement sous le poids, pourtant faible, qui se confiait à lui. Elle ouvrit son livre, mais les lignes dansaient devant son regard une ronde fantastique, et, pour la première fois, les périodes du saint évêque de Genève lui semblaient, juste ciel! presque vides de sens. Mlle Lambert posa vivement le volume sur son secrétaire, ôta ses besicles, et s'abandonna toute aux pensées qui tourbillonnaient en sa tête.

Cette petite Marguerite, si chérie déjà, comme elle ressemblait à son père! Oui, c'était le front haut de Philippe, son nez régulier et fin, et surtout, oh! surtout, son beau regard loyal et franc, ce regard droit, pénétrant jusqu'au fond des hommes et des choses, et dont elle, la grande soeur, aimait tant la noble flamme, jadis.

Car maintenant c'était du passé, tout cela... Dieu! comme le présent s'efface vite, et comme une vie humaine semble peu de chose, quand on la regarde au travers de quelques années si rapidement envolées!

N'était-ce donc pas hier qu'elle-même était restée orpheline? Elle n'avait que dix-huit ans, comme Marguerite aujourd'hui; et, sans avoir la joie de se créer un foyer, elle allait assumer toutes les charges de la maternité, puisque ses bras, ses frères bras tordus de désespoir, s'étaient fermés sur le petit frère, sanglotant et affolé, dont les six ans frémissaient d'horreur devant la cruauté du deuil qui les frappait.

Coraline était devenue la "petite mère", et elle l'était restée, portant, avec une vaillance souriante, le tendre nom qui la séparait dorénavant des jeunes filles de son âge, si gracieusement insouciantes. Petite mère avait élevé Philippe, sourde aux demandes en mariage qui tentaient de l'arracher à sa tâche. Tâche très douce, certes, mais bien lourde aussi, qui mûrit précocement l'esprit de Coraline, et, prématurément, poudra de neige la sombre chevelure qui avait été l'une de ses coquetteries jadis.

Du reste, le garçonnet répondait d'admirable sorte aux soins dont il était entouré. Philippe devint l'adolescent, puis l'homme que sa soeur souhaitait; et la petite mère trouva dans la chaude tendresse de cette âme virile la récompense qui caressait doucement son coeur, son pauvre coeur très ardent de grande soeur et de vieille fille.

Que de soucis, que d'angoisses pour aider Philippe à choisir une carrière, mais aussi quelle fierté de le voir rapidement apprécié dans la maison où il était entré! Les éloges du directeur résonnaient délicieusement aux oreilles de Coraline: ce grand garçon intelligent, loyal et travailleur, n'était-il pas son oeuvre?

Quand s'était dessinée la situation du "petit" il s'était marié. Puis, le voyant heureux, la grande soeur s'était discrètement retirée.

Oh! la douloureuse, l'horrible séparation! Après vingt ans écoulés, la vieille fille frissonnait encore à ce souvenir. Le coeur, dit-on, s'attache en raison des bienfaits qu'il dispense: c'est pourquoi, sans doute, petite mère souffrit tant le jour où elle s'éloigna de Philippe. Celui-ci, d'ailleurs, avait affectueusement insisté pour la retenir près de lui.

Mais lorsque Mlle Lambert avait pris une résolution qu'elle croyait juste, nulle puissance humaine n'au-

rait pu la faire changer d'avis. Entêtement? Non pas. Ténacité plutôt, cette ténacité lorraine qui est, à bon droit, proverbiale, et cuirasse contre tout entraînement les enfants des Marches de l'Est.

Mlle Coraline était donc revenue au pays natal et avait blotti son isolement dans cette hospitalière maison de Nouzonville.

Lentement, sûrement, elle y avait vieilli; chaque année, de son doigt impitoyable, avait blanchi quelque mèche nouvelle, voilé le regard très doux, endurci l'ouïe si fine. Et Mlle Coraline était devenue une petite vieille toute fanée, qui dépensait en aumônes le plus clair de ses modestes ressources.

Elle avait eu là des années heureuses, d'un bonheur très calme et très menu, un peu en grisaille, où quelques voyages de Philippe avaient été des éclaircies lumineuses; puis, autre gros événement, un voyage à Paris, quand était morte la mère de Marguerite.

La bonne demoiselle ne lisait guère que ses livres de piété et les lettres du "petit", s'efforçant d'oublier que son cher pays était tombé aux mains des Prussiens. Elle sortait peu, consacrant presque tout son temps à des broderies merveilleuses qui naissaient féeriquement sous la prestigieuse habileté de ses doigts minces.

Quelque chose, cependant, manquait à Mlle Coraline. Quoi? Elle n'aurait su le dire, n'ayant point l'habitude des discussions psychologiques avec elle-même. Elle sentait seulement que parfois les journées lui étaient bien longues, et que, souvent, elle avait comme honte de ne s'occuper que d'elle-même ou de charités si menues...

C'est alors que mourut Philippe. La grande soeur en ressentit un immense chagrin. D'abord, elle ne voulait pas croire à la fatale nouvelle: était-il possible que son frère, son Philippe si beau, si fort, ait été ainsi frappé en pleine vie? Se pouvait-il qu'il fût mort si vite, tandis que continuait son existence à elle, son existence inutile et chétive?

Hélas! il lui fallut bien admettre l'horrible vérité. Alors, le désespoir ébranla si fort la santé de la vieille fille, qu'elle ne put même faire le voyage de Paris pour rendre les derniers devoirs à ce frère tant aimé. Puis, peu à peu, et soutenue par sa foi, Mlle Lambert dompta sa douleur. Et lorsqu'elle apprit la situation précaire de sa nièce, ce lui fut, Dieu lui pardonne! une joie véritable. Tante Coraline pouvait proposer à Marguerite de venir à Nouzonville; elle allait donc, enfin, recommencer à se dévouer!

Ah! que la bonne demoiselle se sentait jeune, et comme son coeur brûlait de tendresse pour l'enfant que les cruautés de la vie jetaient dans ses bras! Elle l'avait vue à peine, ce soir, mais demain, mais les jours et les semaines qui allaient suivre, combien ce serait doux, la vie en union d'âme et de coeur avec la fille de Philippe!

Mlle Coraline eut un sourire d'attendrissement qui para d'un charme inattendu son visage un peu ridé. Et soudain son front se rembrunit, tandis que le sourire s'effaçait, comme un rayon de soleil voilé par un nuage: hélas! malgré la bonne volonté de la Mère supérieure, les conditions matérielles seraient difficiles...

Un instant, les sourcils rapprochés, la vieille fille réfléchit. Puis elle se leva, et, faisant basculer le cylindre de son secrétaire, elle prit un vieil écrin dont elle versa le contenu sur la table.

Il y avait là quelques médailles minces, les fragments d'une gourmette en or que sa mère avait portée à son bras, une jolie bague ancienne dont l'anneau usé n'était guère plus qu'un fil d'or. Modeste trésor, riche de

souvenirs... Hélas! ceux-ci n'ont pas cours chez les joailliers...

Mlle Lambert, qui n'aimait pas les lamentations vaines, rangea vivement ses bijoux. Eh bien! mais, c'était très simple. Au lieu d'encombrer son petit appartement et son armoire de rideaux, de services, de jolies choses dont bientôt elle ne saurait plus que faire, elle les vendrait, à Metz, au grand magasin de la rue des Clercs. Ne lui avait-on pas déjà fait des offres? Elle travaillerait beaucoup, et l'on arriverait encore à faire décente figure. Puis le bon Dieu est là, n'est-il pas vrai?

Tante Coraline, l'âme quiète et le coeur en fête, gagna son lit. Elle ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil confiant, naïf et pur, un sommeil d'ange, d'enfant ou de vieille fille. Et son rêve se berça aux accents graves de la Nied, dont la chanson profonde, au même instant, parvenait jusqu'au coeur de Marguerite, penchée sur le petit album à la fraîche reliure; dans le silence du vieux couvent endormi, seule l'enfant veillait, et la fée de la nuit n'eût entendu que le frémissement de la plume répondant à l'hymne de la rivière.

## IV

### JOURNAL DE MARGUERITE

Vendredi 2 décembre.

"Ce matin, je suis entrée chez ma tante pour lui remettre un livre qu'elle m'avait prêté. Oh! il n'était pas folâtre, son livre, et nous sommes loin de Paris, je m'en aperçois une fois de plus. Avec mon père, je pouvais tout lire, et j'usais largement de la permission; ici, tous les ouvrages de Mlle Lambert sont aussi à ma disposition, tous... mais combien la bibliothèque est différente!"

"Ma tante brodait près de la fenêtre, dans la petite pièce triste et mal meublée qu'elle appelle son salon. La broderie est, du reste, son occupation principale, et elle s'y livre avec une assiduité qui est à faire frémir. Dès le matin, elle brode; à midi, elle brode encore; quand vient le soir, elle brode toujours. Si ses yeux ne s'y refusaient pas je suis sûre qu'elle broderait la nuit!"

"Je m'approchai:

"—Ma tante, je vous rapporte votre volume.

"J'avais parlé à mon diapason ordinaire, sans songer qu'elle a l'ouïe un peu dure.

"—Une plume? Tu veux écrire, mon enfant? Je vais te donner cela.

"Elle s'empressait, souriante. Moi, un peu agacée de son infirmité, vraiment désagréable pour le pauvre entourage, je repris plus fort:

"—Mais non, ma tante; ce sont les Merveilles divines que je vous rends.

"—Ah! très bien! Vois-tu, mignonne, je n'avais pas entendu... Mais assieds-toi donc, que nous causions un peu.

"Docile, je pris l'espèce de pouf qui m'était indiqué. Et Mlle Lambert s'enquit, en feuilletant au hasard les pages de l'austère bouquin:

"—Et comment l'as-tu trouvé, mon vieux livre?

"Vous m'aviez habituée, mon père bien-aimé, à dire toujours ce que je pense. J'avais là une occasion magnifique, en étant franche, d'exprimer tout l'ennui que me cause la nouvelle existence dont les Merveilles divines sont un faible détail. Je répondis, en mettant dans ma voix toute ma conviction profonde:

"—Oh! ma tante, il ne vaut rien!

"La vieille demoiselle parut si horrifiée que j'eus bonne envie de rire. Heureusement que je me contins! Ma tante abandonna sa simpiternelle broderie, dans l'excès, sans doute, de son indignation, et me demanda gravement:

"—Qu'y trouves-tu donc de si mauvais, à mes pauvres Merveilles?

"Une vraie tristesse vibrerait dans sa voix. J'eus un peu honte de ma réponse, et voulus en pallier les désastreux effets.

"—C'est-à-dire, ma tante, qu'au point de vue littéraire son auteur avait évidemment plus de bonne volonté que de talent; mais il renferme des idées vraiment intéressantes... des aperçus très ingénieux... certainement... des trouvailles, même...

"—Mais... oui, sans doute. "J'étais fort mal à mon aise. Cependant Mlle Coraline reprit son ouvrage en soupirant, et je crus voir trembler un peu la main pâle qui, précautionneusement, tirait l'aiguille. Entre nous, le silence s'appesantit, très lourd. A tout prix, je voulus secouer la gêne qui m'étreignait. Je me levai sans bruit, et, pour ne pas déranger ma tante, j'ai regagné avec des soins infinis ma chambre, vaguement impressionnée, mécontente de ma tante et, faut-il l'avouer? de moi-même aussi... Je m'ennuie..."

### "Samedi 3.

"J'ai rencontré tout à l'heure le père Jacques; il se rendait au quartier des vieillards par un de ces larges couloirs dont la croix de Lorraine blasonne l'antique dallage. Ce bon vieux, de qui la figure paraît bizarrement modelée dans une argile jaunâtre, m'a saluée en chevrotant d'un "Bonjour, Mam'zelle" bien respectueux, bien paysan, qui m'a été au coeur. J'ai cru revoir le grand-père de Marie, ma petite femme de chambre que nous avions ramenée de Normandie, et je me suis sentie un peu moins isolée dans cette grande maison pauvre et grave où les robes des Soeurs ont des frôlements discrets que rythme leur chapelet.

"Rentrée maintenant dans ma chambre, je la regarde pour la première fois avec quelque indulgence. Vraiment, elle n'est pas si triste que je me l'étais figurée tout d'abord. Suffit-il donc d'une rencontre rapide, d'une parole où notre âme se plaît à voir une intention amicale, pour embellir à nos yeux les choses mêmes les plus banales et disgracieuses?

"J'ai de ma fenêtre, sur le jardin du couvent, pas plus grand que cela, et dont un saint Vincent de Paul de bronze a l'air de bénir éternellement les étroites plates-bandes, une vue qui paraîtrait charmante si je ne connaissais tant de jolis sites.

"En face, c'est l'église du village, faisant corps avec le couvent; elle est coiffée d'un petit clocher aux allures de brave homme, dans lequel se nichent tout à leur aise, les beaux pigeons de M. le curé, m'a dit respectueusement Soeur Thérèse.

"Mais le bijou de couvent, et que je vois aussi de ma fenêtre, c'est, à ma droite, le cloître qui porte le premier étage et sur deux côtés entoure le jardin. De lourds piliers soutiennent la voûte romane, qui a vraiment grand air. J'imagine les Bénédictins fondateurs du monastère se promenant là, graves, et songeant à leurs manuscrits enluminés...

"Et quand, le soir, l'office se dit à l'église, le jardinet bleuté sous la lune s'irradie des rougeoyantes lueurs qui tombent des vitraux à lancettes, tandis que j'entends venir à moi, indistincts, les sons de l'orgue et les chants. Une petite Soeur, alors, passe parfois dans le cloître, serène et recueillie, les mains dans ses manches, sa cornette mettant une lueur dans la nuit. Cela fait un ensemble très joliment artistique, presque médiéval, et

(Suite à la page 39)

**BONNE ET HEUREUSE ANNEE !**

▲ L'occasion de cette nouvelle année, permettez-moi d'unir mes vœux de succès, de bonheur et de prospérité à ceux déjà formulés par la Direction entière et pour compléter la vieille et traditionnelle formule canadienne française, j'ajouterai : "Que Dieu vous donne le Paradis à la fin de vos jours!"

Mais comme, suivant le mot d'une brave religieuse, le Paradis ne moisit pas, nous désirons que la réalisation de ce souhait soit le plus longtemps possible différée, car nos abonnés sont nos meilleurs amis et nous avons besoin longtemps encore de leur dévoué concours.

**NOS REMERCIEMENTS :**

A l'occasion de cette nouvelle année, nous vous prions également d'accepter nos sincères remerciements pour le concours très appréciable que vous nous avez apporté durant ces quelques années et plus expressément durant ces derniers mois.

Nous avons fait appel à votre générosité et à votre concours et nous sommes heureux de constater que cet appel n'a pas été vain, nombre de nos lecteurs ont répondu à notre demande et nous ont envoyé leur contribution; d'autres, pour des raisons certes très appréciables, nous ont averti qu'ils ne pouvaient plus continuer leur abonnement, nous ont dit leur sympathie pour notre oeuvre et nous ont priés de retrancher leurs noms de la liste de nos souscripteurs, pour le présent du moins, se réservant de se réabonner quand les circonstances leur permettraient ce superflu; d'autres encore, trop pris par les occupations ordinaires doublées des préoccupations additionnelles à l'occasion des fêtes de Noël et du Nouvel An, ne nous ont pas encore répondu; mais nous sommes persuadés que dès les premiers jours de janvier, nous recevrons leurs souscriptions.

**LES AUTRES :**

Mais quant à ceux qui, après l'appel du mois dernier et celui contenu dans le présent numéro, continueront à garder le silence, nous avons la conviction qu'ils n'oseront pas à l'avenir invoquer leur bonne foi, et lorsque, bien à regret, nous serons contraints de déposer notre réclamation entre les mains de notre procureur, pour collection, ils n'auront à s'en prendre qu'à eux et ne nous tiendront pas rigueur de notre manière d'agir.

Encore une fois, vérifiez votre date d'expiration sur la bande enveloppant votre revue, l'abonnement est dû depuis cette date. Il peut s'être glissé des erreurs, alors, prévenez-nous, nous serons très heureux de vous rendre justice et l'expérience des mois derniers le prouve, nous avons reçu de nombreuses lettres de nos abonnés, plusieurs avaient payé à des agents non autorisés qui n'avaient jamais fait rapport et sur preuve du bien fondé de leurs prétentions, nous leur avons crédité les montants qu'ils avaient payés alors même que nous n'avions rien reçu personnellement.

**UN CONSEIL :**

Afin d'éviter à toute erreur, à l'avenir, pourquoi ne pas envoyer votre souscription directement au bureau, No. 1725, rue Saint-Denis, Montréal, nous vous ferons parvenir par le retour de la malle un reçu du montant perçu et ainsi vous aurez la certitude de payer à qui de droit; mais si vous payez à un de nos agents, exigez qu'il vous produise l'autorisation que nous donnons à tous nos représentants, autorisation clavigraphiée sur papier à lettre à l'entête de "MON MAGAZINE" et signée par l'un des officiers de notre revue.

**REMISE DE 20 % DURANT JANVIER :**

A ceux qui nous enverront directement leurs souscriptions à nos bureaux, soit sur facture ou après vérification de la date d'expiration sur la bande de la revue, nous consentons durant le mois de janvier prochain à faire une remise de vingt pour cent sur le montant dû. Profitez de cette offre, nous ne pourrions l'étendre au-delà de janvier, car en février un nouveau mode de perception sera organisé qui ne nous permettra pas une telle libéralité.

**DES ZELATRICES :**

Nous désirons en plus nommer parmi nos lectrices une zélatrice en chaque endroit de notre province.

# A

## nos abonnés

Cette personne aurait la charge du recrutement, de la collection et nous ferait connaître les griefs que les personnes de sa région pourraient avoir contre notre revue, les innovations qu'elles pourraient désirer et, par cette personne, nous serions plus intimement en contact avec nos abonnés. Il y a dans chaque localité nombre de personnes qui pourraient nous consacrer deux ou trois heures de travail par jour et ce, sans nuire aucunement à leurs occupations ordinaires. A ces personnes nous accorderions une généreuse rémunération pourvu qu'elles soient actives, ponctuelles et honnêtes. Nous demandons donc à celles de nos lectrices qui pourraient se dévouer ainsi à notre oeuvre de nous écrire et nous leur ferons l'exposé en détail de ce que nous attendons d'elles, ainsi que la rémunération que nous pourrions leur accorder.

**NOS REPRESENTANTS :**

Nous prions encore une fois nos abonnés d'exiger de nos représentants la lettre d'autorisation que nous remettons à chacun ou chacune d'eux. Ces autorisations sont à date fixe et si la date mentionnée est passée, c'est que la personne n'est plus autorisée à nous représenter.

**LES REÇUS :**

Les reçus donnés doivent être faits sur facture au nom de notre revue ou sur talons de reçus officiels comportant carte postale à être expédiée à nos bureaux pour nous avertir de la souscription ou de la perception, les reçus donnés sur carnets ordinaires, comme ceux que laisse à ses victimes le nommé Jacques QUESNEL, sont absolument sans valeur.

**JACQUES QUESNEL :**

Il y a un mandat d'émané contre le nommé JACQUES QUESNEL, faux agent, faux étudiant, etc. Depuis que nous l'avons dénoncé dans notre dernière livraison, il a ajouté le faux tout court à la liste de ses autres faux, il a fait une nouvelle victime dans la personne d'un digne ecclésiastique en se présentant sous le faux nom de Jules Guertin. Nous serions très reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui pourraient nous donner quelques précisions sur ce chevalier d'industrie et s'il se présentait chez l'un de nos abonnés et amis, sous quelque nom que ce soit, s'ils veulent nous téléphoner à Harbour 8216 ou Harbour 7420, nous nous empresserons de le faire conduire au dépôt.

**MOT DE LA FIN :**

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs de cette trop longue causerie qui sent peut-être quelque peu la redite; mais la tâche du directeur de circulation dans un périodique, pour être souvent bien aride et ingrate, tient de l'essence même de ce périodique, s'il est vrai que la rédaction en est l'âme, la circulation en est le nerf et le sang, c'est elle qui le fera vivre et prospérer et en prenant charge de cette section j'avais pleine conscience de la responsabilité qui m'incombait et des difficultés y inhérentes; mais j'avais aussi pleine et entière confiance en l'esprit patriotique de nos compatriotes et à leur dévouement à toute cause d'intérêt national.

Et notre revue est une oeuvre à cachet national, nous voulons la faire belle et prospère; nous voulons contribuer à faire disparaître ce vieux préjugé que toute entreprise intellectuelle canadienne-française est vouée à la faillite, nous voulons faire de "MON MAGAZINE" une belle et grande revue qui fera honneur à notre race et à notre pays.

Nous voulons surtout réussir à atteindre notre but par des moyens strictement honnêtes. Nous ne vous faisons pas de promesses mirabolantes que nous ne tiendrons pas ensuite, le fait est arrivé trop souvent, hélas! sous les administrations qui nous ont précédé; mais nous tenons à ce que nos abonnés soient convaincus que ce que nous leur promettons, nous le tiendrons, ce qui vaut mieux.

Sous la direction habile de Monsieur Edouard Fortin, avec le concours dévoué de nos admirables collaborateurs, nous avons la conviction d'avoir, depuis quelques mois, relevé l'intérêt de notre revue, nous l'avons faite plus attrayante, d'une lecture plus agréable et plus souriante; avec votre concours, Lecteurs et LECTRICES, nous irons de progrès en progrès.

C'est le souhait que je formule en terminant, souhaitez que j'en suis certain, vous partagez.

Jules LARIVIERE,

Directeur de la Circulation,  
Secrétaire de la Rédaction.

# La Terre qui Pleure

que mon pauvre père, p'en suis sûre, eût aimé...

"Dimanche 4.

"Les distractions, à Nouzonville, ne sont pas nombreuses, je l'ai bien vu dès mon arrivée. Ce n'est pas qu'en ce moment une vie dissipée me tente, et je m'en voudrais de me laisser détourner de mes chers souvenirs, mais depuis que je suis ici, me voilà bel et bien cloîtrée, et, dame ! cela me semble dur, surtout après mes voyages délicieux des années précédentes. Heureusement, ma tante, qui m'a imposé ce régime éminemment reposant, estime qu'une semaine... de réclusion suffira pour effacer les fatigues du voyage et m'a promis de me faire faire ensuite quelques visites. Des visites à Nouzonville ! ce sera très pittoresque.

"Ce matin, nous sommes toutes allées à la messe. Je dis toutes, car les dames pensionnaires, au grand complet, se sont réunies avant l'office. Ce fut vraiment divertissant et bien capable de m'égayer, si quelque chose maintenant pouvait me rendre ma gaieté endormie sous mes crêpes.

"Dès le premier tintement de la cloche, ces dames se sont rassemblées dans le cloître; on les voyait venir de-ci, de-là, trottant menu sous les arcades. C'était une impayable collection de chapeaux à la mode d'hier et de manteaux à celle d'aujourd'hui. On se saluait, on se groupait, on se racontait mystérieusement des choses infiniment futiles et très graves. C'était comme un petit monde fort ancien, chuchotant à voix cassées des pottins de l'autre siècle.

"Ma tante, très entourée, me présentait à "ces dames" avec une aisance parfaite dont je ne l'aurais pas crue capable. J'étais assez gênée de mon personnage, tandis que les exclamations se croisaient :

"—Ah ! vraiment, chère Mademoiselle, c'est votre nièce ?

"—Mais elle est en grand deuil...  
—Mademoiselle, croyez que nous sommes très honorées...

"—Pauvre enfant !  
—Vous verrez qu'elle se plaira parmi nous !

"Et des sourires, des révérences, des minces !

"Me plaire ! De cela, Madame, je doute un peu...

"Du reste, ce sont peut-être de bonnes personnes, mais il y a une certaine Mlle Maugiron qui me tape absolument inaltérable à mon humble personne. Enfin, la cloche de la messe vint mettre fin à cette scène ennuyeuse, et nous pénétrâmes processionnellement dans l'église.

"Je n'étais pas entrée dans un édifice religieux depuis la mort de mon père chéri, et les premières minutes passées dans cette pénombre pieuse, étoilée par les cierges, me firent remonter si douloureusement mon chagrin à la gorge que j'étouffai avec peine un gros sanglot. Pour empêcher les larmes de jaillir de mes yeux, je regardai une belle verrière qui est derrière le maître-autel : c'est un Christ en croix, auquel l'artiste a su donner une expression vivante. A la vue de ce corps émacié et des cicatrices qui le couvrent, il me semble qu'une émotion nouvelle cherche à s'emparer de moi.

"Cependant, escorté de la mignonne troupe des enfants de chœur, le prêtre était monté à l'autel. Il y a beau jour que j'ai perdu l'habitude de la messe dominicale; aussi, je l'avoue, à écouter toutes ces invocations latines, je sentais l'ennui m'envahir. Et dire que chaque dimanche il faudra religieusement — c'est bien le mot ! — entendre les mêmes prières et les mêmes chants !

"Pour m'occuper, j'ai regardé les assistants. Près de ma tante et de ses amies, deux Soeurs du couvent étaient agenouillées, abîmées dans une invocation fervente dont j'aimerais à connaître le secret. Derrière elles, le tout

(Suite de la page 37)

Nouzonville était en oraison. Parmi les figures fines et hâlées, semblables à celles que l'on rencontre dans toutes nos provinces, quelques têtes blondes et carrées de femmes sans grâce et d'hommes sans esprit juraient positivement. Y aurait-il donc, en vérité, des races si dissemblables, et les frontières des nations ne seraient-elles pas exclusivement arbitraires ? Il existe évidemment plus de différence entre les Français et les Germains qu'entre les peuples de race latine, les seuls que j'aie connus jusqu'à présent ?

"Le prédicateur monta en chaire; la voix un peu métallique, un crucifix passé à la ceinture comme une épée, il avait l'air d'un soldat ou d'un prêtre qui entraînerait son peuple pour les luttes prochaines.

"Il parla en allemand, comme la loi le veut ici; mais ses hésitations légères parfois, ses tournures un peu françaises disaient assez son origine. Du sermon, que j'ai suffisamment compris, certaines phrases m'ont frappée :

"—Mes Frères, aujourd'hui je vous parlerai du Saint-Esprit... Il est nécessaire aux peuples comme aux individus; nous le trouvons à la source de toutes les vertus; c'est lui qui crée le patriotisme, et sans lui nous ne sommes que des roseaux... Ah ! mes Frères, prions pour que jamais il ne nous abandonne, pour qu'il tienne nos coeurs toujours prêts aux sublimes sacrifices que la vie de notre pays peut soudainement exiger de chacun de nous !"

"Longtemps je suis demeurée songeuse, réfléchissant à ces paroles étranges qui paraissent porter plus loin que le sens ordinaire des mots. Et lorsqu'à la sortie, tout impressionnée encore, j'ai regardé les vieilles amies de ma tante, je n'ai plus trouvé en elles trace de ce ridicule qui m'avait divertie avant l'office. Sur les fronts ridés, un souffle mystérieux avait passé, qui redressait les têtes et mettait au fond des yeux une flamme singulière, à la fois triste, très énergique et très douce...

"Mardi 6.

"Je sais le nom de ce souffle étrange : c'est le patriotisme. Un patriotisme qui n'est pas une vieille doctrine endormie dans des auteurs surannés, mais qui est ici extraordinairement vivant et dont on sent à chaque instant palpiter l'aile autour de soi.

"Ce matin, j'achevais de ranger ma chambre : c'est rapidement fait, je n'ai pas peur de casser mes bibelots ! Voici que, sans avertissement préalable, ma porte s'ouvre : ici les Soeurs, avant tout garde-malades, entrent partout sans frapper, et, dans la simplicité de leur âme, ne conçoivent pas qu'elles pourraient déranger leurs pensionnaires.

"Donc, Soeur Odile paraît, toute rose et menue sous sa cornette frissonnante. Elle est très gentille, Soeur Odile, et je me sens attirée vers elle par la douce sénérité qui émane de son frais visage et qui semble déceler un réel bonheur intime; sa vie, pourtant, n'a guère de joies !

"—Je viens remplir votre bénitier, Mademoiselle; Soeur Thérèse hier soir, m'a dit qu'il était vide. Je suis toute confuse de ma négligence !

"Moi, je le suis bien davantage encore de la voir s'empresser ainsi. Je proteste maladroitement :

"—Mais, ma Soeur, il ne fallait pas vous déranger pour si peu...

"—Rien n'est plus important ! Cela vous eût trop privée, de n'avoir plus d'eau bénite !

"L'accent convaincu de la petite Soeur, son regard profondément droit et pur me pénétrèrent plus que je ne saurais le dire. Je détourne un peu la tête, tandis que la religieuse verse l'eau dans la petite conque de nacre.

"—Là, voilà qui est fait. Je vais aller voir nos bonnes vieilles, maintenant.

"Je bredouille un remerciement quelconque.

"Soeur Odile, la main sur le bouton de la porte, hésite à s'en aller. Il semble qu'elle veuille me dire quelque chose. Soudain, la voix changée :

"—Vous qui venez de là-bas, Mademoiselle, parlez-m'en un peu...

"Je ne comprends pas du tout, et je répète machinalement :

"—De là-bas ?

"—Oui, du cher pays, de la France, enfin...

"Oh ! l'expression douloureuse qui fait trembler la voix douce, la grosse larme que je vois perler dans l'ombre de la cornette ! Interdite et comprenant vaguement que s'ouvre à mes yeux tout un monde que je ne soupçonne pas, je questionne, gagnée par cette émotion :

"—Vous êtes de France, ma Soeur ?  
—Je m'attire cette réponse imprévue :

"—Nous sommes de partout, de partout où l'on souffre...

"—Mais encore ?...

"Dire notre origine n'est pas dans nos habitudes... Cependant, je puis bien vous avouer, à vous toute seule, que je suis d'Alsace, mon nom l'indique assez... Ma pauvre Alsace, comme elle souffrit du joug prussien !

"Sous la grosse bure, il me semble vraiment que je perçois un sanglot.

"Longtemps j'ai parlé à Soeur Odile de là-bas. Que lui ai-je dit ? Je ne m'en souviens guère... Des choses sans doute très banales; j'ai répondu à des questions naïves, mais faites avec une anxiété qui empêchait qu'on en pût sourire. Et je me suis sentie comme un peu prise moi-même par mon sujet; jamais je n'avais accordé tant d'attention à mon pays, jamais je n'avais ressenti en parlant cette sorte de respect vague que je ne sais moi-même définir..."

V

Le gel, cette nuit, a durci les routes et brodé les arbres de dentelle d'argent. Sur Nouzonville ainsi paré de givre, le soleil, un joli soleil d'hiver, brille vif et clair, endiamantant les toits, faisant ruisseler la féerie de sa somptuosité sur les plus modestes demeures. Même il s'amuse, prestigieux enlumineur, à accrocher des rayons au chignon gris de Mlle Coraline, comme aux boucles brunes de Marguerite, qui voguent de concert par les chemins du village.

On va faire des visites, paraît-il. Pour la circonstance, la vieille demoiselle a sorti certaine robe brune qui, du reste, accompagnée d'une étroite capote, ne lui messied point. Elle a glissé son cornet acoustique dans son réticule et soigneusement rangé la corbeille où repose sa broderie. Ce que voyant, Marguerite a connu qu'on allait être en promenade tout l'après-midi.

Et vraiment il fait si délicieusement frais, l'air vif fouette si sainement le fin visage de la jeune fille qu'elle se sent toute joyeuse et légère. Son deuil, ses tristesses s'effacent momentanément de sa pensée; elle jouit de se sentir forte et jeune et d'entendre le sol gelé résonner sous le choc décidé de ses petits talons.

Sans qu'elle y songe, sa pensée fleurit sur ses lèvres; elle murmure :

—Quelle délicieuse journée !

Mlle Lambert, dont l'ouïe est aujourd'hui au beau fixe, comme le temps, regarde avec un visible plaisir sa nièce souriante :

—N'est-ce pas, mignonne ? Et notre Nouzonville ne te paraît plus morose comme au jour de ton arrivée ? Car tu n'en étais guère charmée, je l'ai bien vu...

Marguerite embrasse du regard la rue ensoleillée, où des marmots et des canards jouent pêle-mêle; avec une vivacité qui l'étonne elle-même, elle affirme :



## Jolies Robes d'Enfants garnies de "PRISCILLA"

Il est facile d'embellir et de rendre plus durables les vêtements des petits avec du gallon "Priscilla" plié en biais. Toute couturière, même inexpérimentée, peut faire de l'ornementation exquise et de jolies effets d'ensemble avec "Priscilla".

Déjà plié en un véritable biais, "Priscilla" réduit de moitié le temps voulu pour lier des bords irréguliers et votre travail ne comporte pas un faux pli. Choix entre trente teintes interchangeables dans la soie et le linon, les guingans carreautes et le percale rayé, tous de la meilleure qualité possible.

Trois verges à la carte dans la soie  
Six verges à la carte dans le linon  
En vente partout — à prix modérés  
DEMANDEZ NOTRE LIVRE DE MODES  
Seize pages de suggestions et une carte d'essai, format régulier, de "PRISCILLA". Incluez 10 cents en timbre pour le linon ou 25 cents pour la soie, si désiré.

# Priscilla

## BIAS FOLD TAPE

SILK-LAWN-GINGHAM-PERCALE  
The KAY MANUFACTURING CO. LTD.  
999, rue Aqueduc, MONTREAL

—Mais il n'est pas morose du tout, ma tante. Voyez comme le ciel est d'un joli bleu à peine teinté. Et ces arbres tout diaprés de fine glace, est-ce assez magique ? Quel charmant tableau il y aurait à faire là !

—Alors, demande Mlle Coraline un peu anxieusement, car c'est la première fois qu'elle ose une question dont elle redoute la réponse, alors, tu n'es pas trop dépaysée ?

—Dépaysée ? Non, ma tante, pas trop... Nouzonville ne ressemble pas à Paris, évidemment, mais il est comme tous les villages de France, charmant quand le soleil s'y joue.

Mlle Coraline répond par un sourire au salut respectueusement familier d'une paysanne qui passe, et, un peu grave soudain :

—Tu viens de dire là quelque chose qui irait, comme au mien, au coeur de Mme Heurtin.

—Mme Heurtin ?

—Oui, la femme du maire; c'est chez elle que nous allons. Tu verras comme est bonne et simple; elle te marquera de la sympathie tout de suite.

—Très honorée, ma tante, fait Marguerite avec un sourire un peu moqueur. Mais comment est-elle, cette dame ? Une de vos vieilles amies, n'est-ce pas ? A-t-elle une perruque à papillotes ?

Amusée malgré elle, tante Coraline sourit :

—Non, mon enfant, elle n'a pas de perruque, à papillotes ou non, n'en déplaît à ton imagination, et elle n'est pas vieille, elle est même toute jeune, puisqu'elle a quatre... six ans de moins que moi. Mais c'est une de mes amies, en effet, et la meilleure, une bonne Lorraine, c'est-à-dire une bonne Française...

(Suite à la prochaine livraison)



“On le voyait sans cesse écrire, écrire,  
Ce qu'il avait jadis entendu dire.”

## LE DERNIER MOT



### LA FORCE DU CHEVAL

On a fait, sur la force du cheval, des expériences très curieuses dont voici le résultat :

Sur un chemin argileux ou dans un terrain de nature de glaise, un cheval peut tirer cent cinquante kilos; sur un terrain pierreux ordinaire, trois cents kilos; sur un chemin uni où les voitures passent assez souvent, huit cents kilos; sur une route pavée, mille kilos; quand le pavé est bon, ce poids atteint de quatorze à quinze cents kilos; sur une route macadamisée et parfaitement horizontale, le cheval est susceptible de tirer dix-huit cents kilos.

La traction sur rail, lorsque la pente atteint trois centimètres seulement, est de douze cents kilos; avec une inclinaison de deux centimètres seulement, elle est de quinze à seize cents kilos; avec une inclinaison de deux centimètres seulement, elle est de quinze à seize cents kilos; avec une inclinaison d'un centimètre, elle passe à deux mille cinq cents kilos. Lorsque le rail est plat, la force de traction est de sept à huit mille kilos.

Sur une rivière, ces chiffres se développent d'une façon extraordinaire. Lorsque le courant est assez rapide, le cheval dépasse huit à dix tonnes, sans difficulté. Si le courant est faible ou nul, il traîne sans effort des chargements de vingt-sept mille à quarante-cinq mille kilos. Enfin, sur un canal, il peut tirer des masses formidables allant jusqu'à quatre-vingt-cinq mille kilos!

Il est à remarquer que les chevaux de halage, ne peuvent cependant aller qu'à la vitesse de deux kilomètres huit cents ou trois kilomètres et demi à l'heure. En résumé, le cheval sur un canal peut tirer des charges soixante fois supérieures à celles qu'il transporterait sur une chaussée, et quatre cents fois plus grandes que celles qu'il pourrait déplacer sur un mauvais terrain.

“DES NOUVELLES”, par Arthur SAINT-PIERRE, de la Société Royale du Canada.

Un coquet volume de quelque 192 pages, d'une typographie excellente et qui renferme trois nouvelles aux titres énigmatiques :

### LE MENDIANT FLEURI. — L'ESPRIT EST PROMPT... — VOULOIRS FUTILES.

La surprise est grande de retrouver dans ce rôle de conteur d'histoire d'amour, un auteur dont le nom depuis vingt ans est associé à tant de sérieuses études d'économie sociale et d'histoire. Disons tout de suite que son nouvel ouvrage, si différent soit-il de ses aînés, n'est pas indigne de prendre place à leurs côtés.

On y retrouve d'abord certaines qualités communes à tous les livres de monsieur Saint-Pierre. D'abord, une composition ferme, logique, harmonieuse; l'auteur sait où il va et par où il faut passer pour s'y rendre. Puis un style, simple, clair, naturel, au point de donner l'illusion du spontané, alors qu'il a été laborieusement ouvert. Enfin, une grande sincérité, une grande probité intellectuelle.

Ayant longuement médité un sujet, l'auteur en voit jaillir certaines conclusions. Dès lors, il mettra tous ses soins à faire valoir les raisonnements, à mettre en lumière les motifs par quoi ces conclusions se sont imposées à son esprit. De même dans ses NOUVELLES. Les dénouements en sont imprévus, mais tellement commandés par la marche du récit, par l'enchaînement des événements et des actes successifs de ses personnages, qu'on admettrait difficilement qu'ils soient autres qu'ils ne sont. Ils paraissent s'être imposés à l'auteur, beaucoup plus qu'ils n'ont été voulus par lui.

On trouve encore dans les NOUVELLES de M. Saint-Pierre de bonnes descriptions de certains coins de Montréal et de ses environs, une émotion communicative, une imagination fertile mais constamment sous contrôle et une psychologie très avertie. Grâce à quoi, l'auteur fait défiler et agir devant nous des personnages qui ne sont pas des automates, dont on voit tirer les ficelles et dont on entend crier les articulations, mais des êtres de chair et de sang qui ont des passions, qui savent parler, rire, pleurer; pleurer surtout et au sort desquels le lecteur prend un intérêt sympathique.

### Partie de billard

(Suite de la page 9)

—C'est un farceur! Y joue comme un saltimbanque!

Il en venait à imaginer, à présent, que “ça ne comptait pas”. Et il jugea qu'il avait perdu, non parce que l'autre avait été plus fort que lui, mais parce que lui-même avait été défavorisé.

S'il fallait chercher la preuve de la puissance de l'homme, on la trouverait peut-être dans une simple boule de billard.

De la mouvante montagne d'os et de viande, effroi des jungles ou des brousses, l'homme a su extraire cette minuscule sphère d'ivoire, pour son seul amusement. O prodige! Tant de force massive aboutit à ceci : une boule roulant sur le tapis vert. Si docile, ce vestige d'éléphant, qu'un infirme, d'une chique-naude, le pourrait déplacer.

Oui, l'homme est vraiment grand qui asservit ainsi la matière, rapetisse l'énorme à sa propre mesure et fait un jeu d'une défense de pachyderme!

—Et treize! clame, triomphant, M. Coxinel.

Au son de la voix familière, ma rêverie se disperse comme fumée aux vents de mars.

Mais où suis-je donc?  
Où je suis? Ah! oui... Au café de la Marine, tout bonnement. Au café de la Marine, ainsi dénommé parce que son tenancier bourlingua jadis sur une péniche et que la nostalgie du large dévore son âme de faux-terrien.

Nous croyons que le public lecteur fera le meilleur accueil à ce volume de Nouvelles qui, arrivant à une époque suggestive, celle des étrennes, va trancher la difficulté pour maintes personnes qui ne savent encore quoi donner pour faire plaisir à un être cher.

DES NOUVELLES se vend 75 sous chez tous les bons libraires (par la poste 80 sous) ou à la Bibliothèque Canadienne Enrg., 1205 rue Somerville, Montréal.

### LA MORT AUX INDES.

Avez-vous l'intention d'aller aux Indes? Si oui, prenez quelques précautions. Votre vie y serait assez dangereusement exposée. Songez que, d'après un tableau officiel, au cours de ces douze derniers mois, les tigres ont fait mille trente-trois victimes; les loups, quatre cent soixante-cinq; les léopards, deux cent dix-huit; les sangliers, quatre-vingt-cinq.

Crocodiles, éléphants, ours, chacals ont manifesté aussi leur présence en causant la mort de trois cents individus. Et les serpents ont envoyé dans l'autre monde exactement dix-neuf mille sept cent vingt-quatre indigènes.

Donc, de par la faute de ces reptiles et de ces fauves, vingt-deux mille de nos contemporains ont été, en un an, rayés de la liste des vivants.

Un tel chiffre nous impressionne. Mais à y bien réfléchir, les dangers de mort ne sont guère plus élevés dans la jungle que dans un pays civilisé. Nous ne sommes point affligés de serpents, d'ours et de crocodiles, en dehors des inoffensifs hôtes de nos Jardins Zoologiques. Et combien modestes sont-ils! Cependant, les décès par accident sont trop nombreux chez nous. Chemin de fer, taxis, tramways, métros, autobus, ascenseurs, avions portent avec eux des possibilités de mort. Et il y a les incendies, les tempêtes les inondations, les attentats, les empoisonnements, que sais-je encore?

Vivre aux Indes n'est pas plus périlleux, au fond, que de vivre à Montréal. Et, entre nous, je ne vois pas de différence entre le trépas sous la dent d'un tigre ou sous l'énorme roue d'un autobus. Les circonstances changent. Le résultat est le même pour l'infortuné qui s'en va.

### L'ENSEIGNEMENT VOCABULAIRE EXACT A L'ECOLE PRIMAIRE

M. Etienne Blanchard, p. s. s., apôtre du bon langage qui accomplit chez nous une oeuvre inappréciable vient de donner une entrevue des plus intéressantes sur l'importance de l'enseignement du vocabulaire dans les écoles. C'est à la suite des derniè-

res décisions prises par la Commission Scolaire de Montréal à propos des cours de diction, que M. Blanchard a donné cette entrevue.

—C'est là, dit notre interlocuteur, une belle initiative dont il faut féliciter la Commission, mais ce n'est pas tout. Les professeurs ont une lourde tâche à remplir. Il faut qu'ils luttent contre l'ambiance, contre les parents même qui, par leurs exemples, déforment le langage de leurs enfants, défient à la maison le travail du professeur qui doit recommencer le lendemain.

—Pour bien parler, pensez-vous qu'il suffise de bien articuler?

—C'est là une des conditions du bon langage, mais il en est une autre qui, à mon humble avis, est encore plus importante, c'est que l'enfant possède un vocabulaire, et surtout exact.

—Qu'entendez-vous par avoir un vocabulaire

—C'est de donner à chaque mot son véritable sens. Ce n'est pas avoir un vocabulaire exact que d'appeler collet, capot, col, veste, chaussons, etc., ce que les Français appellent faux-col, paletot, cravate, gilet, chaussettes. Tant que nous n'aurons pas les mêmes mots qu'en France pour désigner les mêmes objets, les Français, et les Anglais qui auront appris le Français en France ou dans des livres français, diront que nous parlons patois. Ce mot n'a pas dans leur bouche le sens de “dialecte particulier à une province”, mais de “particularités d'un langage”, et ce sont là des particularités, et des vraies. Lettres enregistrées, remèdes patentés, voilà encore des particularités qu'il faudrait faire disparaître, des dissemblances de langage qui étonnent les étrangers et qui leur font dire que notre langage diffère du français de France. Il y en a comme cela de milliers. Il y en a tellement que la Société du Parler Français de Québec achève la publication d'un lexique de six cents pages qui contiendra surtout des dissemblances, des particularités, des sens spéciaux donnés à des mots qui sont déjà français par ailleurs. En plus de cela, il y a les anglicismes de mots et de tournures.

—A votre sens, que pourrait faire la Commission des Ecoles pour améliorer tout à la fois le langage des professeurs et des élèves?

—Elle pourrait d'abord recommander aux professeurs de s'observer eux-mêmes, si elle ne l'a déjà fait, et bien des fois, car il faut souvent insister sur des choses aussi importantes. Elle pourrait tenir compte de leur façon de s'exprimer pour la promotion au poste de principal, par exemple. Elle pourrait demander aux principaux des écoles d'être sévères pour leurs subordonnés sur ce point. Dans la fiche des professeurs qui sont faites avec les notes que donnent les visiteurs et les principaux, il pourrait y avoir une note sur le langage, comme il y en a une sur la compétence, l'autorité, le dévouement, etc., du professeur.

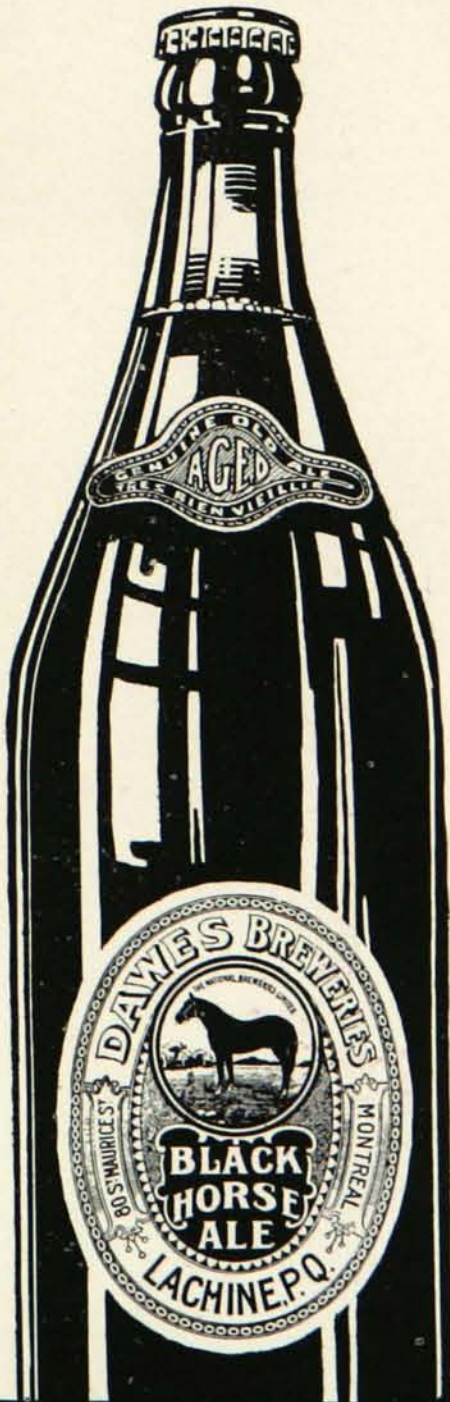
Demander pourrait aussi être faite au maître de corriger un mot ou une phrase vicieuse par jour. Ceci aurait un double avantage. L'élève verrait son langage s'améliorer et le professeur se verrait forcé de se surveiller pour ne pas paraître, par la suite, ridicule devant ses élèves, en faisant lui-même les fautes qu'il a signalées. Il reprendra les élèves chaque fois qu'ils feront une faute dans la lecture à haute voix ou dans la récitation. A la fin de chaque dictée ou devoir, il ajoutera, comme en post-scriptum : A CORRIGER... et il donnera une ou deux phrases ou expressions vicieuses qu'il aura entendues à l'école même, faites par les élèves du milieu où il enseigne.

Le professeur sera moralement forcé d'agir ainsi, si la Commission a soin de faire la même chose dans les devoirs d'examen qu'elle envoie chaque année dans toutes les écoles de la ville. Si le professeur n'a pas été ponctuel à ces exercices, ses élèves perdront des points sur ces phrases à corriger, ce à quoi il ne tient pas du tout, car il y va du succès de ses élèves, et, par ricochet, du sien.

De cette façon, conclut M. Blanchard, la question du bon parler sera constamment rappelée aux élèves, ils seront forcés d'en tenir compte, ils se convaincront peu à peu de son importance, et des résultats appréciables ne pourront pas manquer de se faire sentir dans le langage de la jeunesse écolière.

DAWES

# BLACK HORSE



*Bière naturelle  
très bien vieillie*



Plus de 100 ans d'expérience dans chaque bouteille!



Les

# Zipppers

**Goodrich**

DICTENT LE STYLE DES ~  
COUVRE-CHAUSSURES DU MONDE

IL N'Y A QU'UNE CHAUSSURE ZIPPER....  
ELLE EST FAITE PAR LA CANADIAN GOODRICH COMPANY, LIMITED, MONTRÉAL, QUÉBEC